COMTESSE DASH

LES

CHATEAUX EN AFRIQUE



LES CHATEAUX
EN AFRIQUE

PAR

LA COMTESSE DASH

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

LES CHATEAUX

EN AFRIQUE

PREMIERE PARTIE

I

Vous êtes bien jeune, mon ami, vous avez le cœur plein d'illusions; vous regardez la vie à travers les fleurs de votre couronne, vous m'aimez passionnément aujourd'hui, vous m'accordez toutes les perfections d'une femme adorée, eh bien! moi, qui vous aime aussi, je viens arracher le bandeau dont vos yeux sont couverts. En vous causant une grande douleur, j'y joindrai le remède : vous apprendrez à connaître ce que vous allez perdre, et vous ne regretterez plus de l'avoir perdu.

Pauvre enfant! ma main cruelle détruira la première chimère de votre existence : vous croyiez si fermement en moi, que, peut-être, après vous ne croirez plus en personne. C'est un bienfait dont vous me rendrez grâce plus tard. Si j'avais été désabusée à vingt ans, que de larmes j'aurais évitées! que de déceptions! que d'amers désespoirs! Nous avons une foi entière dans la jeunesse, et nous voyons s'enfuir notre douce confiance comme les hirondelles s'envolent à l'approche du froid.

Maintenant, écoutez-moi.

Afin de vous mettre complétement au courant de ce que je suis, il faut vous dire quelques mots de ma famille. Mon père, le comte de Rudolstheim, avait épousé une jeune et charmante personne, mademoiselle de Blumemberg. Tous les deux habitaient l'Alsace. Mon père, émigré et ruiné par la révolution, revint dans son pays avec la cape et l'épée, un délicieux visage, une réputation de bravoure incontestée à l'armée des princes, et un de ces charmants esprits qui ne se trouvent plus, maintenant que tout le monde en a. Sa cousine Marie, celle qui fut ma mère, et qui est une sainte, ne put le voir sans l'aimer. Héritière d'une immense fortune, conservée à son enfance par un tuteur plébéien, car elle était orpheline, mademoiselle de Blumemberg déclara qu'elle voulait rendre au comte la position qu'il avait perdue, et malgré les propositions les plus brillantes, elle devint sa femme. Mon père méritait cette distinction par ses qualités et par sa tendresse. Elle fut la plus heureuse des créatures. Tous les deux s'établirent à Blumemberg, un de ces vieux manoirs dont se couronnent les cimes des Vosges, aux environs de Colmar, et ils y firent venir auprès d'eux madame de Rudolstheim, sœur aînée de

mon père, ancienne abbesse de Sainte-Odile, chassée de son couvent par la révolution, et depuis lors errant de résidence en résidence, sans avoir pu se fixer nulle part.

Je dois vous parler longuement de cette tante, car elle eut une influence bien grande sur mon avenir. Son caractère froid, sa sévérité austère, peut-être aussi son intelligence bornée, la rendaient incapable d'apprécier sa position et celle des autres. Jamais on ne se ressembla moins que mon père et elle. Madame de Rudolstheim n'avait conservé d'humain que l'orgueil de son nom. Elle voulait que ce fût le but unique de toutes les démarches d'une fille de notre maison, et elle ne comprenait pas qu'on pût échanger ce nom pour un autre.

Madame l'abbesse imposa bientôt son autorité au jeune ménage. Ma mère, douce, bonne et timide, concentrée dans l'amour exclusif qu'elle portait à son mari, regarda sa belle-sœur comme une espèce de mentor infaillible, simplement parce qu'elle était la sœur du comte; cette qualité lui donnait à ses yeux un mérite incontestable. Elle ne l'aimait pas, elle la craignait et la respectait sans oser se permettre une réflexion lorsque ma tante avait prononcé.

Mon père, dont le premier besoin était de conserver la paix dans son intérieur, après avoir essayé de lutter contre l'influence de madame Odile, finit par s'y soumettre, en apparence du moins, et feignit de perdre sa liberté afin de la conserver d'une manière plus certaine. Il approuva les décisions de sa sœur, ne fit pas la moindre observation sur les réformes et les usages qu'elle voulut établir dans son domestique. De cette manière, il obtint la franchise de sa conduite particulière,

et en livrant l'extérieur à l'esprit inquiet de la religieuse, il sauva son ménage, duquel elle n'eut pas le temps de se mêler.

Madame de Rudolstheim avait été une des plus belles personnes de l'Europe. Elle conservait le plus grand air du monde, une régularité de traits admirable, et une fraîcheur que les larmes n'avaient point ternie. Son visage, exempt de rides, gardait une expression fière et sereine tout à la fois. Je la vois encore sous son costume de fine laine noire, sa croix abbatiale sur la poitrine, son anneau pastoral au doigt, agenouillée dans la chapelle de Blumemberg, bénissant les assistants, ainsi qu'elle le faisait du haut de son trône, à Sainte-Odile. Elle avait obtenu de ses supérieurs la permission de rester au château, sous prétexte de santé, mais dans le fait, parce qu'elle ne retrouvait pas une place équivalente à celle qu'elle avait perdue, et qu'elle ne pouvait se résoudre à accepter la vie du cloître, dépouillée de sa puissance, de sa richesse et de sa position.

Ma mère devint grosse. Cet événement répandit la joie dans toute la maison. Mon père était le plus heureux des hommes, et ma tante même sourit à l'idée de voir naître un héritier de ce nom prêt à s'éteindre, et pour lequel elle aurait tout donné. La santé de la comtesse, faible et délicate, causait de véritables inquiétudes. Elles ne furent que trop justifiées, à sept mois elle accoucha d'un enfant mort; c'était un garçon! Ma mère le pleura, mon père était inconsolable; madame l'abbesse prétendait qu'un jeune comte de Rudolstheim ne pouvait pas mourir sans cause, comme un enfant vulgaire : elle attribua ce malheur à l'oubli qu'avait fait ma mère d'un pèlerinage à Sainte-Odile, patronne de notre maison.

— Six comtesses de Rudolstheim ont été abbesses de ce couvent, disait-elle; de tout temps la dévotion de nos pères a consacré non-seulement ses filles, mais ses trésors à honorer cette sainte illustre; elle nous a protégés à ce prix. Nous l'abandonnons, elle nous abandonne. Cela est trop juste pour que nous puissions nous en plaindre.

Ma mère promit que, le cas se renouvelant, elle irait à la chapelle et qu'elle prierait avec ferveur pour la conservation de son enfant. Hélas! pauvre mère, n'eût-elle pas donné sa propre vie pour racheter celle de son fils?

Une seconde grossesse se présenta enfin. Le médecin commanda le repos le plus absolu, il craignait l'excessive faiblesse de la malade, déjà épuisée par son accident. On promit qu'elle ne commettrait pas d'imprudence, mais elle s'obstina à faire le pieux voyage qu'elle avait voué au ciel, et malgré les observations de mon père, elle partit avec lui, accompagnée de la première assistante de madame l'abbesse, et commença cette pénible ascension.

Sainte-Odile est une église miraculeuse, située à quelques lieues de Strasbourg, au milieu des Vosges, sur la montagne de ce nom. Il faut plus de trois heures pour arriver au sommet. Là, on trouve la grotte et le sanctuaire remplis de pèlerins accourus de toute l'Alsace, et même de l'Allemagne. Ce lieu, célèbre par les événements extraordinaires dont il a été le témoin, n'a rien perdu de sa réputation. La montagne domine toutes celles qui l'environnent, et les immenses forêts de sapins dont elle est entourée jettent sur le paysage une teinte sombre qui invite à la prière.

Ma mère pria avec une dévotion *de mère.* Elle fit le tour du bâtiment au bord de l'abîme, se tenant à la corde, et fermant les yeux pour éviter le vertige. Mon père et madame d'Eguishem la soutenaient et tremblaient de crainte, car la route était périlleuse. Elle redescendit néanmoins sans accident; arrivée au château, il fallut la porter à son lit, qu'elle ne quitta plus, hélas !

Je vins au monde, et ma naissance coûta la vie à ma mère. Ce fut mon premier malheur, celui qui amena les autres. Ma mère ! je ne l'ai jamais connue, et je la pleure chaque jour. Je l'ai appelée dans mes chagrins, elle m'a longtemps protégée, mais son ombre s'est enfuie loin de moi; elle m'abandonne maintenant, elle rougit de sa fille ; elle voile son visage à l'aspect de tant de fautes. C'était mon ange gardien, elle m'a délaissée, je ne la retrouverai plus.

La douleur du comte de Rudolstheim ne peut se décrire. Elle résista au temps, et aux attaques qu'on dirigea contre sa durée, et je puis dire avec certitude que depuis la perte de ma mère jusqu'à sa mort il ne *regarda* pas une femme. Toute sa tendresse se concentra sur moi. Il m'aima de l'amour d'un père, et de celui qu'un homme de son âge avait encore à offrir à sa compagne. On me nomma Odile, comme ma tante, comme la sainte à laquelle j'étais vouée, et les soins les plus empressés entourèrent mon berceau. Madame de Rudolstheim ne cessait de déplorer que je ne fusse point un garçon ; elle tourmentait son frère pour qu'il se remariât, lui représentait la nécessité de donner un héritier à notre ancien nom et de ne pas le laisser s'éteindre.

— Non, ma sœur, répondit-il : je serai fidèle à la mémoire de Marie, je serai pour Odile un père sans repro-

ches. Elle aura toute la fortune de sa mère. Jamais nulle autre ne recevra de moi le nom d'épouse, je ne donnerai point de rivaux à l'enfant de ma bien-aimée; ne m'en parlez plus, cela est inutile.

Mon excellent père conserva toujours cette pensée; elle le domina jusqu'à son dernier soupir, et fut le mobile de sa conduite envers moi.

Ma tante avait près d'elle, ainsi que je l'ai dit, sa première assistante, madame d'Eguishem. Cette personne attachée par devoir à la personne de son abbesse, était loin de lui ressembler, et mérite une mention particulière. Entrée dès l'enfance au couvent de Sainte-Odile, Léonore d'Eguishem y prit le voile à l'âge de seize ans, sans avoir connu ni le monde ni sa famille, elle n'avait donc aucune affection dans le cœur, et cependant ce cœur qui ne savait où se prendre était dévoré du besoin d'affection. Son imagination vive, son esprit brillant et étendu, sa beauté, et surtout le charme de sa conversation, la rendaient propre à briller sur un autre théâtre. Madame l'abbesse la remarqua promptement et se l'attacha en qualité d'assistante, malgré sa jeunesse. Lorsqu'on les chassa de leur cloître, Éléonore suivit sa supérieure, et ne songea même pas à invoquer l'appui de ses parents. Elles se retirèrent ensemble dans un chapitre d'Allemagne, et là les idées de la jeune professe se développèrent complétement. Elle prit l'amour de la science; son imagination trouva un aliment et un point d'appui dans le désir d'apprendre; une riche bibliothèque fut mise à sa disposition, elle s'y enferma des journées entières, et partagea son temps entre la prière et l'étude.

Ma tante changea plusieurs fois d'asile, madame d'Eguishem emporta avec elle ses notes et ses livres. Elle

devint de la sorte une manière de *savant*. Elle parlait toutes les langues, connaissait toutes les littératures, et malgré cela elle resta simple et modeste. Elle cachait son savoir ainsi qu'un autre cache son ignorance. Quand elle vint à Blumemberg, ma mère la distingua sur-le-champ, et elles se lièrent d'une amititié intime. Ce fut à madame d'Eguishem qu'elle me recommanda à son lit de mort, elle lui fit promettre qu'elle serait ma gouvernante et mon guide, elle a fidèlement tenu son serment.

Aussitôt que je bégayai, elle commença à m'instruire. Sa sollicitude descendait aux plus petits détails. Un obstacle imprévu contraria ses intentions premières. Ma tante, qui m'avait à peine regardée, songea à s'occuper de moi lorsqu'elle vit qu'une autre s'en occupait; elle voulut conserver la haute main sur mon éducation, c'était son droit, nul ne le lui contesta, pas même mon père : il ne comprenait pas le mal qui devait en résulter, d'abord parce qu'il ne pouvait deviner mon caractère, ensuite parce qu'il ne connaissait pas parfaitement celui de sa sœur.

Mon enfance se passa donc entre les leçons sérieuses de madame Éléonore, les rêveries poétiques et les regrets du comte, et l'orgueilleuse sévérité de ma tante. Il y eut ainsi trois influences diverses qui toutes trois ont dominé ma vie. L'amour des arts et des plaisirs de l'intelligence, par madame d'Eguishem; un besoin immodéré d'émotions et de chimères, par la tendresse de mon père; un ennui profond de toute obligation imposée par la rigueur de madame l'abbesse, en y joignant ma nature frivole, qu'on ne brisa pas et qui devint la plus forte.

J'étais douée d'une facilité prodigieuse. J'appris tout en me jouant; je ne me souviens pas de m'être appliquée

un quart d'heure. Aussi me fut-il impossible de m'astreindre aux sciences exactes; mais l'histoire, les langues, la littérature, me trouvèrent avide de leçons; la peinture la musique, la poésie, occupèrent mes loisirs; à treize ans je savais ce que ne savent pas beaucoup d'hommes dans toute leur vie.

Ma sage gouvernante avait deviné et apprécié mon caractère. Si elle eût été entièrement maîtresse de me diriger, certes j'eusse suivi une route bien différente. Elle employa au moins ce qui fut en son pouvoir pour atténuer ce qu'elle ne pouvait détruire. Elle comprit qu'il fallait un aliment à ma tête exaltée, et se demanda ce qu'elle allait m'enseigner pour remplir les années qui devaient s'écouler jusqu'à mon mariage. Elle se mit à m'apprendre le grec et le latin, et m'ouvrit ainsi des trésors inconnus et une riche mine littéraire. Je m'y adonnai avec la même passion que je plaçais dans tout. Ma tante y joignit l'étude du blason et celle du nobiliaire. Je sus ainsi me rendre compte de l'ancienneté de ma race, et je pris un grand respect pour le nom que je portais. Madame de Rudolstheim me sut plus de gré de cette disposition que de mes talents.

Mon père avait fait venir au château un de mes cousins, le baron de Blumemberg, fils d'un parent de sa femme, lequel n'avait aucune fortune. Mon père se regardait comme le chef de la famille, il se crut obligé d'élever ce jeune homme, de lui donner, avec l'éducation convenable à sa naissance, l'amour de l'état militaire auquel il le destinait. Plus âgé que moi de six ans, Wilfrid partagea néanmoins mes jeux. A mesure que nous grandissions, on mit plus de réserve dans nos relations intimes, on nous permit de nous voir seulement quelques heures par

jour, en présence de madame Éléonore et de l'abbé, gouverneur de Wilfrid.

Nous avions encore une compagne, une amie, mademoiselle Adrienne de Recouvremont, notre plus proche voisine, qui venait profiter de mes leçons, selon un arrangement pris entre nos deux familles.

Adrienne était jolie comme un ange, elle avait six mois de plus que moi, sa mère avait été l'amie de la mienne. Son cœur et son esprit, formés de bonne heure, avaient déjà l'éclat et la sensibilité d'une femme parfaite. Elle m'aimait tendrement et se soumettait à toutes mes volontés. Modeste et simple, douce, bonne, studieuse, elle aurait dû me servir de modèle, elle fut plutôt mon esclave.

Wilfrid m'adorait, l'expression n'est pas trop forte. Il ne voyait rien sur la terre qu'on pût me comparer. Mes moindres désirs étaient sa loi. Plein de qualités aimables, il avait surtout une bienveillance universelle et une générosité de sentiment bien rare dans votre sexe. Pour lui faire apprendre une leçon, ou retenir une lecture, il fallait lui dire que je le désirais, il s'y mettait à l'instant. Odile le veut! avec ces mots magiques on l'eût conduit au bout du monde.

Voilà quels étaient les êtres qui m'entouraient, ceux au milieu desquels s'est écoulée mon existence. Vous les connaissez maintenant comme moi.

Vous comprenez que les personnages pieux qui formaient ma jeune imagination ne négligèrent point mon instruction religieuse. On m'apprit de bonne heure à prier. Madame Éléonore inculqua dans mon âme une dévotion entière dans la sainte Vierge. Cette dévotion presque superstitieuse me suivra jusqu'à ma dernière

heure, j'ai longtemps cru qu'elle me sauverait : apparemment je n'en suis pas digne.

L'époque de ma première communion arriva. Tout ce qu'on put rassembler de douces inspirations fut inventé pour ce jour solennel. Nous devions marcher ensemble à l'autel, Adrienne et moi. Mon père voulut que ce fût dans l'église du village, ma tante y consentit à regret. Elle n'osait pas y conserver ses habitudes d'abbesse comme dans notre chapelle.

Oh ! mon enfant, les larmes me viennent aux yeux lorsque je me représente la ferveur dont j'étais animée! pas une de mes pensées qui ne fût sans tache! En m'approchant de la sainte table, je tremblais, non pas de crainte, mais d'une émotion de bonheur tel qu'il me semblait voir le ciel ouvert. L'image de ma mère planait au-dessus de ma tête, elle me cachait sous de longues ailes blanches, elle murmurait à mon oreille de douces paroles, elle effleurait d'un chaste baiser mon front virginal. Ces impressions me sont encore présentes et ce n'est pas le moindre de mes regrets.

Nous chantions, Adrienne et moi, de saints cantiques. J'avais une belle voix, et ce jour-là je mis tant d'expression dans mes chants d'amour divin, que madame d'Eguishem, prévoyante et attentive, ne put s'empêcher d'en frémir. Ce foyer brûlant que j'ai porté si longtemps venait de se révéler à elle. Elle comprit ce que je serais si on n'imposait un frein salutaire à cette impétuosité passionnée. A mes côtés Adrienne priait doucement, sans éclat, sans exaltation. Elle ne pleura pas comme moi en recevant l'Eucharistie, sa joie se concentrait en elle-même. Elle remerciait Dieu, elle était satisfaite. Moi, je demandais, j'attendais encore!

En sortant de l'église, mon père nous conduisit à la tombe de ma mère. Je me jetai à genoux et je sanglotai. Une statue de marbre très-ressemblante ornait ce monument funèbre. La comtesse était représentée entraînée par un ange et retenue par mon berceau. Cette composition simple, mais touchante, m'avait toujours vivement impressionnée. Ce jour-là mon imagination était montée à un tel diapason que je crus voir la statue s'animer et étendre ses mains sur moi pour me bénir. L'illusion fut complète, et quelquefois je me demande si ce n'était pas une réalité.

Après ce pèlerinage, nous entrâmes au salon où ma tante nous attendait avec madame de Recouvremont; pour la bonne Eléonore, elle ne nous avait pas quittées. Nous fîmes une grave révérence à madame l'abbesse, elle me donna à baiser son anneau de saphir.

— Ma nièce, me dit-elle en me relevant, je suis satisfaite de votre tenue, de votre piété; vous avez été ce qu'une fille de notre maison devait être en ce saint jour. Hélas! sans le malheur des temps, ce serait dans mon abbaye que vous eussiez reçu le pain des anges. C'est une terrible épreuve pour moi. Il faut s'y soumettre.

— Ma sœur, répondit le comte, ces chères enfants sont aussi pures, aussi heureuses ici qu'à Sainte-Odile, oubliez vos regrets et occupons-nous de leurs espérances. Voyons, Adrienne, ajouta-t-il, qu'avez-vous demandé à Dieu pour votre avenir?

— Le bonheur de tout ce que j'aime, monsieur, celui de ma mère, celui d'Odile. Surtout que nous ne soyons jamais séparées.

— Vous n'avez pas formé d'autres vœux que ceux-la?

— J'ai aussi prié pour Wilfrid, afin qu'il nous reste, continua-t-elle en rougissant.

— Ce sont de bons sentiments, interrompit madame de Recouvremont, vous ne devez pas rougir pour cela.

— Et vous, ma fille, qu'avez-vous pensé? poursuivit M. de Rudolstheim.

— Je ne sais pas bien positivement, mon père. Mon cœur battait, il nageait dans un océan de délices, je voyais autour de moi des anges, des palmes, des couronnes, j'entendais des paroles célestes; je sentais des parfums enivrants, je songeais à vous, à ma mère, à Wilfrid, à Adrienne, à tout le monde, j'étais heureuse, heureuse! à me croire au ciel! Dieu était réellement en moi, il me remplissait d'une ivresse infinie. J'ai promis de rester digne de cette grâce, de ne jamais oublier le bienfait de cette révélation, et puis j'ai désiré pour l'avenir. Là s'est arrêtée ma pensée, mon bon père, cependant je suis bien heureuse, je vous le répète.

Madame d'Eguishem haussa légèrement les épaules en regardant mon père, qui lui répondit par un signe de tête.

— Nous la calmerons, madame. Ce feu s'éteindra assez vite en présence des glaces de la vie.

— Prenez garde qu'il ne brûle avant le temps, répliqua la religieuse, tâchons de le couvrir pour qu'il n'éclate pas.

Le comte sourit doucement et fit un mouvement de la main.

— Cela vous étonne ajouta-t-il, vous qui ignorez le monde. Vous êtes effrayée de cette exaltation. Rappelez-vous sa mère, elle était ainsi; n'a-t-elle pas été angélique jusqu'à son dernier jour?

— Sa mère est morte à vingt-huit ans, monsieur! Je connais le monde par mes livres, par les récits des autres, et je sais que ces sentiments exaltés sont le plus funeste présent que Dieu puisse faire à une femme.

— Encore une fois, nous la calmerons. Ne l'effrayez pas, madame, elle vous écoute, il ne faut pas qu'elle ait peur d'elle-même!

Oui, j'avais écouté, j'avais recueilli avidement les paroles de mon père et celles de ma gouvernante. Elles devaient germer dans mon cœur, elles y germèrent et m'inspirèrent des réflexions nouvelles. Je me demandai pourquoi on voulait m'interdire ces émotions délicieuses que j'avais exprimées, je compris qu'il y avait pour cela des raisons inconnues, et la curiosité s'éveilla en moi. La curiosité qui a perdu notre mère Ève, qui perdra bien d'autres encore. Que me cachait-on? Quels secrets avais-je encore à apprendre? qui me les révélerait? quel mal y avait-il à aimer Dieu jusqu'à la folie? Je commençai à chercher la solution de ces problèmes, et malgré moi aussi, lorsque nous retournâmes le soir à l'église, je dissimulai ce que je sentais. C'était un trésor dont on m'avait fait entrevoir l'importance, je me reprochai de l'avoir montré. Je baissai mon voile sur mon visage et je restai prosternée dans une espèce d'extase d'autant plus enivrante, qu'elle avait acquis le charme du mystère.

En me relevant, mes traits étaient aussi calmes que ceux d'Adrienne, je craignais tant qu'on ne devinât mon exaltation que j'en devins presque froide. J'avais honte d'être naturelle, et pour la première fois je cachai ma pensée. On ne m'interrogea plus, j'en remerciai le ciel, et je parlai d'autres choses, aussitôt que nous fûmes réunis, pour éviter l'occasion de me trahir.

— Ma nièce, me dit madame de Rudolstheim, est-ce que vous n'avez pas songé en ce jour combien la vie religieuse est enviable?

— Pardonnez-moi, madame, mais je n'en ai pas eu l'idée.

— Et elle a bien fait, interrompit vivement mon père, je serais désolé qu'elle entrât en religion.

— Hélas! qu'a-t-elle de mieux à faire, puisqu'il n'y a plus de Rudolstheim?

— Il y en aura peut-être! reprit le comte avec impatience. Nous avons le temps d'y songer, madame!

II

J'avais quatorze ans alors; mon éducation avancée n avait développé ni mon cœur, ni mon imagination. Je restais enfant comme si j'avais ignoré la science, et, grâce à la vigilance de madame d'Eguishem, je n'avais pas encore songé qu'il y eût autre chose au monde que le colin-maillard ou les belles poupées à ressort qu'on m'avait achetées à Nuremberg. Adrienne était sur ce point infiniment plus avancée que moi. Sa mère ne s'occupait pas assez exclusivement d'elle pour qu'elle n'eût pas lu quelques romans à la dérobée. Elle s'en cacha soigneusement, mais elle apporta dans nos entretiens cette vague curiosité qui cherche à s'éclaircir, sans trahir ce qu'elle sait déjà et qui conduit souvent bien loin les jeunes filles.

Un soir, nous étions sorties après le dîner accompagnées de Wilfrid, et nous nous promenions sans but autour du château.

— Convenez, ma cousine, dit le jeune homme en s'arrêtant tout à coup, convenez que cette montagne est bien nommée: *la Montagne des fleurs.* N'y a-t-il pas une grande poésie dans ces mots de la rêveuse Allemagne? *Blumemberg :* on ne trouverait pas ailleurs une harmonie aussi complète entre le site et la langue.

— C'est certainement un très-joli nom que le vôtre, repris-je, Wilfrid de Blumemberg?

— Cela ferait admirablement en tête d'un roman en huit volumes, répondit Adrienne.

— Un roman! Adrienne, et que savez-vous des romans?

— Ma chère Odile, je n'en sais rien, je vous assure... je disais cela comme autre chose...

— Mesdemoiselles, interrompit Wilfrid, c'est demain jour de congé pour vous, si vous le voulez je demanderai la permission de vous conduire au Hohenkœnigsburg. Il y a si longtemps que vous le désirez!

— Mon Dieu! cousin, vous savez quel plaisir nous aurions à vous y suivre, mais jamais madame de Rudolstheim ne nous laissera aller seules avec vous. Songez donc que nous devenons des jeunes personnes, et que vous voilà officier. On a peur... je ne sais de quoi, car vos épaulettes ne changent rien à notre amitié.

— Chère cousine, j'écouterai ce soir sans l'interrompre l'histoire de l'horrible scandale donné par les nonnes de Sainte-Odile, lorsqu'elles abandonnèrent leur couvent, conduites par leur abbesse, pour aller se faire protestantes. Je porterai aux nues la vertu courageuse de Berthe

de Rudolstheim, qui demeura seule avec une vieille religieuse dans cette vaste abbaye, jusqu'à ce que Dieu lui eût envoyé des compagnes. Je parlerai des trois roses de la montagne et de la tour d'argent dont se compose votre écusson, je dirai que vous ne pouvez vous marier sans exiger de votre mari la promesse de transmettre ces armes et ce nom de Rudolstheim à votre second fils, et vous verrez avec quelle grâce la bonne dame accueillera ma supplique.

— Vous ne craignez pas ma tante, Wilfrid? Je ne puis comprendre cela. Moi, son regard me glace le sang.

— C'est que vous vous êtes accoutumée à en avoir peur, chère Odile, dit Adrienne, car elle ne m'effraye pas du tout. C'est certainement une très-grande dame, pleine de dignité, un peu sévère parfois. Mais que peut-elle nous faire! Ni M. de Rudolstheim, ni mes parents ne la consultent. Elle s'impose souvent, cela est vrai, et j'ai remarqué qu'elle n'obtient aucun résultat. Alors qu'importe?

— Pour vous, cela est possible, mais pour moi! Vous verrez comme elle sera consultée!

Nous approchions du château. Mon cousin me fit signe de me taire, car madame l'abbesse se tenait assise sur le perron, accompagnée de son assistante. Elles regardaient le soleil se coucher derrière les montagnes, et causaient.

— Je vous prie, ma sœur, continua l'abbesse en élevant la voix, de ne plus me parler de ce projet. Je n'y consentirai de ma vie. Venez ici, ma nièce, ajouta-t-elle, et regardez comme la ruine de Kœnigsburg se détache sur le ciel rouge des nuances du soir. Oh! mon enfant, quel bonheur pour moi si je pouvais contempler ainsi

ces sapins, ce beau ciel, assise à la fenêtre de mon oratoire dans l'abbaye de Saint-Odile! Mais, hélas! il n'y faut plus songer. Et voilà notre sœur d'Eguishem, qui nous demande de nous retirer dans un autre asile, dans un autre pays, comme si l'abbesse de Sainte-Odile pouvait vivre ailleurs qu'en Alsace.

— Nous quitter! m'écriai-je en sautant au cou de madame d'Eguishem. Et que deviendrais-je sans vous?

— Mon enfant, répliqua ma pieuse amie, vous n'avez plus besoin de moi. Il vous faut maintenant un autre guide. Le temps approche où vous devrez vous produire dans le monde, et ni madame l'abbesse, ni moi ne pouvons vous y conduire. Et puis j'ai besoin de repos, de retraite, je veux m'occuper uniquement de mon salut.

— Nous, aller dans le monde! répliquai-je étonnée, et pourquoi? et où? nous ne connaissons personne. D'ailleurs, si cela est absolument nécessaire, madame de Recouvrement ne peut-elle se charger de moi avec Adrienne? Cela n'est-il pas convenu?

— Sans doute, mademoiselle, et puis comme vous venez de le dire, à quoi bon aller dans le monde? Depuis la révolution tout est bouleversé. Vous y rencontrerez des gens indignes d'être reçus chez vous. Vous serez exposée à des impertinences telles que l'invitation de ce préfet de Colmar, qui vient on ne sait d'où, et qui ose engager le comte de Rudolstheim à dîner. Cela fait pitié vraiment! Les grandes familles du pays sont disséminées: les unes à l'étranger, les autres à la cour. Celles qui restent se renferment dans leur manoir.

— Ma sœur, interrompit mon père, qui venait d'arriver, ne parlez donc point ainsi à ces jeunes gens. Les idées de ce siècle ne sont pas les nôtres. Ce qui était con-

venable autrefois devient ridicule aujourd'hui. Je resterai fidèle jusqu'à mon dernier soupir à mes saintes croyances et à la dynastie de nos rois; cependant mon neveu aurait servi le gouvernement impérial, parce que cela doit être. Un jeune homme ne peut rester oisif.

— Et le gouvernement impérial, comme vous l'appelez, mon frère, si vous ne lui aviez pas envoyé de bonne grâce le baron de Blumemberg, en aurait fait un soldat, sans votre permission. C'était une loi de paix et d'amour que la sienne.

Ma tante se leva pour entrer. Wilfrid lui offrit son bras, et après l'avoir ramenée à son fauteuil, il commença l'exécution de son projet. Nous travaillions dans un coin de l'appartement, mais nos regards suivaient tous les mouvements de ce groupe, qui nous intéressait très-fort. Tantôt nous perdions toute espérance, tantôt nous reprenions courage, suivant que la physionomie de mon cousin devenait plus triste ou plus animée. Enfin madame de Rudolstheim s'adressa à mon père, qui jouait au piquet avec le curé de la paroisse.

— Monsieur, dit-elle, voilà M. de Blumemberg qui me demande une grâce. Je ne puis l'accorder sans votre autorisation, car il s'agit d'Odile.

— Qu'est-ce que c'est? continua mon père.

— Mademoiselle de Recouvremont et ma nièce ont envie d'aller passer demain la journée au Hohenkœnigsburg, en compagnie de votre neveu. Je trouve cette escorte un peu légère, mais je pense que si M. et madame de Recouvremont voulaient être de la partie, il n'y aurait point d'inconvénient à les laisser aller.

— Comme il vous plaira, ma sœur, comme il plaira à Odile.

Je me levai de ma place et j'allai vers le comte.

— Mon bon père, murmurai-je à son oreille, si vous nous accompagniez, nous n'aurions besoin de personne, et cela nous ferait tant de plaisir !

Mon père ne m'avait jamais rien refusé. Il me regarda en souriant et le lendemain à huit heures du matin nous commencions à gravir la montagne. Je ne vous raconterai pas les folies joyeuses qui nous occupèrent pendant la route. Je courais en avant, je cueillais des fleurs, je jouais avec un jeune chien, qu'on m'avait donné depuis peu. J'étais heureuse comme l'innocence ! Il n'y avait pour moi ni avenir, ni passé. Je ne songeais même pas qu'il viendrait un autre temps que l'enfance et ses beaux jours ! J'oubliais mes études, seulement je chantais tous les airs possibles dans les différentes langues qu'on m'avait apprises. Adrienne me suivait de loin. Elle cueillait aussi des fleurs, mais elle tressait des couronnes, elle effeuillait des marguerites et restait longtemps rêveuse à regarder la tige.

Après trois heures de marche nous parvînmes au sommet. Nous mourions de faim, aussi notre premier soin fut-il de déjeuner, puis nous visitâmes ces ruines magnifiques, qui font du Hohenkœnigsburg le roi de la contrée. Mon cousin et mon père commencèrent une longue discussion à cet égard ; Adrienne et moi nous descendîmes un peu du côté de la vallée, et nous nous assîmes sur une sorte de plate-forme, d'où on domine le pays tout entier. A nos pieds était le ravissant château de Kintzem, un peu plus loin, à droite, les trois manoirs de Ribeauvillé. A l'horizon les montagnes de la forêt Noire, plus loin encore les cimes blanches des Alpes, qui se dessinaient lumineuses. Puis toute la plaine, Schelestadt,

Colmar, Neufbrisach, le Rhin se promenant majestueusement, entouré de lacs, de ruines, de collines fleuries Ensuite les Vosges qui continuaient des deux côtés. Ces sommets rocailleux, couverts de vieilles murailles, qui s'appellent le Hohenlausberg, le Plixbourg, les Eguishem. Je restai muette d'admiration, mon cœur se serra, je me sentis dans l'impossibilité d'exprimer ce que j'éprouvais. Mes joues étaient brûlantes, j'avais une sorte de fièvre. La vie me montait au cerveau, pour la première fois je comprenais que je n'étais plus un enfant, des pensées inconnues, indéfinissables bourdonnaient dans ma tête. Après quelques minutes d'extase je regardai mon amie, elle effeuillait encore une marguerite !

— Mon Dieu ! que c'est beau ! m'écriai-je à plusieurs reprises.

— Passionnément ! murmurait Adrienne, je reste toujours sur passionnément.

Nous gardâmes le silence quelques minutes, mon chien vint rôder autour de nous.

— Comment appelez-vous votre chien, Odile? demanda mademoiselle de Recouvremont.

— Je l'ai nommé Alcibiade, c'est un héros qui me plaît beaucoup.

— Alcibiade ! c'est une vieillerie ! nommez-le plutôt Malek-Adhel.

— Qu'est-ce que Malek-Adhel ?

— Un héros de roman, bien plus beau que les héros de l'antiquité.

— Vous avez donc lu des romans, Adrienne ?

— Quelques-uns. Oh ! ne le dites pas, ma chère ! ma mère et madame d'Eguishem me gronderaient trop fort.

— Soyez tranquille. Mais racontez-moi... qu'est-ce qu'un roman ?

— Un roman !... c'est une histoire d'amour.

— Et cela est amusant ?

— On en perd le sommeil.

— Oh ! j'en voudrais bien lire ! Quelles sont ces histoires ?

— Presque toujours la même chose. Des jeunes filles qui aiment des jeunes gens, ils veulent se marier, les parents s'y opposent, il leur arrive mille aventures, ils sont persécutés, séparés, malheureux. Quelquefois ils se retrouvent et s'unissent, d'autres fois ils meurent de chagrin, ou se tuent, ou entrent au couvent. Cela dépend des circonstances. Ainsi dans Mathilde, le héros, Malek-Adhel, dont je vous parlais tout à l'heure, est tué, et Mathilde prend le voile.

— En vérité, ma chère, je suis stupéfaite. Et tout cela n'est pas vrai, ce sont des fictions ?

— Sans doute.

— Cela doit être. Dans la vie on n'aime personne ainsi. Il n'existe d'autre sentiment que celui qu'on porte à sa famille, à son amie. S'il en était autrement, nous le saurions depuis longtemps.

— Odile, je crois qu'il y en a d'autres

— Aimez-vous donc quelque étranger?

— Non.

— Eh bien ! alors?

— C'est égal..., poursuivit-elle en ramassant les débris de la marguerite effeuillée.

Nous en restâmes là de notre conversation. Mais depuis ce moment tout changea entre nous et en moi. Wilfrid et mon père nous rejoignirent. Adrienne rougit et se leva vivement.

— Monsieur, dit-elle, voulez-vous nous laisser un instant seules encore? Nous avons mille choses à nous dire, Odile et moi; car à Blumemberg nous sommes si entourées qu'il est impossible de causer.

— Oh! vous avez probablement de graves confidences à vous faire?

— Toujours, mon père, repris-je en souriant.

Nous nous éloignâmes, nous tenant par le bras, et nous nous enfonçâmes dans la forêt. Cependant nous restions muettes.

— Odile, me dit Adrienne après un long silence, à quoi pensez-vous?

—A ce que vous venez de m'apprendre. Je me demande quel peut être le sentiment assez exclusif pour nous faire oublier nos parents. Je ne le comprends pas encore.

— Si vous voulez me promettre le secret, je vous prêterai un de mes livres et vous verrez comme cela est beau!

— Certainement, chère amie, je ne vous trahirai pas. Quand me donnerez-vous ce livre?

— La première fois que je retournerai chez ma mère. Je les ai tous cachés dans ma chambre, et c'est mon trésor.

Il se fit un nouveau silence. Nous gravissions toujours, je crois que notre esprit était bien loin et bien haut.

Après une heure passée de la sorte, mon père nous rappela. Il fallait songer au départ.

Je sautais d'abord joyeusement, car l'ange de la rêverie s'était éloigné de moi. Je chantais, je me sentais heureuse et forte. A moitié chemin je marchais seulement, plus tard je me traînais à peine.

Adrienne, d'une santé assez délicate, souffrait beau-

coup plus que moi. Mon père la soutenait, Wilfrid m'aidant à traverser les passages difficiles et retenant ma main plus qu'il n'était nécessaire. Jusqu'à ce jour je n'y avais fait aucune attention, j'y songeai alors, et je m'en demandai la cause.

— C'est mon cousin, répondis-je, mon père m'embrasse sans cesse et il n'a pas d'amour pour moi apparemment.

Ce raisonnement me satisfit et je n'y pensai plus.

A un détour de la route mon père resta en arrière pour examiner une plante. Adrienne se rapprocha de moi, elle était très-pâle.

— Vous êtes donc fatiguée ? m'écriai-je en riant.

— Je n'en puis plus, répliqua-t-elle.

— Oh ! moi, je puis encore courir et danser.

En effet, par un grand effort sur moi-même, je retrouvai une énergie factice et je m'élançai en avant. Mon cousin et Adrienne continuèrent à marcher. Après une centaine de pas, je revins et j'aperçus Wilfrid donnant le bras à mon amie. Je m'arrêtai sur la place. La jalousie venait de m'être révélée. Ce fut une douleur si vive que j'en jetai un cri. Ils accoururent.

— Laissez-moi ! m'écriai-je en les repoussant.

— Qu'avez-vous? demandèrent-ils à la fois.

—M. de Blumemberg, répondis-je en respirant à peine, mademoiselle de Recouvremont n'est pas votre parente, vous ne devez pas lui donner le bras.

Ils me regardèrent étonnés. Moi-même, revenue de l'espèce de vertige involontaire qui m'avait subjuguée, je baissai la tête, j'étais honteuse.

— Que dites-vous, Odile? vous êtes plus sévère que madame de Rudolstheim elle-même.

— Mon Dieu ! ma chère Adrienne, pardonnez-moi, je ne sais réellement ce que je pensais; un mal de tête... une douleur subite...

— Ma cousine, n'allons pas plus loin, reposons-nous.

— Non, non, Wilfrid, repris-je, il faut continuer notre route, il se fait tard.

Nous nous remîmes en chemin, mais sans gaieté, sans confiance, une gêne étrange régnait entre nous tous. La présence de mon père nous sauva un peu d'embarras, néanmoins il ne put le faire disparaître complétement.

A notre retour au château, nous trouvâmes madame l'abbesse qui nous attendait, sa réception fut tellement solennelle que nous nous attendîmes à quelque nouvelle mercuriale.

— Mon frère, dit-elle, vous allez faire reconduire sur-le-champ mademoiselle de Recouvremont chez elle. Madame sa mère la réclame, et je suppose que cette demoiselle ne reviendra pas ici de longtemps.

— On aura découvert mes livres, me glissa à l'oreille la pauvre accusée, je suis perdue !

Le matin de ce jour, cette séparation m'eût été odieuse. Je vis partir mon amie d'un œil sec, sans un regret, avec une sorte de triomphe égoïste, en songeant qu'elle était coupable et que je ne l'étais pas. Que de mauvaises passions s'étaient éveillées chez moi depuis quelques heures ! Comme elles se montraient vite et qu'il faut peu de chose pour les faire grandir !

— Qu'a donc fait Adrienne, madame? demandai-je à ma tante.

— Ce qu'elle a fait, mademoiselle ! il n'est point à propos que vous le sachiez.

—Comment, mon enfant, poursuivit madame d'Eguis-

hem, vous n'êtes pas touchée de sa punition, à peine lui avez-vous tendu la main ?

— Si... je vous demande pardon..., je suis très-touchée...

— Que vous a donc fait votre compagne aujourd'hui, Odile ?

Je ne l'entendais pas, je suivais des yeux Adrienne et mon cousin qui sortaient ensemble de la cour, pour s'approcher de la voiture de mon père.

— Est-ce que Wilfrid va la reconduire, ma tante? Trouvez-vous cela convenable ?

— Assurément non, mademoiselle, aussi ne la reconduit-il pas.

— Et depuis quand Wilfrid ne peut-il donner la main à mademoiselle de Recouvremont sans que cela vous offense, ma fille ?

— Mon père, balbutiai-je en rougissant, je ne suis point fâchée. C'est une observation que je...

— C'est bien, mon Odile, rentrez dans votre chambre.

Madame d'Eguishem et ma tante échangèrent un regard inquiet.

Je ne dormis pas. Une agitation singulière s'était emparée de moi. Je voyais partout des images fantastiques, comme des démons moqueurs me montrant mon cousin à côté d'Adrienne. Le matin, je descendis pâle et souffrante. Mon père m'embrassa plus tendrement qu'à l'ordinaire.

— Wilfrid, dit-il en se mettant à table, je viens de recevoir une lettre du général; il m'annonce que votre congé est près d'expirer et que vous devez rejoindre votre régiment.

Je pâlis; mon cousin resta interdit.

— Dans combien de jours, mon oncle?

— Dès demain.

— Dès demain! m'écriai-je.

— Oui, ma fille. L'État ne badine pas. Il lui faut ses officiers.

— L'État! reprit ma tante en haussant les épaules.

— Le roi, si vous l'aimez mieux, ma sœur. Il est le maître, et bon gré mal gré il faut qu'on obéisse. Dieu m'est témoin que d'envoyer ainsi le neveu de ma bien-aimée Marie à travers mille ennuis me semblerait un crime si je n'y étais forcé par les circonstances. Vous êtes trop jeune, Wilfrid, pour rester ici.

— J'obéirai, monsieur.

Et il me regarda les yeux pleins de larmes. Hélas! que cet amour était beau, qu'il était vrai, profond, inaltérable! Aussi, comme presque tous les amours véritables, il ne fut point récompensé. L'amour ne peut être complet qu'au ciel.

J'approchais de ma quinzième année, ainsi que je l'ai dit plus haut. Je veux vous faire mon portrait, car je suis bien loin maintenant de ce que j'étais alors. Vous allez en juger, Raoul, et, malgré votre aveugle passion, il vous faudra vous-même en convenir.

J'avais à cette époque la taille presque aussi élevée qu'aujourd'hui. Je n'ai grandi que de quelques lignes. Mes cheveux blond cendré tombaient en mille boucles autour de mon visage régulier. Leur abondance, leur finesse, et surtout leur couleur très-rare, les faisaient remarquer de tout le monde. Ils tranchaient justement avec des yeux, des cils et des sourcils noirs. J'avais de belles dents, une peau éblouissante et surtout la tournure réellement aérienne. Mes mains et mes pieds pas-

saient pour des merveilles dans ce pays d'Alsace où les femmes sont en général déshéritées de cette distinction. En un mot j'étais belle, belle complétement, comme il est donné à peu de créatures de l'être. Je puis en convenir à ce moment suprême, et d'ailleurs je n'ai jamais eu l'amour-propre de ma beauté.

Vous comprenez facilement que mon cousin m'adorait; il regardait souvent ma tante des heures entières, parce que je lui ressemblais. Elle avait grand soin du reste de faire remarquer cette ressemblance, et elle n'en était pas peu fière! Adrienne était petite, mignonne, brune, jolie; au total, elle plaisait beaucoup, pourtant on ne l'admirait pas.

Quant à Wilfrid, c'était un Allemand dans toute la force du mot. Grand, mince, blond, mélancolique, plein de bonté et d'honneur, il n'a jamais compris le vice et surtout la dissimulation; c'est un des caractères les plus nobles que j'aie rencontrés.

Le lendemain il partit en effet. J'étais triste et je fondis en larmes au moment où il nous quitta. Mon père m'attira sur son sein.

— Console-toi, ma fille, me dit-il, ton cousin reviendra, et d'ici là tu seras en âge d'être mariée.

— Mariée, mon père! m'écriai-je en séchant mes larmes. Avec qui?

— Avec Wilfrid, si cela te plaît, avec qui tu voudras.

— Mon père, je n'ai jamais pensé à épouser personne.

— Quoi! pas même Wilfrid?

— Non, mon père.

— Eh bien! d'où viennent tes larmes, tes jalousies?

— Je pleure mon cousin. Je ne suis pas jalouse.

— Et Adrienne?

— Ah! quant à Adrienne, je ne voulais pas qu'elle lui donnât le bras, voilà tout.

— Tu n'appelles pas cela être jalouse?

— Non, mon père, n'est-ce pas tout simple?

— Sans doute, sans doute, murmura-t-il entre ses dents. En rentrant au salon, je l'entendis dire à madame d'Eguishem :

— Allons! ce n'est qu'un enfantillage.

Hélas! il avait raison!

III

Lorsque les Bourbons rentrèrent en France, ma famille était dans l'ivresse; cependant mon père n'avait pas revu le monde. Un prince auguste vint à Strasbourg; le préfet nous invita à un grand bal, en honneur de ce mémorable événement; il fut décidé que mon père et madame de Recouvremont nous y conduiraient, Adrienne et moi. Wilfrid était de retour. Je l'avais revu avec plaisir, comme un frère, sans la moindre émotion. Il n'en fut pas de même de sa part.

Huit jours avant ce fameux bal, nous ne fûmes occupées que de nos toilettes. Ainsi que le faisaient alors les femmes royalistes, nous nous coiffâmes avec des lis, on en mit un bouquet à nos robes blanches, nos longues ceintures représentaient le drapeau sans tache; nous avions réellement tous la tête tournée au château.

Vingt hommes se présentèrent à la fois pour obtenir

la faveur de danser avec moi, j'étais embarrassée de mon succès. Mon père, qui en jouissait plus que moi, vint à mon secours, et mit *de l'ordre* dans mes triomphes. On me nomma tous ces prétendants, j'oubliais à mesure les noms et les personnes, lorsque mon cousin s'approcha de moi, accompagné d'un fort agréable jeune homme qu'il me présenta comme un de ses amis, et qu'il appela le marquis de Montagre.

Je lui donnai son rang, il vint comme les autres, et je ne m'en occupai pas davantage. Cependant il m'engagea à valser à plusieurs reprises, et il s'en acquittait à merveille; cette circonstance me força de le remarquer, et lorsque le bal fut fini, en retournant à notre hôtel, je demandai à Wilfrid quelques renseignements sur son compte.

— M. de Montagre a une superbe fortune, me répondit-il, c'est un très-grand seigneur de la Provence; mais il a d'étranges idées. Il s'est mis dans la tête une spéculation, et il veut la réaliser en ce pays, sous prétexte que les gens du Midi sont trop paresseux pour être de bons ouvriers. Il est à Strasbourg dans le but d'acheter de vastes terrains où il puisse établir une forge. Très-bon mathématicien, il a travaillé pour l'École polytechnique. Une grave maladie de madame sa mère, dont il était l'unique enfant, l'a appelé auprès d'elle; maintenant elle a succombé, il est maître de sa fortune, il veut exécuter son projet favori. Je l'ai connu à Paris, dans le monde, et nous nous sommes liés d'une espèce d'amitié. Sur ce que je lui ai raconté il a choisi l'Alsace pour sa patrie d'adoption. Je ne sais pas jusqu'à quel point il réussira. Les gentilshommes n'entendent rien aux affaires, et sont toujours dupes.

la conversation se termina là, et je ne songeai plus à M. de Montagre.

Ce qui m'occupa presque exclusivement depuis lors, ce fut le monde et le désir d'y retourner. Je tourmentai mon père pour qu'il restât quelques semaines à Strasbourg, afin de jouir encore de ces plaisirs, qui déjà s'emparaient de mon imagination. Il y consentit. Nous eûmes dix invitations nouvelles. On me mena partout, partout je rencontrai le marquis, et il se posa bientôt en adorateur déclaré.

Ma coquetterie en fut flattée, je ne le repoussai point. Toutes les femmes se le disputaient, j'étais fière de l'emporter sur elles. Wilfrid me regardait tristement, mon père feignit de ne s'apercevoir de rien, et madame de Recouvremont me surveillait attentivement.

Une personne de la ville mit en train une partie dans la forêt Noire. Il n'y avait point de bonne fête sans nous, on nous engagea des premiers, je sautai de joie à l'idée de cette promenade. Nous acceptâmes. Il fut décidé qu'on remonterait le Rhin jusqu'au vieux Brisach, et qu'ensuite on se rendrait à Fribourg, pour aller de là au Val-d'Enfer et dans différents autres lieux célèbres. A cette époque les bateaux à vapeur n'existaient pas, et ce n'était pas une petite entreprise que de remonter ce fleuve impétueux, dont les flots sont quelquefois agités comme ceux de la mer. Ce fut un attrait de plus pour moi.

Nous nous embarquâmes. Mon Dieu! que nous étions gais! Je découvrais un nouvel horizon de jeunesse et de plaisir, je me sentais revivre. Les bords admirables du Rhin, que je voyais s'enfuir à mesure que nous avancions, me semblaient l'image de mon avenir. Les aspects

variaient à chaque instant, mais tout était beau, joyeux, plein de charmes.

Nous arrivâmes au vieux Brisach, dont le clocher domine le rivage, avec son rocher à pic et sa terrasse élevée. Nous descendîmes à terre. M. de Montagre ne m'avait pas quittée, ce fut encore lui qui me donna la main et qui se mit à côté de moi en voiture. Ce pays est un jardin perpétuel, les routes ressemblent aux allées d'un parc, et puis le peuple allemand a l'air si heureux!

Fribourg en Brisgaw est une ville fantastique, pour ainsi dire. On jurerait qu'elle sort d'une boîte où elle a été enfermée deux ou trois siècles. Elle a conservé l'apparence d'une cité du moyen âge, tout y est propre, gai, brillant. La cathédrale, rivale de celle de Strasbourg, la surpasse en élégance, si ce n'est en proportions. C'est une chose ravissante que ce petit coin de terre.

On nous montra ce qu'il y avait de plus remarquable, et nous nous dirigeâmes ensuite vers le Val-d'Enfer; dans tout le duché de Baden, si pittoresque, il n'existe pas un lieu plus renommé. Les chars-à-bancs de la forêt Noire sont légers et commodes; on nous en attela une douzaine, ce qui fit sortir sur les portes la ville de Fribourg en masse, et nous partîmes. Madame de Recouvremont et Adrienne occupaient le premier banc, mon père et Wilfrid s'emparèrent du dernier, je m'assis sur celui du milieu; M. de Montagre ne laissa pas échapper cette occasion, et se plaça à côté de moi.

Nous commençâmes à causer, mais je dois lui rendre la justice de dire que moi seule j'étais à la conversation. Les distractions du marquis étaient continuelles. Il répondait à mes questions par des questions tout opposées, je

finis par lui rire au nez, avec cette franchise de l'enfantillage, que nous devons nous efforcer de vaincre, lorsque le monde nous a appris à nos dépens qu'il ne faut pas être franche. Il me regarda tristement.

— Vous riez, mademoiselle, moi je ne ris plus.

— Eh! pourquoi, monsieur, êtes-vous devenu si grave?

— C'est que je ne m'occupe que de projets sérieux, c'est que je n'ai plus qu'une pensée.

— Oh! oui, m'écriai-je follement, votre usine!

— Non pas, mademoiselle, vous!

— Moi!

— Oui, vous que j'aime avec passion, vous à qui je voudrais offrir un royaume, lorsque je n'ai à vous présenter que le nom et le cœur d'un gentilhomme, avec une fortune brillante, cela est vrai, mais trop indigne de vos charmes...

— Oh! monsieur, monsieur, murmurai-je, taisez-vous.

M. de Montagre, prévenu par mon père, savait combien j'étais difficile, il comprit que je voulais être forcée et disposa son plan en conséquence.

Après cette réponse décourageante, il se tut quelques instants, puis il reprit :

— Je devrais me retirer, mademoiselle, puisque vous me repoussez, et cependant je ne sais quelle voix me crie de rester encore. Ma persévérance vous touchera, je n'en doute pas, vous aurez pitié d'un amour tel que le mien, vous aurez pitié de moi.

Il éleva la voix en achevant ces mots, mon père l'entendit, et montra qu'il l'entendait. J'en fus désolée, je m'attendis à des persécutions, car l'alliance était fort belle. En descendant de voiture, le comte prit mon bras

m'entraîna à quelques pas en arrière, et me combla d'étonnement en me disant de ne point encourager les prétentions de mon adorateur, parce qu'elles ne lui convenaient pas. Tout changea d'aspect. J'entrevis une lutte, mon ennui s'envola tout à fait devant cette perspective. Je ne répliquai rien à mon père, je me résolus seulement à ne pas faire ce qu'il m'ordonnait.

Lorsque le marquis s'approcha de moi, je le reçus avec un doux sourire, très-éloigné de la colère que j'avais montrée. La journée tout entière, je fus charmante pour lui, en parcourant cette nature sauvage et en côtoyant le Road-Bach, le torrent de la vallée. Wilfrid me suivait d'un œil mélancolique. Mon pauvre cousin! que de douleurs cet amour insensé lui a causées!

IV

Le soir, dans mon lit d'auberge, je pensai aux événements de la journée. Mon souvenir me les représenta tous et je me demandai pourquoi mon père s'opposait aux soins de M. de Montagre. C'était certainement une injustice, car on m'avait tourmentée pour en accueillir d'autres qui n'offraient pas les mêmes avantages, aucun parti aussi brillant ne s'était présenté pour moi, je vis dans cette résistance le désir de me contrarier, puisque j'avais semblé encourager ses désirs, et je résolus de ne pas me laisser dominer ainsi. Il résulta de tout cela que le lendemain je fus plus aimable encore pour M. de

Montagre, que je baissai les yeux en rougissant, lorsqu'il me supplia de lui permettre de me demander à mon père, et qu'en entrant dans la petite chapelle de la Vierge située entre les deux montagnes, pendant que nous étions tous à genoux et que l'on sonnait l'*Angelus*, il me glissa au doigt un anneau qui devint mon anneau de fiançailles.

Avant de me coucher mon père m'embrassa au front, en m'appelant madame la marquise.

Tout cela s'était passé si vite que je n'avais pas eu le temps de me reconnaître. Seule enfin, je me laissai tomber dans un fauteuil, étonnée, interdite, ne me reconnaissant pas moi-même, ne sachant si je rêvais ou si j'avais réellement engagé ma foi. La bague frappa mes yeux, puis je me rappelai la chapelle, l'*Angelus*, la prière... Mon cœur ne battait pas, je n'avais pas la moindre exaltation fiévreuse; je ne sentais pas un bonheur violent, je conservais la faculté de raisonner l'avenir, de comprendre le présent, je n'avais point de passion enfin.

Nous quittâmes le Val-d'Enfer le troisième jour. Mon père, sans doute pour m'empêcher de changer d'avis, avait confié à une ou deux personnes nos projets d'union, de sorte que tout le monde les connaissait. Adrienne et Wilfrid se montrèrent tristes à l'envi l'un de l'autre. J'appréciais le chagrin de Wilfrid; quant à celui de mon amie, je ne pus me l'expliquer. Elle ne répondit qu'une chose à mes questions, c'est qu'elle avait peur d'être moins souvent avec moi lorsque je serais mariée.

Nous retournâmes immédiatement à Blumenberg et mon prétendu nous y accompagna. Madame de Rudolstheim le reçut avec toute la dignité voulue, et me féli-

cita ironiquement de ce que je m'étais enfin décidée; ma bonne Éléonore m'embrassa en me souhaitant le bonheur et la paix dans mon ménage. Je ne pus me soustraire à l'impression que produisait toujours madame l'abbesse, et j'eus bien de la peine à retenir mes larmes après son brusque compliment.

On pressa les choses d'une manière étrange. La corbeille, le trousseau furent prêts comme par enchantement, l'un et l'autre étaient magnifiques. Mon père me donna en dot la terre de Blumemberg, se réservant seulement le droit de l'habiter avec nous. M. de Montagre décida qu'il bâtirait sa forge au bord de l'*Isle*, dans la vallée. Il réalisait ainsi le plus cher de ses vœux, aussi son bonheur tenait du délire. Il passait sa journée à mes genoux, au grand scandale de ma tante, qui nous trouvait inconvenants et ridicules. Il me promettait un avenir de félicité sans pareil, et recommençait mille plans divers qui se détruisaient d'un souffle ainsi que les châteaux de cartes.

Enfin le mardi, 1er août, nous fûmes unis dans la chapelle de Blumemberg, en présence de toute la noblesse d'Alsace, des autorités des deux villes de Strasbourg et de Colmar, et de nos anciens vassaux, qui se pressaient à la porte. Mon mari reçut en triomphateur les compliments qu'on lui adressait, et moi au milieu de la messe, ayant rencontré le regard éteint, le visage abattu de Wilfrid, je baissai mon voile et je pleurai amèrement sans savoir pourquoi. Chacun crut que c'était d'émotion, c'était de regret, mon enfant; un regret! déjà, sur les marches de l'autel, lorsque je devais être toute à l'espérance! Il était trop tard pour retourner en arrière, l'irrévocable serment venait de se prononcer.

V

Mon mari n'était pas un bel homme, mais c'était, dans toute la force du terme, un homme fort agréable. De petite taille et très-mince, il avait l'apparence extrêmement leste et l'était en effet. Ses yeux bleus, ses cheveux d'un blond foncé s'harmonisaient tout à fait avec son teint d'une blancheur presque féminine. Quant à son moral, il avait de l'esprit, de l'enthousiasme, quelque chose de prime-sautier dans la conversation. Il amusait beaucoup lorsqu'il le voulait, et il le voulait souvent. Il alliait à cette espèce de légèreté une grande puissance de calcul, et il l'a prouvé par la façon remarquable dont il a créé et dirigé l'établissement qui l'avait amené en Alsace. Son caractère, assez égal, prenait quelquefois une indifférence générale dont lui-même ne comprenait pas la cause. En un mot, cette nature, plutôt bonne que mauvaise, était formée de contrastes inexplicables, ce qui arrive beaucoup plus communément qu'on ne le croit.

Tel qu'il fut je l'aimai, comme toute jeune fille bien née et bien élevée aime son mari. Notre lune de miel n'eut rien à envier au plus brillant astre de ce genre qui ait jamais lui sur un ciel d'amoureux.

Madame de Rudolstheim prit un gros rhume qu'elle ne soigna pas et qui devint une maladie grave. C'était l'unique qu'elle eût eue depuis son enfance; elle en mourut en fort peu de temps. Je ne fus pas inconsolable de

cette perte. J'éprouvais pour ma tante plus de respect que de tendresse, et sans le vouloir, certainement, elle a contribué à développer chez moi les idées qui m'ont perdue. Si je n'avais pas craint sa sévérité, ses remontrances, j'aurais laissé lire dans mon imagination, et une sage direction en eût atténué la fougue. Mais un regard de madame l'abbesse me glaçait jusqu'au fond de l'âme, quand j'avais les lèvres ouvertes pour communiquer une remarque, ou adresser une question.

Sa dévotion peu éclairée m'éloigna, par des pratiques superstitieuses, du véritable esprit religieux. Ma raison me montrait la niaiserie de certaines formules, de certaines démarches, et, en enfant ignorant que j'étais, je ne distinguais pas le vrai du faux, le sublime du ridicule. Madame d'Eguishem sentait cela, mais intimidée et muette en face de sa supérieure, elle n'osait pas se permettre une observation. Aussitôt que son devoir ne la retint plus à Blumemberg, elle exécuta le projet qu'elle avait formé et entra à Fribourg dans un couvent de Bernardines, pour ne plus s'occuper que de son salut.

Hélas! le moment des séparations était venu. Il semblait que la Providence attendait que j'eusse acquis un nouveau protecteur pour m'enlever tous les miens. Mon père, ainsi que je vous l'ai dit, ne faisait plus que languir. Nous passâmes l'hiver à le voir s'éteindre peu à peu, et à mesure que le mal augmentait, sa tendresse devenait plus vive et sa bonté plus adorable. Je dois rendre à M. de Montagre la justice de dire qu'il se montra pour lui un excellent fils. Wilfrid partageait nos soins et nos inquiétudes. Peu de jours avant le dernier moment, nous étions réunis auprès du lit du comte. Il m'appela et mon cousin aussi.

— Odile, me dit-il, je ne resterai plus longtemps sur cette terre et avant de la quitter je voudrais accomplir dans son entier un des désirs les plus chers de Marie.

— Lequel, mon père? vous savez que vos vœux sont une loi pour nous.

— Je voudrais assurer le sort du dernier Blumemberg, de mon neveu.

— Qu'à cela ne tienne, mon père, et ne craignez pas que je vous désavoue.

— Il faudrait marier Wilfrid, le marier richement, et je crois que cela serait possible.

— Marier Wilfrid! m'écriai-je, et pourquoi?

— Parce qu'il n'a point de fortune, parce qu'il ne peut vivre seul, il lui faut une compagne, un intérieur.

Je n'avais jamais songé à épouser mon cousin, mais il y a un égoïsme involontaire au fond de nos sentiments. Je me sentais blessée qu'on le donnât à une autre, je ne répondis pas.

— Vous êtes mille fois trop bon, reprit mon cousin, je vous remercie, mon oncle, je ne veux pas me marier.

— D'où vient cette résolution, Wilfrid? à votre âge on ne doit pas se prononcer ainsi.

Mon mari nous avait quittés au commencement de cette conversation.

— Je puis vous en dire la raison, mon oncle, car elle n'a rien que d'honorable et de compréhensible. Je n'ai aimé, je ne puis aimer qu'une femme, cette femme en a choisi un autre, pourquoi irais-je offrir à une jeune personne ce qui ne m'appartient plus? Pourquoi jurer ce qui ne peut être vrai? En honnête homme je dois rester garçon.

— Vous avez encore assez de tendresse dans l'âme à

côté de l'amour, Wilfrid, pour faire le bonheur de celle que vous pourriez choisir. Parlons sans détours. Adrienne de Recouvremont vous aime, seul ici peut-être je m'en suis aperçu. Je la demanderai pour vous à madame sa mère, et je crois être sûr qu'elle ne me refusera pas.

— Oh ! mon cousin, faites cela ! m'écriai-je.

Ses yeux se tournèrent lentement vers moi, un nuage de larmes les voilait alors.

— Vous le désirez, Odile ? demanda-t-il.

— Je vous en supplie.

— Cela contribuera à votre bonheur ?

— Certainement, Adrienne est si bonne, si jolie ; et puis une belle dot ! nous ne formerons qu'une même famille.

Ma nature généreuse venait de l'emporter sur ma susceptibilité coquette ; je désirais voir la position de mon cousin assurée, j'oubliai ma petite humeur de tout à l'heure, et je le pressai sincèrement d'accepter la proposition du comte.

— Je l'accepterai, ma cousine, répliqua-t-il après quelques réflexions ; mais j'y mettrai une condition absolue, une condition qui dépend de vous.

— Et laquelle ?

— Permettez-moi de vous la confier à vous seule.

— Parlez-lui, Wilfrid, interrompit le malade ; je vais prier, je n'écouterai pas.

Nous nous approchâmes de la fenêtre.

— Je vais vous dire, ma cousine, ce que je ne vous ai jamais dit, ce que je ne vous répéterai jamais, et je ne crois pas manquer à mon devoir en vous ouvrant ainsi mon cœur. Je vous aime depuis que je suis au monde, vous avez été et vous êtes toujours la reine de mon cœur.

J'épouserai Adrienne, mais elle saura que je n'ai pas d'amour pour elle, elle ne m'en demandera pas, et vous me jurez de me regarder comme le meilleur ami que vous ayez sur la terre. Vous me laisserez vous suivre de l'œil; vous me laisserez venir à vous lorsque vous aurez besoin de mon secours; à cela près, je serai tout à ma femme.

— Elle deviendra jalouse, Wilfrid.

— Non ; car je ne la tromperai pas, je lui avouerai la vérité tout entière. Je l'aimerai autant que je puis aimer, et mon dévouement, désormais sans espoir, bien plus, qui ne *veut pas* d'espoir, ne saurait l'alarmer. C'est un rêve, une chimère, seulement je la garderai, si je n'en parle pas.

— Je vous enverrai Adrienne, mon cousin, vous causerez avec elle, et j'espère que tout s'arrangera pour votre bonheur.

Mon père entendit ces mots.

— Hâtez-vous, mes enfants, dit-il; il me reste bien peu d'instants pour en être témoin !

Je réfléchis à ce singulier entretien plus peut-être que je n'avais réfléchi depuis ma naissance. Le caractère de Wilfrid m'apparut dans toute sa noblesse; je me sentis fière d'un tel appui, une voix secrète me répétait que j'en aurais besoin un jour.

Mon amie se rendit à la demande de mon cousin ; elle écouta les larmes aux yeux ce qu'il lui dit de l'état de son cœur.

— Adrienne, ajouta-t-il en terminant, vous me connaissez. Si je vous promets de vous consacrer ma vie, cette promesse sera sacrée et rien ne m'en fera dévier. Je n'ai pas pour vous la passion extravagante que j'ai nour-

rie pour une autre, passion changée maintenant en un culte presque religieux ; mais je vous aime, et si vous voulez accepter la parole d'un homme d'honneur, ce sentiment peut encore vous rendre heureuse.

– Wilfrid, répliqua la douce créature en lui tendant la main, je sais qui vous aimez, je n'en suis pas jalouse. Je l'aime aussi, moi ! je ne vous demande rien de plus que ce que vous m'offrez. Je crois que cela vaut mieux ainsi.

M. de Blumemberg baisa la main de sa fiancée avec une profonde reconnaissance. Ils s'appréciaient mutuellement ; et cette union commencée en apparence sous des auspices aussi défavorables, a tenu plus de bonheur que celles qui s'annoncent avec des présages brûlants. Mon père eut la consolation de les bénir avant d'aller rejoindre celle qu'il avait tant chérie.

Cette mort fut pour moi une cruelle douleur ; à peine si l'amour et les caresses de mon mari parvinrent à sécher mes larmes. Je me croyais seule au monde, maintenant que j'étais orpheline, je ne pouvais m'accoutumer à l'idée que je ne verrais plus mon premier ami dans ces lieux si pleins de son souvenir, où nous avions passé ensemble de longues années.

M. et madame de Blumemberg y restaient presque toujours plutôt qu'à Recouvremont. Wilfrid était heureux près de moi, et Adrienne, dont tout le romanesque s'était réfugié dans son devoir, Adrienne jouissait de ce bonheur que je lui donnais à mon insu. Mon mari s'occupait presque exclusivement des bâtiments qu'il construisait dans la vallée.

L'établissement de Blumemberg fut bientôt en pleine activité, et les relations de mon mari s'étendirent si rapi-

dement qu'elles lui donnèrent une impulsion nouvelle. Il voulut faire de la science et de l'art en faisant du commerce, et il appela auprès de lui quelques-uns de ses camarades de l'école, mécontents du régime actuel; il leur fit bâtir un pavillon dans la forge, et les chargea des travaux les plus difficiles et les plus aventureux. Wilfrid se joignit à cette colonie, et nous eûmes bientôt, Adrienne et moi, une escorte de jeunes gens pleins de talents, d'esprit et de savoir-vivre.

Ce fond de société attira autour de nous tout ce qu'il y avait de jeune et d'élégant dans la province. Notre vallée, autrefois si tranquille, retentit du bruit joyeux des fanfares, auxquelles se mêlaient le mouvement de la forge et le roulement des voitures, arrivant sans cesse de Strasbourg et de toute l'Alsace. Cette activité me plut infiniment. J'appris à monter à cheval, et je devins une intrépide chasseresse. Je courais des journées entières dans nos belles forêts, accompagnée de nos aides de camp, pour lesquels j'étais réellement un camarade. Nous sautions les haies et les fossés, nous faisions des paris, et plus d'un steeple-chase fut exécuté dans ce coin retiré du monde, qui, à Paris, aurait occupé huit jours les journaux.

Adrienne cessa d'être des nôtres, à cause d'une grossesse assez avancée, mais Wilfrid ne me quittait pas. Nous allions presque chaque jour à quelque fête nouvelle. Mon mari ne me refusait aucune dépense, j'aimais passionnément le faste, de sorte que mon élégance était passée en proverbe. Ma coquetterie augmenta en proportion. Je ne m'occupais plus que des bals, de la danse, de la toilette; mon enfantillage de quinze ans était revenu; l'amour et sa folie étaient si loin de ma

pensée qu'il me semblait n'en avoir jamais eu. Mon innocence d'imagination tenait du prodige, une frivolité extrême remplaça ma rêverie. M. de Montagre ne me contrariait pas, j'étais comblée des dons de la fortune et de la santé, ma gaieté avait quelque chose d'étonnant pour ceux qui ne me connaissaient point, tant elle était franche et naïve; jamais on ne vit une créature plus heureuse que moi pendant trois ans. Je n'avais le temps ni de penser ni de sentir.

L'amour de mon mari s'envola et fit place aux spéculations et aux calculs de vente. Je ne m'en aperçus pas, tant l'amour m'était devenu superflu. Je ne donnai pas un regret à ce temps d'ivresse qui ne devait plus revenir. Ma cousine, au contraire, attachée à son mari par la naissance de son enfant, gagnait dans le cœur de Wilfrid ce que je perdais dans celui d'Ernest. Elle s'occupait dès lors uniquement de son intérieur. On n'eût pas reconnu la jeune fille romanesque, vaporeuse dans la maîtresse de maison assidue, dans la mère admirable que j'avais sous les yeux.

— Odile, me disait-elle, un jour que je lui racontais mes succès dans un bal magnifique, tu oublierais bien vite tout cela si tu étais mère!

Wilfrid aussi adorait son fils, il voulut que j'en fusse la marraine et j'y consentis volontiers. Ce jour-là tout le pays fut en révolution. On mangea plus de dragées dans quelques heures qu'il n'en avait paru depuis des siècles. Nous eûmes un bal champêtre et mille jeux différents, dont je fus la protectrice et la reine.

VI

Mon mari reçut un jour une lettre qui l'appelait en Provence; il hésita beaucoup à s'y rendre, non pas pour ne point me quitter, il n'avait plus besoin de ma présence continuelle, mais parce qu'il lui en coûtait de remettre à un autre le gouvernement de sa fortune. Ce voyage pouvait être long, il savait quelle confiance on devait avoir en l'honneur de Wilfrid, cependant il ne songeait pas sans contrariété à ce changement. Enfin, une seconde lettre le décida, et il se mit en route. Je restai indifférente à tout cela, je ne m'inquiétai ni de son départ ni de son retour, non pas que je n'eusse de l'affection pour M. de Montagre; il y a dans notre cœur à toutes une case particulière destinée à notre mari; la plus oublieuse, la plus coupable même ne l'en chasse jamais entièrement. Les hommes ne comprennent pas qu'on puisse aimer passionnément son amant et conserver un sentiment très-véritable à celui dont on porte le nom. Cette parité de position et de fortune, cette sorte de solidarité que l'on a l'un envers l'autre, tout, jusqu'aux premiers souvenirs, nous lie et nous retient.

Mon mari m'embrassa sans tristesse, je n'y fis pas la plus légère attention; nous devions chasser ce jour-là un sanglier dans nos bois, j'entendais hennir mon cheval, j'entendais hurler la meute, les piqueurs sonnaient des fanfares, ce mouvement m'occupait bien da-

vantage. Le marquis monta en voiture et disparut, je l'avais suivi jusqu'au perron, prête à m'élancer en selle; je lui disais adieu d'une main, et de l'autre j'appelais le groom qui tenait la bride de ma jument, de ma belle Rowena, si fière et si coquette. Adrienne resta derrière moi son enfant au cou, et surprise au delà de tout de cette façon d'agir.

— Odile, me disait-elle, vous n'avez donc pas de chagrin?

— Mon Dieu! ma chère, pourquoi en aurais-je? Ernest part dans une bonne calèche avec un courrier et deux domestiques, il va s'occuper de ses affaires, il ne court pas le moindre danger, j'aurai bientôt de ses nouvelles, nous nous reverrons dans quelques mois, comment voulez-vous que je m'afflige?

— Odile a raison, répliqua Wilfrid, qui venait d'arriver, et comment donc, ma chère, cherchez-vous à lui inspirer de la tristesse?

— Moi, mon ami! que Dieu m'en garde! Je suis seulement étonnée qu'elle n'en ait pas.

Je me mis à rire aux éclats.

— Chère Adrienne, vous avez toujours été exaltée, vous devez vous en souvenir. Moi, hélas! je vis sur la terre.

— Et vous faites bien, ma cousine, le ciel se ferme trop vite pour ceux qui le rêvent.

Madame de Blumemberg crut que son mari faisait allusion à son amour d'autrefois; elle se retourna sans rien dire, et rentra au salon. Le soir, en revenant de la chasse, nous lui trouvâmes les yeux rouges et les traits altérés. Wilfrid eut beaucoup à faire pour ramener le sourire sur ses lèvres, il ne fallut rien moins qu'un quart

d'heure employé à l'état de berceuse pour cicatriser sa blessure.

Je vous l'ai déjà dit, mon enfant, j'avais dans le caractère une sorte de fougue passionnée que j'appliquais à tout, et qui m'emportait souvent au delà des bornes. La chasse absorbait alors uniquement cette disposition. Je ne conçois pas comment je ne me suis pas rompu le cou, comment je n'ai pas tué mon cheval mille fois dans ces courses évaporées auxquelles je m'abandonnais. Pas un de mes compagnons ne pouvait lutter avec moi, le danger m'attirait, pour ainsi dire; ce besoin d'émotions dont je ne me rendais pas compte me jetait tête baissée dans le péril. Je descendais nos montagnes au triple galop, au milieu des pierres et des ornières; quelquefois je fermais les yeux en apercevant la hauteur où j'étais placée, la tête me tournait, et l'abîme me semblait inévitable.

Ce jour-là, je me sentis plus intrépide encore que de coutume, je défiai mes chevaliers; malgré les observations de mon cousin, je m'obstinai à franchir un fossé très-large; Rowena perdit pied en arrivant à l'autre bord, nous roulâmes toutes deux dans la fange. Ma honte fut grande, je vous assure; quand on me retira de là, je n'avais plus figure humaine. Mes vêtements souillés, mes cheveux, mon visage couverts de boue, me firent monter la rougeur au front. Je m'étais fait beaucoup de mal, mais je soutins que je ne sentais aucune douleur; j'y mis un amour-propre stupide, et je voulus absolument retourner à cheval au château, sans attendre qu'on allât chercher ma voiture. Je fis à mon arrivée une toilette très-brillante, je m'inondai de parfums, je m'efforçai d'être le soir plus sémillante que jamais.

La nuit, je payai ces bravades. Une grosse fièvre me prit, il me fallut bien convenir que je ne pouvais me lever. Deux heures après, la pleurésie se déclara tout à fait, et le médecin annonça la maladie comme très-grave. Wilfrid pensa en devenir fou. Adrienne apporta le berceau de son fils dans ma chambre, et ne me quitta ni le jour ni la nuit. J'eus le transport, le délire, une espèce de folie, l'inquiétude redoubla. On écrivit à mon mari, qui répondit, en me recommandant à mon cousin, qu'il ne pouvait absolument quitter Marseille. Je n'oubliai pas cette preuve de dévouement incontestable.

Ma maladie dura trois semaines, pendant lesquelles la sollicitude de mes amis ne se démentit pas. Ils m'accablèrent de soins, de tendresse, et mirent tout en œuvre pour m'empêcher de m'appesantir sur l'isolement où me laissait Ernest. Un soir ils causaient près de moi à voix basse, croyant que je dormais; je me reposais seulement, et j'entendais tout.

— Je ne conçois pas M. de Montagre, disait Wilfrid; si Odile avait succombé, quels reproches il aurait eus à se faire de l'abandonner ainsi.

— Et moi, je conçois encore moins Odile, qui n'a même pas songé à l'absence de son mari depuis sa maladie. Je suis effrayée de son indifférence, du tour que prennent ses idées et ses sentiments; d'ici à quelques années, elle n'aimera plus rien du tout.

— Vous êtes dans une grande erreur, chère Adrienne, et vous méconnaissez singulièrement notre cousine. C'est un volcan couvert de cendres. On le croit éteint, on ne redoute plus d'explosion, mais une étincelle met le feu à ce cratère, et il brûle avec plus d'ardeur que jamais; Dieu veuille que ce ne soit pas là l'histoire d'Odile!

— Quand Odile aimerait son mari, où serait donc le mal ?

— Partout, ma chère, parce que son mari ne l'aime pas, qu'elle se lasserait de l'aimer sans espoir, et que la passion éveillée chez elle irait loin, croyez-moi.

Je fis un mouvement involontaire, ils se turent, mais je réfléchis longtemps sur ce que j'avais entendu. L'étonnement d'Adrienne, la prophétie de Wilfrid me sonnaient aux oreilles comme une cloche.

— Je n'aimerai pas mon mari parce qu'il ne m'aime pas, me disais-je, parce que la passion me mènerait loin, si on l'éveillait. Qu'est-il besoin de l'éveiller ? Ne suis-je pas heureuse de mon insouciance ? Wilfrid a tort, je n'ai rien à redouter.

Cette conclusion bien prouvée, je donnai tête baissée dans le péril.

Ma convalescence arriva. Nos amis se chargèrent de la rendre moins ennuyeuse. Ils vinrent l'un après l'autre causer et me faire la lecture dans ma retraite, et je pris assez bien patience pour une malade de mon espèce. Un de ces messieurs savait l'allemand. Je lui mis entre les mains le *Faust* de Gœthe, et j'en écoutai avidement la lecture. Il me sembla que, pour la première fois, j'en comprenais la beauté ; les amours de Marguerite et du docteur me parurent si suaves, si ravissants de passion et de vérité, que je ne pensai plus à autre chose.

— Adrienne, disais-je un soir à ma cousine, vous souvenez-vous comme vous effeuilliez des marguerites en montant au Hohenkœnigsburg ? Marguerite en effeuillait comme vous, est-ce que vous aviez la même pensée qu'elle ?

— Je crois bien que oui, ma cousine, j'aimais déjà Wilfrid de toute mon âme.

— Et moi, je n'aimais rien alors !

— A présent, aimez-vous davantage ?

— Non, mon amie, *je n'aime plus*, à cette époque *je n'aimais pas*, et cela ne se ressemble nullement.

— Vous avez cependant votre mari, ma chère, et vous ne pouvez manquer de le chérir.

— De le *chérir*, oui, mais c'est tout !

— Cela reviendra.

— J'espère bien que non, Ernest se moquerait de moi.

— Le pensez-vous donc ainsi ?

— Oui, sans aucun doute. Vous ne lisez plus de romans, Adrienne ?

— Je n'ai plus le temps, ma chère amie, et puis, on ne me les défend plus !

— J'en veux lire maintenant, moi, je crois que cela m'amusera.

— Vous vous trompez, Odile, et c'est une mauvaise lecture.

— Une mauvaise lecture, ce divin, cet adorable docteur Faust, ce superbe Giaour dont Byron nous raconte avec une plume de feu les ardeurs brûlantes, ces pages d'Amélie Mansfield où la passion découle à pleins bords, même votre Mathilde, que vous aimiez tant autrefois, tout cela sont de mauvaises lectures !

— Sans doute : elles faussent le jugement, elles nous montrent le monde sous un jour tout opposé à la vérité. Croyez-moi, Odile, ne songez pas à tout cela.

— Laissons cela ; quand serai-je guérie ? Voilà les beaux jours revenus ; nous irons, si vous le voulez, pour

célébrer mon rétablissement, faire le voyage que nous projetons depuis si longtemps dans les montagnes. Nous irons voir les lacs et les cascades des environs de Gerardmer ; cela achèvera de me remettre.

— Je ne puis vous y accompagner, Odile, vous le savez bien, mon fils me retient ici ; mais Wilfrid, mais ces messieurs iront avec vous.

— Et je remonterai Rowena pour cette course ; elle vaut tous les chevaux des montagnes.

— Même après sa chute ?

— Ce n'est pas elle qui est tombée, c'est le terrain. A sa place, un autre se fût tué.

Depuis ce moment, mes rêveries se partagèrent entre les romans que j'écoutais, et le plaisir que je me promettais dans mon excursion. La nuit, en songe, je voyais ces beaux lieux, peuplés, comme les champs Élysées antiques, des ombres de mes héros : je me promenais avec eux, je les interrogeais, j'entendais leur histoire de leur propre bouche ; c'était un mélange de différents langages, de différents sentiments. Je m'éveillais pleine de ces idées, je les repassais toutes dans ma tête et je ne cherchais point à les chasser. Je me rétablis néanmoins.

Le premier usage que je fis de ma santé fut de monter à cheval. On ne me permit que le pas, Rowena et moi nous en impatientâmes à la fin, et donnant un léger coup de cravache à la vaillante bête, elle partit au galop.

Wilfrid me suivit en me criant de m'arrêter ; je n'en tins aucun compte, je continuai en riant comme une folle, mon voile s'envolant au-dessus de ma tête, et me formant une auréole que les rayons du soleil rendaient brillante et diaphane. Je me laissais aller à ce mouve-

ment très-doux et très-égal; l'ange de la rêverie me suivait, et bientôt j'oubliai l'univers pour ne plus m'occuper que de mes chimères.

En levant les yeux, j'aperçus devant moi les ruines d'un petit château qu'on appelle le Haguenek. Il est encaissé dans la verdure, sur un mamelon isolé, dominé par le superbe Hohenlausberg d'un côté, et par les Eguishem de l'autre, puis enfin par le Hohenhastadt, placé comme un nid d'aigle au sommet d'une montagne inaccessible. Un joli ruisseau descend le long du sentier, en cascade bondissante; il murmure à travers les cailloux, au milieu des orchis et des gentianes : on le perd de vue de temps en temps, et puis on le retrouve écumant, entre deux touffes de roses. C'est un charmant spectacle.

Pour en jouir à mon aise, je mis ma jument au pas. M. de Blumemberg m'avait rattrapée; soit que le lieu lui inspirât, comme à moi, des idées poétiques, soit qu'il fût contrarié de mon escapade, il gardait le silence, et je lui en savais bon gré. Nous approchions des ruines : déjà la porte en ogive m'apparaissait avec ses écussons mutilés, déjà la tour carrée me montrait ses larges crevasses, à travers lesquelles le lierre s'unit à la clématite pour former des arabesques étranges et indestructibles.

— Mon cousin, dis-je, je vais demeurer ici un instant. Voulez-vous me faire grand plaisir, laissez-moi seule dans ce charmant castel. Je ne sais pourquoi la solitude me plairait tant à cette heure, mais c'est un désir irrésistible, je ne puis m'en défendre, il faut que ce soit une fantaisie de convalescente.

— Croyez-vous que ce soit très-prudent, ma cousine?

— Et que peut-il m'arriver ici ?

— Quelque serpent, quelque renard, rien de bien dangereux, assez pour effrayer une femme.

— Une femme comme les autres peut-être; mais moi!

— J'oubliais que vous êtes une héroïne. Vous exigez donc que je vous quitte?

— Oui, remettez Rowena au groom et éloignez-vous avec lui. Vous reviendrez dans une demi-heure.

Wilfrid se mit à rire.

— On croirait entendre l'ancienne châtelaine de ces lieux congédiant son écuyer. Je suis bien curieux de savoir ce que vous allez faire là, toute seule ainsi.

— Je l'ignore moi-même, cher cousin, mais je vous promets de vous le dire aussitôt que je le saurai.

Wilfrid, depuis mon enfance, cédait à toutes mes fantaisies, il ne lui vint donc pas à l'esprit de me résister; il m'aida à descendre, remit ma jument à l'homme qui nous suivait, et s'éloigna avec lui sans retourner la tête.

Je restai debout, à la même place, tant que j'entendis le bruit de leurs pas; je ne pouvais penser à mon aise, que seule en face de la création et de ces pierres, restes vivants des siècles passés; elles évoquent des souvenirs et des espérances, au milieu de la destruction, comme les roses sur une tombe. Lorsque tout mouvement étranger eut cessé autour de moi, je relevai les yeux et je regardai avec un serrement de cœur dont je ne pouvais me rendre compte.

Le rez-de-chaussée de la tour est rempli de décombres, la cour en est presque comblée, de petites giroflées jaunes et des ronces ont poussé dans les intervalles, les restes d'un escalier se montrent de place en place; au sommet des murailles, on distingue encore la marque des créneaux. Je m'assis sur un chapiteau de colonne

grossièrement taillé, je laissai errer mon imagination sur les ailes de la fantaisie, et bientôt mes rêves de la nuit se présentèrent à moi avec des formes si arrêtées, qu'on les aurait pris pour des visions.

Parmi ces figures évoquées, une d'elles conservait un caractère plus frappant, plus immuable; elle arrêta ma pensée et mes regards. C'était un jeune homme de taille élevée, aux yeux et aux cheveux noirs; son costume semi-européen, semi-oriental, était d'une magnificence sans pareille. Il portait une armure dorée avec un turban de guerre; sur sa poitrine étincelait une chaîne de diamants, et à son manteau de drap d'une blancheur éclatante était cousue une croix rouge à huit pointes. Quelque chose de fatal se montrait sur son front; la pâleur de ses traits, rendue plus frappante par une barbe fine et soyeuse, mais noire comme l'aile du corbeau, indiquait une souffrance cruelle. Il me désignait tour à tour la croix et la chaîne de pierreries, murmurant des paroles sans suite, et retombant bientôt dans sa première immobilité.

Cette apparition me poursuivit pendant toute ma promenade. Je parcourus les cours, les communs, les salles sans murailles et sans couvertures; partout le beau guerrier marchait auprès de moi, il avait chassé d'un geste les autres visions, et lui seul occupait ma pensée. Les bras croisés, les yeux fixés sur moi, il ne s'inquiétait ni des difficultés du chemin, ni des détours des ruines. Qui était-il? je l'ignorais. Il me vint à l'idée de l'interroger, je le fis.

J'appris alors que, ancien châtelain du Haguenek, il avait quitté son pays pour aller à la croisade, qu'il avait abjuré le christianisme par amour pour une belle maho-

métane, et que depuis sa mort il errait ainsi, cherchant une autre femme qui voulût l'aimer et le ramener au giron de l'Église, afin de rattraper sa part de paradis qu'il avait perdue.

Cette légende, une des plus répandues au bord du Rhin, m'avait été racontée la veille par le curé de Blumemberg, très-curieux de ces naïves poésies. Mon imagination s'en était emparée, et je ne manquai pas d'en affubler le héros de mon roman.

N'allez pas croire, mon cher Raoul, que je dormais ou que j'étais folle; ni l'un ni l'autre, je vous assure, c'est-à-dire je n'étais pas folle dans l'acception ordinaire de ce mot, j'avais une exaltation poussée jusqu'à l'extrême, je me créais des chimères, ainsi que les enfants qui, dans l'obscurité, voient des figures effrayantes. Je portais dans l'âme un foyer immense qui fermentait à mon insu; faute d'une direction naturelle, je lui en donnais une fictive, voilà tout, et dès cet instant je fis du beau chevalier le héros de ma vie.

Mon Dieu! quel roman! que d'incidents, d'épisodes, de péripéties! Comme j'étais aimée et comme j'aimais! l'âme du croisé avait passé dans le corps d'un être comme nous. Sous cette nouvelle forme, il avait encore le signe de la fatalité, il avait la même beauté sombre, la même taille courbée, c'était toujours l'âme en peine, enfin. J'arrangeai tout cela pendant le temps que je restai seule dans le château. Mon imagination s'empara avidement de cette chimère, désormais je n'étais plus seule, désormais mon existence avait un but.

Pourquoi donc presque toutes les femmes passionnées se sentent-elles un attrait presque invincible pour les hommes capables de grands crimes? Pourquoi malgré

nous, dans les romans, préférons-nous don Juan, Jean Sbogar, Zampa, à Grandisson et à Tiberge? Certainement il ne tenait qu'à moi de faire *mon amant* un modèle de toutes les perfections, un ange. Je ne le voulus pas. Ce qui me séduisit dans son caractère, ce fut justement l'acte qui le fit réprouver de Dieu, ce fut cette apostasie pour une femme, cette bravoure incomparable qui s'inclina devant une créature faible. Je l'aimais criminel, énergique; je n'y aurais pas songé si je l'avais placé dans la chapelle du manoir, priant les mains jointes et les genoux en terre.

Quand Wilfrid revint me chercher, il me retrouva tout autre qu'il m'avait quittée. Mon ardeur avait disparu, je remontai à cheval sans rien dire, je ne regardai plus le petit ruisseau du sentier, mais je jetai mon bouquet de fleurs sauvages avec un baiser du côté de la vieille tour. Mon cousin voulut le reprendre.

— Ce n'est rien, lui dis-je, *il* le ramassera.

— Qui donc, *Il*?

Je souris sans répondre.

Deux jours après, nous partions pour visiter la partie des Vosges la plus belle et la plus sévère. Malgré tous les efforts de mes compagnons, je ne retrouvai pas ma gaieté. Je retournais à chaque instant la tête vers le côté de la vallée d'où l'on apercevait le Haguenek.

— Ne m'oublie pas pendant mon absence, disais-je à mon bel inconnu, ne m'oublie pas, je reviendrai. Je vais penser à toi, je vais voir un pays rempli de merveilles, je te les raconterai au retour.

J'étais fière de moi, de cette faculté créatrice qui, dans l'isolement où j'étais, m'avait donné le moyen de remplacer tout ce que j'avais perdu. Je me considérais

comme engagée, et je m'observais autant dans mes démarches que je l'avais négligé jusqu'à présent. Il fallait éviter jusqu'à l'ombre d'un chagrin à celui que j'avais choisi, il fallait lui ôter tout prétexte de jalousie. Et d'ailleurs, que me faisaient les autres hommes ? N'était-il pas adorable, lui ? y avait-il au monde un être qu'on pût lui comparer ?

Vous allez penser, mon enfant, que j'étais bonne à mettre aux Petites-Maisons ; vous n'avez pas tout à fait tort, peut-être ; cependant ces rêves-là sont plus communs que vous ne pensez. Combien de femmes adorent un idéal ! Combien d'entre elles se sont repenties d'être descendues à la réalité, après avoir habité le brillant royaume de la fantaisie ! Ma chimère avait peut-être un caractère plus romanesque, à cause du pays que j'habitais, des lectures que j'avais faites, des personnes que je fréquentais, et de ma nature plus sauvage, plus poétique que celle des femmes qui vivent au milieu de la société. A Paris, mon héros eût été un lion mauvais sujet ; à Blumemberg, ce fut un chevalier renégat. Je ne sais pas si vous apprécierez bien ce que je vous dis là, mais du moins, toutes les femmes me comprendront.

Je visitai successivement le lac de Retournemer, celui de Longemer, avec sa charmante chapelle de Saint-Florent, puis Gerardmer, les cascades si bien encadrées du Bouchot et des Cuves, tous ces ravissants ermitages où on serait si heureux, si on pouvait y vivre entre l'amour, l'oubli et l'espérance. Partout mon héros fut avec moi, je le retrouvais lorsque je l'attendais le moins, nous ne pouvions pas vivre l'un sans l'autre. J'ai plus de deux mille vers adressés à cette idole, je ne com-

prends pas aujourd'hui comment j'ai pu mener jusqu'au bout cette folie.

Nous revînmes à Blumemberg. J'étais malade et fatiguée. Adrienne me retint au château plusieurs jours. Je perdis le sommeil et l'appétit, elle s'inquiéta, et fit venir le médecin.

— Savez-vous quel remède il faut à cette jolie tête? nous dit-il. Un voyage lointain, de nouveaux pays, de la distraction.

— Mais, docteur, je viens de changer de lieu, j'arrive plus malade.

— Vous n'avez pas quitté les montagnes, vous étiez entourée de lacs, de cascades, de sapins, de tous ces grands excitants pour une imagination comme la vôtre. Aussitôt que M. le marquis sera revenu, croyez-moi, madame, faites-vous conduire à Paris. C'est là, sur votre trône, au milieu des hommages rendus à votre beauté, c'est là que vous vous guérirez, je vous en réponds.

Paris! ce mot a une sorte de magie qui s'étend sur toutes les jeunes têtes; je me sentis en effet possédée d'un désir immodéré de voir cette immense ville, d'apprendre enfin ce que c'est que le monde. Cette pensée seule parvint à me distraire, mon cœur battit, je lançai un coup d'œil de regret vers le Haguenek, éclairé maintenant par les derniers rayons du soleil. Mais Paris! je fus presque consolée, et ce fut moi qui pressai Wilfrid de demander à Ernest la permission d'y aller passer quelques mois

VII

Mon mari arriva cependant, et la colonie tout entière s'assembla en conseil pour décider de mon sort. Le médecin insista pour le voyage.

— Ici, dit-il, madame de Montagre voit toujours les mêmes objets, rien ne la distrait, rien ne l'occupe que ses vastes idées ; à Paris, elle sera forcée de songer à autre chose.

M. de Montagre n'hésita pas un instant, il faut lui rendre cette justice. Il donna des ordres précis, et, trois jours après, la voiture, attelée de quatre chevaux de poste, attendait dans la cour de Blumemberg. Je me laissais emmener plutôt que je ne m'en allais ; j'étais indifférente à ce départ ; l'espèce de folie qui me dominait et qui me montrait toutes choses sous un côté romanesque s'était réveillée et prêtait à chacune de mes démarches un sens incompris pour les autres. Ainsi, *mon héros* devait venir me retrouver, nous ne nous séparions pas, il suivrait nécessairement ma calèche, il ne pouvait faire moins, en sa qualité d'amoureux extravagant. Plusieurs fois, pendant la route, lorsque nous courions la nuit sous les arbres des chemins, je me penchais à la portière, entendant les pas de son cheval, et ne doutant pas que je ne le visse à côté de moi. Je crois réellement que je le voyais !

Je pressai dans mes bras Wilfrid et Adrienne avec un

serrement de cœur douloureux. Mon cousin me prit à part :

— Odile, me dit-il, rappelez-vous ce que je vous ai dit en me mariant. Quelle que soit votre position et la mienne, quelque distance, quelque obstacle qui nous sépare, si vous avez besoin de mon secours, appelez-moi sur-le-champ et sans hésiter. Me le promettez-vous ?

— Je vous le promets.

— Par le souvenir de votre père?

— Par le souvenir de mon père.

— C'est bien, je suis tranquille maintenant.

Mon mari s'impatientait, j'embrassai encore une fois Wilfrid, et je m'élançai dans la voiture. On ferma la glace, le postillon fit claquer son fouet, les chevaux partirent au galop; je quittai ainsi l'asile de mes premières années, le tombeau de ma mère et le pays de ma famille.

Ernest employa toute son amabilité pour me distraire pendant le voyage; à peine m'arracha-t-il un sourire. Il fut cependant charmant de saillies et de bonne grâce.

— Vous allez voir Paris, me disait-il, chère Odile, et surtout vous allez *vous faire voir* à Paris; l'un et l'autre vous amuseront infiniment. Que de soins! que d'hommages! Ce sera bien autre chose qu'à Strasbourg, et il y aura une autre gloire! Triompher de tant de rivales!

— Vous croyez, mon ami, répondais-je nonchalamment, que l'on me trouvera belle?

— Et comment ne vous trouverait-on pas belle? Ils sont très-difficiles, les Parisiens, mais ils jugent admirablement. Je gage qu'avant six mois vous aurez cent adorateurs à vos pieds!

— J'espère bien les avoir avant.

— Les femmes sont comme les ambitieux, insatiables de conquêtes.

— Ne faut-il pas combler le vide avec quelque chose? Chacun a son hochet.

— Ce qu'il y a de triste, c'est que nous les brisons souvent.

— Bah ! on en rit, c'est un échange.

— Ma chère amie, vous êtes bien sceptique, pour une femme de vingt-cinq ans.

— J'ai beaucoup réfléchi dans nos montagnes, et j'ai appris à me craindre bien plus que je ne crains les autres.

Mon mari écoutait ces mots en fredonnant un air de chasse ; il n'en sentit pas toute la portée, et ne me répondit rien. Nous descendîmes à Paris dans un hôtel à la mode, jusqu'à ce que l'on m'eût fait meubler un appartement à ma convenance. Le premier coup d'œil de la grande ville ne me plut pas. Je regrettai ma vallée, et surtout mon château de Haguenek, où avaient commencé mes rêves. Je restai froide devant les monuments devant les spectacles mêmes; la musique seule m'impressionna vivement, et me fournit une nouvelle occasion de me rapprocher de *mon amant*. Je lui laissais toujours une chaise vide à l'Opéra, près de moi. Ernest respectait cette fantaisie sans en connaître le motif, et il en riait avec le petit nombre de connaissances dont nous étions entourés.

Ma beauté fit sensation, je m'en aperçus avec orgueil, avec joie. J'offrais tout cela à celui que j'aimais, je lui répétais vingt fois par heure que j'étais belle pour lui seul, et que les hommages des autres ne m'étaient doux

qu'afin de les lui sacrifier. Un jour entre autres, à l'Opéra, j'arrivai couronnée de fleurs naturelles, parfumée par des bouquets délicieux, avec une simple robe blanche; tout le monde se retourna. J'entendais retentir mes louanges autour de moi; à la sortie, j'eus ma cour tout entière, on m'escorta jusqu'à ma voiture, on jeta presque des guirlandes sous mes pas.

— Chère Odile, me dit mon mari lorsque nous fûmes seuls, je suis fier de vous. En vérité, il est impossible d'obtenir un succès plus éclatant et plus mérité. Vous êtes la reine partout.

Cela me fit une impression pénible : je ne voulais pas qu'il fût fier de moi, car je ne songeais point à être belle pour lui; je ne lui répondis pas.

Peu de temps après notre arrivée, nous fûmes présentés dans plusieurs grandes maisons, et on nous y accueillit d'une manière très-distinguée. On ne parla bientôt plus que de moi. Cependant mes détracteurs, — tous ceux qui possèdent quelque avantage ont des envieux, — mes détracteurs, dis-je, prétendaient que ma nonchalance, mon indifférence absolue sur toutes choses gâtaient ma beauté; ils avaient peut-être raison. Cette habitude de concentrer tout en moi-même, de vivre d'une vie imaginaire, de regarder les réalités de l'existence comme des inutilités, me rendait peu aimable. Je ne faisais aucuns frais, je n'avais plus d'esprit, je ne conçois même pas comment je pouvais plaire à quelqu'un.

Je recevais régulièrement plusieurs déclarations par jour. Mes albums étaient garnis des vers qui m'étaient adressés, mon appartement encombré des fleurs qu'on m'offrait mystérieusement, et, chaque jour de bal, les bouquets pleuvaient à ma porte. J'écoutais, je recevais

superbement tout cela. Les hommes me semblaient si vulgaires à côté de mon fantôme, à qui j'avais donné une âme si élevée et des idées si généreuses! Qu'étaient-ce que tous ces êtres préoccupés d'intérêts matériels, qui songeaient à la politique, à leurs affaires, qui ne faisaient pas de l'amour l'unique but de toutes leurs actions, et qui venaient ensuite me supplier de les aimer? Des hommes qui voulaient obtenir de moi tous les sacrifices, qui me demandaient des preuves de tendresse et qui ne se contentaient pas de la partie éthérée de ma nature; des hommes, enfin, qui désiraient ma beauté et non pas mon âme; ils ne méritaient pas même un regard.

Je montrais ces billets à Ernest, je lui racontais les scènes de passion, cela l'amusait infiniment, et il aurait presque tenu registre de mes *amoureux*. Il les recevait d'un certain air poli et goguenard tout à fait drôle, et qui les blessait beaucoup.

— Vous adorez donc votre mari, madame? me disait un des plus tenaces.

— Pourquoi cela?

— C'est qu'il a une physionomie si sûre de son fait, que cela devient insolent pour nous.

— Je n'adore personne, monsieur, vous pouvez vous rassurer, et il en sera ainsi jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque chose d'adorable.

— Quoi! rien au monde ne vous paraît digne de votre attention?

— Non, monsieur, ce que vous appelez le monde m'ennuie, les hommes m'excèdent, les plaisirs me fatiguent.

— Qu'aimez-vous donc, alors?

— Mes belles montagnes, mon fleuve chéri, mon coucher du soleil dans les sapins, et un petit château ruiné, tout seul en haut d'une colline, avec le ruisseau qui l'entoure, les fleurs qui le couvrent, les arbres qui l'ombragent, les oiseaux chantant l'hymne du soir, les mille bruits inexplicables de la nature montant vers le ciel, et moi, assise sur la colonne brisée, jouissant de ce spectacle, sans témoins, sans craintes, sans ennuyeux, voilà ce que j'aime, monsieur, vous voyez que c'est bien loin de Paris !

— C'est encourageant tout à fait!

— J'aimerais encore les dangers, les déserts, les mers à traverser, les montagnes à gravir; j'aimerais à exposer ma vie pour défendre une noble cause ou sauver un être adoré; j'aimerais les émotions puissantes, les grandes secousses du globe, les éruptions, les orages, les tempêtes, tout ce que les femmes redoutent ordinairement. Cette vie de tous les jours, ces visites, ces fêtes me sont odieuses. On me répète à satiété que je suis belle, on me demande toujours la même chose, une teinte uniforme est répandue sur tout cela, jamais rien d'imprévu, de saisissant; des caractères mixtes, ni vertus, ni vices, pas de dévouement, pas d'exaltation, c'est là ce que vous appelez la société. Grand bien vous fasse ! je préfère mes rêves.

Vous comprenez que le soupirant jeta les hauts cris, et m'accusa de *tigrerie* au premier chef. Je n'en tins compte, et j'allai toujours.

Peu de temps après cette conversation, M. de Montagre me proposa d'aller voir *Antony*, que je ne connaissais pas. J'acceptai de tout mon cœur. J'en savais assez sur ce drame pour être sûre que *nous nous enten-*

drions à merveille. Je ne voulus personne dans la loge que mon mari, et je me concentrai tout entière dans les émotions puissantes qui s'éveillaient en moi. Je m'identifiais avec ce que je voyais. Cette Adèle m'impatienta par son manque de courage : Antony avait toutes mes sympathies, je ne respirais pas tant qu'il était en scène, je dévorais ses paroles d'amour, je sentais mon cœur battre à ses plaintes; au quatrième acte, la scène du bal me remplit d'une sorte de rage.

— C'est ainsi qu'est le monde! m'écriai-je involontairement.

— Convenez, ma chère amie, reprit Ernest, que votre madame d'Hervey n'a point volé ces vérités-là. Lorsqu'on fait un scandale, il est trop juste qu'on le paye.

— Vous trouvez donc cela bien?

— Sans aucun doute. Antony est un fou, qui achève de compromettre cette femme en la défendant maladroitement.

— Et vous voyez la vicomtesse qui change d'amant tous les six mois, *c'est bien*, parce qu'elle ne les aime point, qu'elle les prend avec réflexion, et les quitte *convenablement*.

— Vous dites vrai, Odile, à tort ou à raison, la société est faite ainsi. Elle pardonne ce qui ne blesse pas les usages, ce qui ne sort pas des convenances. Antony, s'il existait, irait aux Petites-Maisons, et ne trouverait pas une femme comme il faut qui voulût le recevoir.

— Eh bien, moi, monsieur, j'adorerais un homme comme celui-là.

— Un homme qui vous tuerait?

— C'est justement pour cela.

— Vous êtes folle, ma chère; heureusement, vous ne

rencontrerez pas d'Antony, ils sont impossibles par le temps qui court.

Pendant que mon mari parlait, mes yeux s'étaient indifféremment tournés vers l'orchestre. Je voyais l'extrémité d'une coiffure qui me semblait extraordinaire; Ernest suivit la direction de mon regard, et me passa sa lorgnette en me disant de la mettre à mon point.

— Vous examinerez après ce jeune homme qui est aux stalles, il a un magnifique costume arabe, et c'est bien le plus beau garçon que j'aie vu depuis longtemps.

— Le connaissez-vous?

— On me l'a nommé, on m'a dit quelques mots de son étrange histoire. J'ai oublié le nom; quant à l'histoire, tout ce que j'en sais, c'est qu'elle est des plus extraordinaires. Je vous la ferai raconter un de ces jours.

— Est-il Français?

— Très-Français, mais mahométan.

En ce moment le jeune homme se leva, et se retourna de notre côté. Je fus frappée comme d'une apparition. C'était presque le même costume, c'était la même beauté que mon idéal. Je reçus au cœur un coup violent, et je fermai les yeux; j'allais me trouver mal, la force de la volonté me retint.

Depuis lors, j'oubliai la pièce. Ma pensée et mes regards ne se détachaient pas de cet être qui me fascinait, pour ainsi dire. Quoique nous fussions dans l'ombre, il me découvrit parfaitement, et se pencha vers son voisin en me montrant. J'étais accoutumée à produire cet effet chaque fois que je paraissais en public, je devinai au mouvement de ses lèvres, j'entendis *moralement* qu'il répétait :

— Mon Dieu! qu'elle est belle! qu'elle est belle!

C'était là mon héros; il existait donc! C'étaient presque ces draperies fantastiques qui lui prêtaient tant de grâces. S'il lui manquait l'armure, il portait un brillant cimeterre et un poignard garni de pierreries. Son œil fier étincelait sous l'arc de ses sourcils; son sourire hautain, sa physionomie rayonnante d'intelligence le rendaient impossible à oublier dès qu'on l'avait vu. Mon mari en fut presque aussi frappé que moi.

— Ce jeune homme est admirablement beau, n'est-il pas vrai, ma chère? me demanda-t-il.

— Il est au moins admirablement vêtu, répliquai-je en cachant mon impression.

— Voilà qui ferait un superbe Antony, et qui tuerait * une femme sans marchander, au moindre soupçon, comme s'il coupait une branche d'arbre, avec ce joli petit cimeterre courbe que vous lui voyez là. Vous appelez cela de la passion, vous, une femme distinguée, une femme d'intelligence! C'est de l'instinct brutal, c'est la bête qui défend sa femelle.

— Oh! monsieur! fi donc! pouvez-vous parler ainsi du plus noble sentiment de notre cœur!

— Ma chère, le bon moyen de n'être pas déçu, c'est de réduire les choses à leur expression véritable, et je vous ai défini celui de votre furieux.

— Vous ne comprenez pas cela, monsieur! interrompis-je d'un air de souverain mépris.

— Avez-vous envie de voir de près ce jeune renégat, de l'entendre? Il doit être curieux. Rien n'est plus facile, si cela vous plaît. M. de Gerville vous le présentera.

Je rougis jusqu'au blanc des yeux et je ne répondis pas.

— Je vous avertis qu'en fait d'Antonys, je ne puis vous en offrir d'autre, continua mon mari.

* Drame d'A. Dumas -> p. 119

— Eh! monsieur, je n'ai que faire d'Antonys.

— Vous refusez donc le Turc?

— Non, mais à condition qu'on me l'amènera de suite, afin de terminer cette conversation qui dégénérerait en querelle.

M. de Montagre se leva, et alla chercher le mahométan et son *cornac*. J'eus besoin de ce moment de solitude pour me remettre. Le drame, l'apparition de ce *héros* m'avaient tellement troublée, que je ne savais où j'en étais. En entendant ouvrir la loge, je m'arrangeai un maintien impénétrable, et j'attendis de pied ferme les événements.

— Ma chère amie, voici M. Raphaël de Lanson que vous serez charmée de connaître.

Je fis un salut de tête fort gracieux, et je montrai une chaise à l'étranger.

— Pardonnez-moi, madame, me dit-il, de venir ainsi dans votre loge sans vous en avoir demandé la permission, M. de Montagre veut bien me servir d'introducteur, et...

— Et vous êtes tout pardonné, je vous assure, interrompit mon mari.

— Vous êtes très-sûr de l'être en effet, monsieur, et c'est moi qui vous remercie.

— Vous arrivez dans le milieu d'une querelle conjugale, *seigneur*, car je ne sais comment on vous appelle.

— A Paris, tout bonnement monsieur; ma portière et les domestiques de ma famille disent M. Soliman-Bey, ce qui fait un étrange assemblage.

— Je vous disais donc, monsieur, continua le marquis, que vous arriviez au milieu d'une querelle conjugale.

— Ordinairement, il ne faut pas se mêler de celles-là.

— Ici, au contraire, la querelle réclame impérieusement un tiers. Nous parlions de la pièce; quel est votre sentiment à cet égard?

— Je trouve ce drame très-beau, et il m'intéresse vivement.

— Vous concevez l'homme qui s'empare d'une femme par violence, et qui ensuite la tue?

— Mes idées sur les femmes se ressentent un peu du pays où j'ai été élevé. Nous ne savons ce que c'est que la violence, aucune femme ne nous résiste. Quant à tuer, c'est autre chose.

— Vous êtes coutumiers du fait?

— Pas précisément, mais cela nous arrive quelquefois.

— Par jalousie, monsieur?

— Oui, madame, et aussi par colère.

— Sans explication, sans préambule, vous tuez comme nous accusons?

— A peu près.

— Vous voyez donc bien, mon ami, que j'ai raison.

— Ma chère Odile, c'est moi qui ne me suis pas trompé en vous disant que monsieur était le seul Antony connu.

— Il y en a bien d'autres, tous ceux qui aiment!

— Monsieur, avez-vous jamais tué une femme?

— Non, monsieur.

— Avez-vous été très-amoureux des vôtres? Je suppose que ma question n'est pas indiscrète, dans votre pays tout cela est la moindre des choses.

— Je n'ai jamais été amoureux *à l'européenne*, mais je l'ai été *à l'africaine.*

— Je n'ai pas besoin d'ajouter un mot à cela, madame, reprit Ernest d'un air triomphant.

— Vous ne me ferez pas convenir qu'il y ait un senti-

ment violent sans jalousie, mon cher ami, et vous perdez votre temps à discuter.

La toile se levait pour le cinquième acte, Raphaël voulut retourner à sa place, mon mari le pria de rester. Nous écoutâmes religieusement jusqu'à la fin.

— J'en aurais fait autant, dit M. de Lanson, rien ne me paraît plus simple.

Je gardai cette parole dans mon cœur.

Nous quittâmes le spectacle après avoir accordé au bel Arabe la permission de venir nous voir. Aussitôt que nous fûmes en voiture :

— Je gage, Odile, dit M. de Montagre, que votre imagination a déjà transformé ce jeune homme en héros de roman. Je suis bien trompé s'il n'est au contraire le plus positif du monde.

— A quoi jugez-vous cela, monsieur?

— Je crois qu'en Algérie, sous la tente et dans le désert, on fait peu de romans et on en lit encore moins.

— Vraiment, Ernest, vous vous étudiez à vous *prosaïser* vous-même. Ne comprenez-vous pas au contraire que le désert, la tente et cette vie aventureuse qu'on y mène sont pleins de poésie?

— Oui, dans les livres et lorsqu'on ne l'a jamais essayé.

— Je ne puis croire cela.

— Faites causer ce charmant aventurier, quand il viendra chez vous, et vous verrez!

Je ne répondis pas, cette conversation m'était odieuse, Je me blessais de ce que mon mari parlait ainsi de cet homme auquel je ne savais encore quel nom donner. Il y avait dans mon cœur et dans ma tête un chaos inouï, mille idées, mille sentiments. J'attendais avec

impatience de me trouver seule afin de chercher à analyser tout cela.

Mon mari, comme s'il l'eût fait exprès, se mit à causer d'affaires en rentrant; je crus qu'il n'en finirait jamais, et je soutins si mal la conversation qu'il en fit la remarque.

— Vous êtes préoccupée d'Antony, chère, calmez donc votre tête, et soyez sûre de ce que je vous dis, mon affection plus douce vaut mieux, elle dure plus longtemps.

Il m'embrassa et me laissa enfin seule!

Je cherchai dans mon imagination l'image de mon *amant*, je voulais la comparer avec ce que j'avais vu, je n'y trouvai plus autre chose que Raphaël, Raphaël lui-même, avec son nom, son visage, son costume, c'était lui que j'aimais depuis six mois, c'était lui que je rencontrais, il n'y avait plus ni chimère, ni extravagance. Je trouvais cet homme qui avait abjuré le christianisme pour une femme, encore mahométan, et attendant, pour sauver son âme et rentrer dans la vraie foi, le dévouement d'une autre femme : ma légende telle qu'on me l'avait racontée si souvent. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Le ciel ne rassemblait pas deux fois de pareilles circonstances.

Cette donnée une fois admise, je ne doutais plus de l'avenir. Mes douleurs étaient passées, j'aimerais cet étranger, j'en serais aimée, je le ramènerais au bien, j'en ferais un héros tel que je l'avais conçu dans mon esprit, cela devait être, cela serait. Il me fut impossible de dormir un instant; je voyais toujours cet adorable visage, ces yeux qui lançaient des flammes, cette taille souple et mince d'un jeune homme de vingt-trois ans

accoutumé depuis l'enfance aux exercices et aux dangers. Je ne songeai pas à me demander si cette belle statue avait de l'esprit. Cela ne pouvait être autrement. D'ailleurs que m'importait? c'était lui!

Le lendemain je courus chez ma couturière, chez ma marchande de modes; je bouleversai les magasins, je voulais être belle à tout prix, dût-il m'en coûter des sommes folles. Je commandai vingt parures, j'essayai tous les modèles et je les modifiai tous. Je n'étais satisfaite de rien. M. de Montagre s'aperçut de ces courses inaccoutumées.

— Bon Dieu! chère amie, il vous a poussé une coquetterie bien féroce. Les malheureux! vous voulez donc qu'ils meurent?

— Je veux être belle, monsieur. Je veux être aimée!

— Par qui?

— Par tout le monde!

— C'est peu de chose!

— Ce n'est pas encore assez!

— Que voulez-vous donc de mieux?

— L'impossible.

— Mais quoi donc?

— Vous plaire, M. le marquis, m'écriai-je en riant.

— Allons! voilà une folle qui croit que je ne l'aime pas parce que je ne veux point la tuer!

— Ne recommençons pas, je vous en supplie...

— Odile, vous craignez le combat!

Je n'ai pas besoin de vous dire que vous venez de voir l'arbitre de toute ma vie, l'homme que j'ai aimé comme on n'aima jamais peut-être. Vous n'en trouverez que trop de preuves par la suite. Il m'est bien douloureux de parler de lui, de parler de lui surtout au moment

où j'en suis de mon histoire. Il était alors si différent! Hélas! ainsi est la vie, dans chacune de nos actions nous mettons une pierre à l'édifice, nous l'élevons avec un soin extrême, jusqu'à ce qu'il s'écroule et nous couvre de ses ruines!

VIII

Deux jours après, j'étais seule dans mon cabinet, lorsqu'on m'annonça Raphaël et l'ami qui l'accompagnait au théâtre. Malgré moi, je sentis le rouge me monter au visage à l'aspect de cette étrange beauté, et je les reçus comme une petite fille. Il dut prendre une idée peu avantageuse de mon esprit dans cette première visite. Je ne savais quelle conversation entamer, que lui dire, que lui demander. Nous parlâmes de mille futilités, nous effleurâmes tous les sujets possibles, du moins ceux qui me parurent convenables et intéressants pour lui, et il est difficile d'accumuler plus de sottises que je n'en débitai dans cette demi-heure.

Nous allions au bal le soir, M. de Lanson devait s'y trouver aussi.

— Dansez-vous, monsieur? lui dis-je.

— Fort mal, madame; néanmoins, si vous voulez me promettre l'honneur de danser avec vous, je tâcherai de me rappeler mes anciennes leçons.

— Est-ce qu'on ne danse pas en Afrique?

— Jusqu'ici on s'y bat beaucoup plus qu'on n'y danse, à moins que ce ne soit à Alger, et j'y vais fort peu.

— Où habitez-vous donc?

— En plein désert, madame, c'est-à-dire au milieu d'une plaine, sans ville, et sans autre culture que la nôtre, ce qui n'est pas grand'chose.

— Que cela doit être poétique et sublime!

— Mon Dieu! madame, nous n'y songeons guère.

— Vous avez ainsi votre maison dans le voisinage de l'Atlas?

— Une maison! Je suis maître et seigneur d'une tente qui se plante tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant le caprice ou la nécessité.

— Quoi! vous n'avez pas de maison, pas d'habitation fixe?

— Non, madame.

— Absolument comme dans la Bible, continua le troisième interlocuteur, ou comme dans les romans arabes, à la belle étoile et soupirant après sa belle.

— Nous soupirons peu!

— Quoi! vous n'avez jamais été amoureux?

— Non-seulement je ne l'ai jamais été, mais je ne comprends pas ce que vous appelez l'amour. Chez nous, l'amour, c'est le désir; le bonheur, c'est la possession. La satiété arrive après, et l'on change d'objet, sans regrets et sans remords.

— Voilà, madame, une singulière théorie de l'amour, n'est-ce pas?

— Si monsieur n'en connaît pas d'autre.

— Il y aurait une grande gloire à soumettre ce révolté, à lui apprendre ce que c'est qu'une femme, car jusqu'ici il ne s'en est pas douté, je parie.

— Pendant son séjour à Paris, monsieur trouvera plus d'une occasion de s'instruire.

— Si j'étais une coquette, je l'avoue, je me ferais un point d'honneur de le mettre à mes genoux.

— On voit bien, monsieur, que vous raisonnez en Parisien, accoutumé à nos manières de salon. Monsieur ne s'en occuperait seulement pas, ajoutai-je en riant.

Depuis quelques minutes Raphaël nous écoutait sans rien dire; il souriait à demi, et semblait chercher un sens inconnu dans notre conversation.

— Franchement, madame, dit-il enfin, je ne demande pas mieux que d'apprendre ce que je ne sais pas, si quelqu'un voulait prendre la peine de m'instruire.

Ils se levèrent en ce moment, il entrait une autre personne, et ils profitèrent de cette occasion pour s'échapper. Je les suivis de l'œil jusqu'à ce que le burnous du jeune chef eût disparu dans mon dernier salon. Déjà il emportait ma pensée.

Le soir, je me parai avec plus de soin qu'à l'ordinaire, je voulus que ma toilette fût irréprochable, et, je puis l'avouer maintenant, je réussis à paraître réellement belle. A mon entrée dans le bal il y eut presque une rumeur. Tous les yeux se portèrent sur moi, j'entendais un concert de louanges; je lisais dans les yeux des femmes, de l'envie; dans ceux des hommes, de l'admiration; rien ne manquait à mon succès, pas même la présence de celui auquel je voulais l'offrir.

Il s'approcha de moi après les autres, lorsqu'il me vit un peu moins entourée. Je le *sentis* venir du bout du salon, et sans le regarder je le voyais parfaitement. Il réclama ma promesse du matin et me demanda une contredanse. Je lui en avais conservé une, bien entendu, car

les femmes ne sont engagées pour vingt-cinq que lorsqu'on ne leur plaît pas. Si les hommes avaient plus de finesse, ils ne s'y tromperaient jamais.

Le moment arriva, nous nous mîmes en place De ma vie je n'avais été aussi troublée. Je ne m'effrayais pas néanmoins, j'avais la témérité de l'inexpérience, je me croyais à l'abri des passions; et malgré la voix secrète qui me rappelait mon isolement, je ne songeais pas qu'il y eût pour moi de nouveaux liens possibles. J'allais donc la tête haute, attribuant mon trouble à la timidité, appelant à mon aide les ressources de la coquetterie, pour reprendre du courage en face du danger que je n'appréciais pas.

— Vous le voyez, madame, me dit Raphaël, je sais tout au plus les figures.

— Je suis certaine que vous les apprendrez de suite, si vous voulez vous en donner la peine.

— Ce n'est pas là ce que j'ai le plus envie d'apprendre.

— Et quoi donc?

— Ce dont vous parliez ce matin chez vous; l'amour.

— Il y a pour cela beaucoup de maîtres.

— Je crains bien d'en avoir trouvé un.

— Vraiment?

— Oui, madame, et il me fera peut-être payer cher ses leçons.

— Je crois, monsieur, que dans ce genre-là vous n'avez rien à craindre de personne. Les hommes se tirent toujours à merveille de ces sortes de procès.

— En Afrique, je le crois, mais à Paris?

— A Paris plus qu'ailleurs, seulement il y a un combat préalable, cela augmente la gloire.

— Vous avez une bien haute opinion de moi, madame !

— Je pense seulement qu'il vous reste un peu de sang français dans les veines, malgré vos yatagans et vos poignards.

— Je vous prie de croire, madame, que je n'en ai pas perdu une goutte.

Le reste de la conversation se passa ainsi en escarmouches des deux côtés. Nous voulions tous les deux faire expliquer notre adversaire sans lui rien dire, et c'était fort difficile de part et d'autre. Après la contredanse il me reconduisit à ma place, sans cesser de rester auprès de moi. Léon de Gerville, notre ami commun, me glissa dans l'oreille quelques plaisanteries qui m'embarrassèrent.

— Chère marquise, vous serez la Roxelane de ce Soliman. Il vous adore, il vous trouve plus belle que toutes les houris de Mahomet. C'est vous qui devez le rendre infidèle à l'infidélité.

— Je ne le rendrai rien du tout, monsieur, je ne me mêle pas des affaires de l'Algérie.

— Savez-vous qu'il est beau à faire tourner les têtes, et que la moitié des femmes qui sont ici vous arracheraient les yeux, si elles osaient.

— Je le leur abandonne, je vous assure.

— Elles le prendront bien vite, et ne feront point les dédaigneuses comme vous.

Nous rentrâmes peu de temps après. Mon mari était fort engoué de Raphaël ; il avait causé avec lui au commencement de la soirée, et le trouvait très-intéressant à entendre. Raphaël avait raconté ses aventures, et rien n'était plus curieux.

— Je veux que vous le fassiez venir un de ces soirs, ma chère, vous en serez étonnée. Ces histoires d'Afrique ressemblent aux contes de chevalerie. Ce sont des hommes pourfendus, des chevaux tués, des carnages dignes de Roland le Furieux.

— Pensez-vous que ce jeune homme ait quelque instruction?

Il n'en a pas la moindre, et cela fait une grande partie de son charme. C'est l'enfant de la nature avec ses qualités et ses défauts. Il sent, il exprime ce qu'il sent, avec une sorte de sauvagerie très-remarquable.

— Mais a-t-il de l'esprit?

— Je ne sais. C'est une intelligence à part. Sa bravoure est proverbiale à l'armée, m'a-t-on dit : il a gagné la croix qu'il porte, sur le champ de bataille par plusieurs actions d'éclat.

— En vérité, mon ami, vous en faites un héros.

— Et c'est un héros en effet, ma chère. Vous ne vous imaginez pas quel succès il a eu ce soir. On ne parlait que de lui dans les salons.

J'ai remarqué une chose singulière dans la vie, c'est le chapitre des hasards; ils ont une influence énorme sur ce qui nous dirige, et nous amènent souvent à des actions d'abord repoussées par nous. Ainsi presque toujours, lorsque nous sommes préoccupées de quelqu'un, un *hasard* fait qu'on nous en parle. Presque toujours, c'est l'éloge de celui que nous voulons fuir, tant il y a que rien n'arrive à point en ce monde.

Mon mari donna juste dans ce qui commençait à être ma pensée dominante. Il s'étendit avec complaisance sur les mérites de l'homme le plus dangereux qu'il pût y avoir pour moi dans tout Paris. Car une vérité incontes-

table, c'est que pour plaire aux êtres doués d'une vive imagination la route la plus sûre est de frapper cette imagination. Le cœur, la tête viennent après ; c'est une suite nécessaire. La première condition d'un héros de roman, c'est l'étrangeté. Raphaël réunissait toutes les qualités voulues à cet égard. Il ne lui manquait rien, aussi devait-il produire un effet dangereux sur les femmes qui ne se gardent pas elles-mêmes avec un soin perpétuel. Il en existe un grand nombre dans ce cas-là. Elles sont comme une citadelle dont la garnison serait endormie et les portes ouvertes.

En me couchant ce même soir, je ne pensai qu'à Raphaël. Son image restait invariablement devant mes yeux, quelques efforts que je fisse pour la chasser. Je m'en impatientai et je ne voulus pas avouer que je l'eusse évoquée ; j'en accusais mon mari, je ne pouvais m'empêcher de me plaindre de lui avec une mauvaise humeur croissante. Le lendemain j'étais pâle, j'avais les yeux battus, je me rejetais sur les fatigues du bal, M. de Montagre ne s'inquiéta pas davantage.

Dans la journée, je reçus plusieurs visites. Tout le monde parla du bel Arabe. Chacun demanda mon avis, je le donnai de mauvaise grâce, comme une personne qui craint de s'expliquer : rien n'est plus maladroit, aussi ne manqua-t-on pas de le remarquer, et les plaisanteries ne me furent pas épargnées.

Je commençai dès lors cette vie de préoccupation continuelle, la plus dangereuse chose que je sache. Il me devint impossible de me soustraire à cette obsession, je ne m'en rendais pas compte à moi-même ; mais je voyais sans cesse autour de moi ce visage, cette tournure, tout cet ensemble romanesque ; je me surprenais à rêver sans

savoir pourquoi, je restais des heures entières à la même place, dans la même position, l'esprit perdu, le cœur palpitant, le regard au ciel et l'âme agitée.

Quelques jours se passèrent ainsi. On annonçait un bal pour les pensionnaires de l'ancienne liste civile. C'était à la salle Ventadour. La première personne que j'aperçus sur l'escalier, ce fut *lui*. Lorsqu'une femme en est arrivée à dire *lui*, lorsqu'un homme n'a pas de nom pour elle, il est déjà son maître, et si elle ne veut pas succomber, il ne lui reste d'autre parti à prendre que la fuite.

Il s'avança vers moi, m'offrit son bras; nous nous promenâmes dans le foyer et dans les corridors; tout le monde nous regardait, et je ne puis dissimuler que nous ne fussions très-remarquables. Je portais une quantité énorme de diamants. Mon père m'avait donné ceux de mes deux familles, et M. de Montagre avait joint aux parures d'héritage un magnifique écrin. Peu de femmes à Paris avaient d'aussi belles pierreries. Ce soir-là je les plaçai toutes sur moi, c'était à éblouir; il n'en faut pas davantage pour attirer l'attention. Joignez-y ma beauté, si vous voulez bien me pardonner mon amour-propre; joignez-y l'étrange costume et le visage admirable de mon compagnon, et vous comprendrez l'engouement de la foule.

Je ne savais auquel entendre, c'était à qui danserait avec moi. Je m'embrouillais dans mes engagements, et je prenais le parti de refuser les nouveaux, lorsqu'une voix connue murmura dans mon oreille :

— Et moi, madame, ne m'accorderez-vous rien ?

Je me retournai interdite... C'était Albert de Tonnay ! un de mes amis d'enfance, mon premier adorateur, un

de ceux que j'avais refusés. Il avait une détestable réputation, m'avait compromise par quelques propos, dont mon mari avait eu connaissance, et que je l'avais jusque-là empêché de relever. Mon père lui avait interdit sa maison, en Alsace; c'était un mauvais sujet. Pourtant nous avions été élevés ensemble, et j'avais eu pour lui une espèce d'amitié. Maintenant je le craignais.

— Vous ne m'échapperez pas ainsi, madame, et malgré la froideur de cet accueil, je ne renonce pas à mes droits d'ancien ami.

— Sans doute, monsieur, répliquai-je sans trop savoir ce que je disais, aussi danserai-je avec vous la première contredanse.

— Elle est promise, madame, interrompit M. de Lanson.

— A vous, monsieur? reprit M. de Tonnay, les yeux étincelants.

— Non, monsieur, je ne suis que le secrétaire de madame, j'enregistre le bonheur des autres, je n'ai pas encore pu en obtenir le moindre au milieu de tout cela.

Raphaël, heureux de la préférence que je lui montrais, était à cent lieues d'une querelle; le vicomte en cherchait évidemment l'occasion. Je les compris bien vite, et les interrompant:

— J'en suis fâché, M. de Lanson, votre protégé aura le dessous. M. de Tonnay est, ainsi qu'il vient de le dire, un ancien ami qui doit l'emporter sur tout le monde.

— En vérité, madame, j'ai grand'peur alors, moi qui suis si nouveau!

— On vous donnera un tour de faveur, continua aigrement le vicomte.

Raphaël le regarda étonné ; un instant de plus, son caractère impétueux allait l'emporter sans doute. Je lui remis mon bouquet, mon mouchoir de poche, en lui criant de me les garder, et m'accrochant au bras d'Albert, nous nous élançâmes dans la foule vers la contredanse.

Aussitôt que l'orchestre commença, nous entrâmes en danse, et cette distraction forcée nous donna le temps de nous remettre.

— Eh bien ! madame, dit enfin mon chevalier, vous avez quitté la romantique Alsace pour cette grande ville enfumée ?

— Je suis ici depuis longtemps déjà.

— Et je ne vous ai pas rencontrée ! moi qui désirais vous revoir au prix même de ma vie.

— Nous ne fréquentons pas les mêmes cercles apparemment.

Ces mots dits sans intention le blessèrent, il y vit une allusion piquante, parce qu'il la méritait.

— Je vous entends, vous n'êtes pas guérie des visions de M. votre père.

— Vous vous oubliez, monsieur.

— Toujours la même, murmura-t-il, toujours orgueilleuse et indomptable, mais aussi toujours folle !

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends tout simplement une chose, madame; c'est que vous nous préférez cet écuyer de Franconi.

— Quel est cet écuyer de Franconi? je ne devine pas...

— Vous le savez à merveille, le Bédouin, ce masque de boulevard.

— En vérité, monsieur, je ne puis pas m'expliquer

ce discours, il m'offense et je quitte la place si vous continuez.

— Vous avez cru sans examen les calomnies qui m'ont flétri, vous m'avez rejeté parce que j'étais malheureux, et pourtant je vous aime encore.

— Je ne puis ni ne veux en entendre davantage, monsieur.

— Sans doute, votre nouvelle passion...

— Quand cela serait, que vous importe?

— Rien assurément, car là est ma vengeance.

— Votre vengeance?

— Je ne m'explique pas, seulement dans l'avenir vous vous souviendrez de cette conversation, quand le moment sera venu.

Hélas! mon enfant il a dit vrai. Le moment est arrivé et je me suis souvenue!

— Prenez garde à une chose, vicomte, si vous continuez ainsi, vous me forcerez à cesser de vous voir. Déjà par égard pour M. de Montagre je ne puis vous ouvrir sa maison, et...

— Et vous me défendrez de vous parler dans le monde? Je ne vous obéirai pas.

— Vous êtes bien aussi toujours le même!

— Toujours, madame, et je m'en glorifie.

La contredanse finissait alors. Cette conversation eut lieu à bâtons rompus, de cet air souriant nécessaire pour tromper la galerie. M. de Tonnay me reconduisit jusqu'à ma banquette.

— J'aurai l'honneur de vous revoir, madame, me dit-il avec beaucoup de respect, en s'inclinant jusqu'à terre.

Je saluai sans répondre, et je me trouvai soulagée d'un poids énorme; il me sembla que mon mauvais

génie s'éloignait. Raphaël parut de l'autre côté, et s'élançant vers moi :

— Quel est ce monsieur ? me demanda-t-il.

— Le vicomte de Tonnay.

— Il a des singulières façons.

— C'est un ami de mon père.

— Il aurait pu le montrer autrement.

— Il est fort malheureux.

— Alors qu'il reste chez lui.

— Voyez-vous, disais-je en m'efforçant de sourire, le sang arabe qui bouillonne !

— Il ne faut pas le chauffer beaucoup pour cela, madame.

— Eh bien ! monsieur, puisque vous voulez tant suivre la mode de Paris, apprenez à le calmer, on y trouve ces ébouriffements de mauvais goût.

— Vous aussi, madame ?

— Moi plus qu'une autre, répondis-je en riant plus fort, pour cacher mon trouble.

— Allons ! je me corrigerai.

M. de Montagre venait vers moi dans ce moment. Contre son habitude son regard était sérieux et son front chargé de nuages.

— Voulez-vous me donner le bras pour aller saluer madame de Cernay, ma chère ? Elle vous demande.

Je me levai en silence.

— Prenez garde, Odile, me dit-il presque bas, il y a quelqu'un ici que vous ne devez pas reconnaître. Vous savez de qui je veux parler. Il se répand de mauvais bruits sur son compte.

— Que dois-je faire? répondis-je interdite. J'ai déjà dansé avec lui.

— Vous avez eu tort, grand tort. A l'avenir refusez-le.

— Il me menace.

— De quoi? Ne suis-je pas là, et devez-vous le craindre ?

— Non, pas moi personnellement; il s'attaque aux gens qui m'entourent.

— Vous êtes bien étourdie, ma chère; si vous n'y faites attention, tout cela amènera quelque malheur.

Je sentais qu'il disait vrai, je n'osais me défendre.

— Vous devriez rentrer, continua-t-il.

— Comme vous voudrez, mon ami.

— Je vais chercher vos gens et votre pelisse.

Il me laissa un instant au haut de l'escalier. Albert et Raphaël nous avaient suivis de l'œil; ils accoururent chacun de leur côté. Je devins pâle de frayeur.

— Vous vous retirez déjà, madame? dit M. de Lanson.

— Je suis souffrante, monsieur, je rentre.

— Je crois plutôt qu'on vous emmène, madame; en Alsace, vous restiez plus tard à nos bals, continua Albert.

— Nos bals étaient bien rares et bien simples, ils se composaient de notre famille et de vous, monsieur, que mon père a reçu comme son enfant.

— Voici votre mouchoir, reprit Raphaël; je vous cherchais pour vous le rendre, madame.

— Et le bouquet de la marquise? interrompit Albert.

— Je l'ai jeté, m'écriai-je; il me faisait mal à la tête

M. de Montagre arrivait alors avec mes fourrures. Malgré son audace, M. de Tonnay s'écarta de quelques pas.

— Venez-vous, ma chère? demanda mon mari en re-

gardant fixement Albert; vous êtes restée assez longtemps ici.

Je me hâtai de descendre. A peine eus-je fait quelques pas que les deux champions se rapprochèrent.

— Vous êtes bien questionneur, monsieur, dit Raphaël.

— Et vous bien mystérieux, répondit le vicomte.

— Nous pourrions demain faire expliquer cela par des amis.

— A vos ordres, monsieur.

Ils échangèrent leurs cartes et se quittèrent.

Au même instant, mon mari disait à Léon de Gerville, que nous venions de rencontrer sous le vestibule :

— Venez demain chez moi, nous causerons.

Il ajouta, croyant que je ne l'écoutais pas :

— Ce vicomte de Tonnay m'ennuie depuis longtemps, il faut que cela finisse.

IX

Je restai stupéfaite en entendant ces mots. Mon premier mouvement fut de retenir M. de Montagre, qui me demanda alors d'un ton fort étonné ce que je lui voulais.

— Je vous parlerai en voiture, répondis-je tremblante d'émotion.

Nous saluâmes M. de Gerville, et nous partîmes.

A peine assise, je jetai mes bras au cou de mon mari et je fondis en larmes.

— Mais qu'avez-vous ? au nom du ciel, demanda-t-il.

— J'ai tout entendu, Ernest, je vous en conjure, ne vous occupez plus de M. de Tonnay.

— Ma chère Odile, vous ne comprenez rien à ces choses-là, ne vous en tourmentez pas et laissez-moi agir à ma guise.

— Pardonnez-moi, mon ami, ces choses me regardent, car elles vous concernent et c'est moi qui suis la cause de tout ceci. Je vous supplie de ne point chercher le vicomte.

— Je ne le cherchais pas, ma chère, il s'est jeté sur mes pas. Mais je vous répète d'ailleurs que rien de tout ce que vous croyez n'est véritable ; je ne songe ni à une querelle, ni même à une explication ; vous avez mal entendu.

— Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, et cette idée m'arrive à l'imagination, maintenant que j'ai repris un peu de sang-froid : vous m'avez dit tout à l'heure que M. de Tonnay avait une réputation détestable, qu'il ne serait plus reçu en bonne compagnie : vous ne pouvez vous mesurer avec un tel homme.

Le marquis me sembla frappé de cette réflexion, il ne répondit pas. Nous arrivâmes chez nous, il me souhaita le bonsoir à la porte de mon appartement et entra dans le sien d'un air rêveur, qui me laissa quelque espérance.

Le lendemain il eut une conférence fort longue avec M. de Gerville, il me fut impossible d'en connaître le résultat. Je n'osais interroger Ernest, et il ne me disait rien. Nous avions engagé quelques personnes pour le soir. De ce nombre était Raphaël ; M. de Montagre en raffolait. Tout le temps du dîner, pour m'empêcher peut-être de m'occuper d'autre chose, il ne me parla que de lui.

— Vous lui ferez raconter son roman, car c'est un roman, et vous verrez, ma chère, des drames plus terribles que ceux du théâtre. Ce jeune homme a une singulière énergie pour son âge.

— Croyez-vous qu'il consente à dire cette histoire devant du monde?

— Il n'en fait point mystère; je crois même qu'il y met un peu d'amour-propre, et il y a de quoi.

Je ne me doutais guère alors que ce héros venait de donner pour moi un coup d'épée à celui qui la veille s'était montré si acerbe et si vindicatif envers mon passé; il avait, comme les gens véritablement braves, une grande modestie de ses *hauts faits*, et ce n'était jamais lui qui les faisait connaître.

J'avais paré mon petit salon de toutes mes jardinières et de toutes mes coquetteries de femme. Nous étions seulement une douzaine de personnes, et j'ai toujours détesté les petits cercles dans les grandes pièces. Je trouve que l'esprit s'y *éparpille*, on ne cause réellement bien que près les uns des autres, les saillies ne se *crient* pas, il faut qu'on les entende comme on les dit, sans les chercher.

J'étais à la fois ce soir-là inquiète et préoccupée. Raphaël frappait de plus en plus mon imagination; je l'attendais, avec son beau visage, son costume pittoresque, ce je ne sais quoi de sauvage et d'incivilisé qui me plaisait tant par le contraste. D'un autre côté, mon mari et Albert m'occupaient beaucoup. Tel est le propre des passions, elles envahissent la vie en envahissant la pensée, et ne laissent plus autour de nous de place à autre chose.

J'avais oublié ma chimère, mon renégat du temps des

croisades, pour ne me souvenir que du renégat d'aujourd'hui. J'étais impatiente de savoir si c'était aussi pour une femme qu'il avait abjuré, et peut-être s'y mêlait-il l'espoir d'être appelée à sauver cette âme par mon dévouement, comme dans la légende.

On l'annonça, on annonça aussi Léon de Gerville. Les hommes se formaient en groupes, on parlait bas, une véritable agitation se manifestait, Raphaël était le but de tous les regards. Une sorte de crainte m'empêcha d'en demander la raison. Un de ces messieurs s'approcha de moi.

— Savez-vous la nouvelle, madame? me dit-il.

— Quoi donc? repris-je.

— Il y a eu un duel entre M. de Lanson et M. de Tonnay ce matin.

— Ah! mon Dieu!

— Et M. de Tonnay a reçu un coup d'épée dans le côté. Il est fort malade.

— Dangereusement? repris-je plus morte que vive.

— On suppose que non.

— Et sait-on quel en est le sujet?

— Un rien, une contredanse.

— Pour qui? repris-je en dominant mon émotion.

— C'était, dit-on, une demoiselle assez suspecte, *égarée* dans le bal. Vous étiez partie depuis près d'une heure lorsque la querelle a éclaté.

— Ce n'était guère la peine, ce me semble, de se couper la gorge.

— Que voulez-vous! ils sont jeunes et violents tous les deux.

Je sentais une vive reconnaissance pour la délicate attention qui avait évité de me compromettre. Je ne dou-

tais pas que Raphaël eût choisi ce moyen. Albert me semblait incapable de l'avoir cherché. Involontairement je le regardai, ses yeux rencontrèrent les miens, je ne sais ce qu'ils y lurent, mais quelques secondes après il était à mon côté.

— Vraiment, monsieur, murmurai-je presque à voix basse et en rougissant, on vient de m'apprendre une chose qui m'a remplie d'inquiétude ; ce duel...

— Cela ne vaut pas la peine de vous occuper, madame, la discussion dont vous avez été témoin s'est terminée là ; l'autre y est totalement étrangère.

— Et M. de Tonnay ?

— Il serait trop heureux s'il croyait vous intéresser ainsi, j'ai tout espoir que sa blessure n'est pas sérieuse.

Il y eut un changement glacé sur sa physionomie et il me quitta.

Je venais de le froisser. J'en fus à la fois contente et fâchée. Sa jalousie me plaisait, sa tristesse me rendait triste ; c'était une de ces émotions si communes dans la vie, où la douleur paye la joie.

M. de Montagre ne manqua pas de me rappeler l'histoire de Raphaël. J'avais plus envie que lui de la lui faire raconter. Je craignais de le demander, maintenant que j'avais éprouvé jusqu'où allait mon pouvoir sur lui. User de ce pouvoir était, en quelque sorte, en reconnaître l'origine. Mon mari m'en évita l'embarras, en me servant d'ambassadeur.

— Si mes aventures peuvent amuser madame de Montagre, je les lui raconterai très-volontiers, répondit le jeune chef, mais cela l'amusera-t-il ?

— Je vous en réponds, interrompit Ernest, d'autant plus que vous contez à merveille.

— Je suis à vos ordres, madame, répliqua Raphaël en se tournant de mon côté.

Tout le monde se plaça en cercle, moi le plus près de lui possible, le dévorant du regard, l'écoutant du cœur; folle et faible créature, je courais au devant de ma perte. Il commença ainsi :

« — Mon père, ancien militaire d'un haut grade, se retira à Marseille avec ma mère, mes deux sœurs et mon frère. J'étais le dernier de tous, et, je ne sais pourquoi, le moins chéri. Mes sœurs ne pouvaient me souffrir, et, si mon frère prenait quelquefois ma défense, c'était uniquement pour me garder en épouvantail à opposer à ces jeunes filles, qui craignaient d'être moins gâtées, à cause de mon âge. Je souffrais de ces injustices, j'apprenais à renfermer mes impressions, à dissimuler mes plans de défense, souvent même d'attaque, et à marcher à mon but, sans m'inquiéter des moyens.

» Mon père, seul de toute la maison, me montrait une bienveillance inintelligente, qui, sans me servir à rien, excitait les autres contre moi. Il partageait mes jeux, et se plaisait à développer en moi des germes de courage. Comme on s'occupait à peine de mes actions, je passais ma vie sur le port ou dans les casernes. La vie militaire et aventureuse devint l'unique chimère de mon imagination. Je me créai d'abord des illusions, que je réalisais en poursuivant les revues et les parades. Elles devenaient pour moi la guerre, la guerre avec ses alternatives, ses charmes, ses dangers et ses triomphes. Je sentais battre mon cœur, mon sang circulait doublement vite à l'aspect d'un uniforme. C'était enfin une de ces vocations prononcées qu'on peut contrarier, mais qu'on ne saurait vaincre.

» Un jour, je rentrai tout rempli de ce que j'avais vu d'enthousiasme dans un équipage de marine partant pour la terre lointaine, au milieu des périls et des déceptions.

» — Je veux être soldat ou matelot, dis-je à ma mère.

» — Vous serez ce que votre père voudra, répondit-elle.

» — Et quand voudra-t-il?

» — Dieu seul le sait!

» — Eh bien! moi, je veux tout de suite.

» Il y avait dans ce peu de mots une résolution inébranlable, que ma mère ne comprit pas, ou ne voulut pas comprendre. Mon père rentra, elle lui raconta en riant mes prétentions. Lui, qui me connaissait mieux gardait le silence.

» — Pourquoi ne pas mettre Raphaël au collége? dit-il enfin.

» — Il est trop paresseux, reprit ma mère, il ne fait absolument rien du tout.

» — On viendrait à bout de son caractère.

» — Cela n'est pas si facile que vous le pensez, mon ami.

» — N'importe, on y essayera.

» Ce moment décida de ma vie.

» Le lendemain, on arrêta ma place au collége, on commanda mon trousseau, et il fut convenu que huit jours après je ferais partie des élèves. M'enfermer! moi! Oh! non, non, ce ne sera pas! Je saurai bien me soustraire à cet ordre barbare, et, sans consulter davantage, sans m'occuper de ce que je laissais derrière moi, je résolus d'abandonner la France, ma famille, plutôt que de me réduire à la misérable existence d'un écolier, resserré

derrière d'étroites murailles, et sans la liberté de parcourir mes routes chéries. Je me rendis donc directement au port, et là, j'écoutai autour de moi.

» Je trouvai un navire en partance pour l'Orient; je m'étais fait des amis parmi les matelots. Tout bâtiment de commerce qu'il fût, ce brick avait un certain petit air guerrier qui me réjouit. Je priai tant que l'on me permit de m'en aller incognito, quitte à instruire le capitaine de mon escapade une fois que je serais en mer.

» Le lendemain avant le jour j'étais sur la jetée, et de là transporté dans le vaisseau, sans pouvoir être deviné, sous la toile goudronnée dont on me couvrit. Je me tins coi, trop heureux de ne pas être aperçu; on me donna à manger dans ma cachette, et une fois en pleine mer je sortis triomphalement, la casquette sur l'oreille, annonçant que je comptais devenir un Jean Bart, et que hardi serait celui qui m'arrêterait dans ma carrière. Le capitaine était un bon vivant, qui se mit à rire aux éclats de ce qu'il appela mon espièglerie, et m'assura que j'étais le bienvenu sur son bord. Les matelots et moi nous lui fîmes une histoire à peu près plausible. Il n'en demanda pas davantage, et je me trouvai, sans opposition, titulaire de l'emploi de mousse, à bord de *la Galatée*.

» Ce premier voyage n'offrit aucuns détails intéressants. Nous allâmes directement à Constantinople, puis en Égypte, et, là, il fut question de revenir en France. Ce n'était pas mon projet. Je craignais de retomber au pouvoir de ma famille, et d'être alors envoyé dans quelque lieu plus horrible encore que le collége. J'avais fait connaissance au Caire avec un renégat français visitant toutes les tribus de l'Atlas. Il me racontait chaque jour ses excursions, la vie aventureuse des Bédouins qu'il

fréquentait, et sa voix parlait à ma jeune imagination. Il me vint à l'esprit que je pourrais le suivre, je le lui demandai, il y consentit sans peine; je fis mes adieux à *la Galatée*, et je me trouvai bientôt sur la route du désert.

» Je n'ai ni la prétention ni l'envie de vous raconter des impressions de voyage. Tout a été dit sur les scènes de ce genre, d'autant plus que nous n'obtînmes pas le plus petit événement, et qu'après le temps ordinaire, nous joignîmes les tribus qui nous attendaient. On nous reçut comme de coutume, nous fîmes notre trafic, et nous nous disposions à retourner à Alger, séjour habituel de mon compagnon, lorsque le chef d'une de ces bandes sauvages s'avisa de me prendre en amitié. Il me fit venir une journée entière dans sa tente, au milieu de ses femmes, me fit raconter mon histoire, et sembla si intéressé par elle, qu'il m'offrit de m'adopter et de m'élever comme son fils.

» J'avais onze ans. J'étais faible et très-petit; on ne m'en eût pas donné plus de huit. Le renégat ne pouvait pas tirer de moi un grand service, il me conseilla d'accepter. J'étais seul, loin de mon pays, sans ressources, sans protection, j'hésitai néanmoins. La nécessité l'emporta, et je donnai mon consentement. Le renégat me fit de tendres adieux à sa manière, me souhaita toutes sortes de prospérités, et m'abandonna à ma destinée.

» La première cérémonie fut de me faire changer de religion. Je ne m'y opposai point, j'avais peu de principes en ce genre, et peu m'importait que l'on me prêchât Mahomet ou le Christ. Mon père adoptif m'aimait passionnément, il m'entoura de soins, me confia à celle de ses femmes qui lui était le plus chère, et laissa entrevoir le projet de me choisir pour successeur. Il n'avait

pas d'enfants mâles, et l'adoption vaut presque la paternité dans ces mœurs primitives.

» J'oubliai bientôt mon éducation première pour prendre les goûts et les usages de mes nouveaux amis. Je me pliai à leurs habitudes, je me conformai à leurs idées ; après quelques mois de séjour auprès d'eux, excepté la couleur de ma peau, il ne me restait rien de mon origine. La femme qui m'élevait était jeune et belle. A peine avait-elle cinq ou six ans de plus que moi. Selma, c'était son nom, mit à cette tâche tout le zèle d'une mère ou d'une sœur. Elle ne me quittait pas d'un instant, et rendait compte à Aboul Senek de mes progrès et de mes fautes.

» Je parvins de la sorte jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Vous comprenez qu'on ne me bourra pas de science, et que, excepté monter à cheval, tirer le fusil, et courir dans les sables, je n'appris absolument rien du tout. J'étais devenu très-fort à tous ces exercices et très-robuste de tempérament. J'ai à peine grandi depuis. Ce régime me plaisait, mais cependant je sentais germer dans mon cœur un besoin de mouvement et d'émotions que je ne satisfaisais pas pleinement. La chasse, les petites escarmouches des tribus voisines me donnaient un avant-goût de dangers, qui me laissait un immense désir d'en affronter de plus graves.

» Le conseil s'assembla un jour, je n'en faisais pas partie, on me trouvait trop jeune ; je sus seulement, comme les autres, qu'on allait délibérer l'opportunité d'une alliance avec les Français. Cette nouvelle éveilla en moi bien des souvenirs. L'image de mes parents se présenta à moi avec toute la puissance de l'éloignement. Je me demandai ce qu'ils avaient pu penser de ma fuite ; je

sentis un remords de les avoir ainsi abandonnés. C'était le premier depuis mon départ de Marseille.

» — J'écrirai à ma mère, pensai-je, et elle sera heureuse d'apprendre que j'existe encore.

» Écrire! cela était facile à dire; je l'avais presque oublié. Ma langue maternelle m'était aussi devenue pour ainsi dire étrangère. Je parlais l'arabe, et malgré les supplications de Selma, j'avais refusé de lui apprendre le français, à elle et aux autres femmes du chef. Je me promis de me rapprocher de mes compatriotes si le traité était acepté, et d'envoyer par eux de mes nouvelles à ma famille.

» Tant que dura ce conseil, je fus dans une anxiété étrange. Je ne pouvais tenir en place, j'entrais et je sortais sans cesse de la tente.

» — Tu es bien agité, Soliman, me dit mon amie d'enfance, ton cœur est avec les Européens, et si nous nous soumettons à eux, nous te perdrons peut-être. Cependant, si tu voulais, tu pourrais devenir un iour chef de notre tribu. Aboul Senek est vieux, et il pense à toi pour lui succéder.

» — Je ne vous quitterai pas, Selma, je vous le jure. Je pense seulement à ma mère qui me croit mort, sans doute, et que je pourrai rassurer par une lettre.

» — Ta mère! reprit-elle avec vivacité, ta mère! et n'en as-tu pas une ici? crois-tu que celle de là-bas t'aime davantage?

» — Non, je ne le crois pas, aussi moi j'aime mieux celle d'ici. Pourtant...

» — Pourtant tu songes à l'autre. Je ne veux pas de ce partage.

» La jalousie en Afrique n'est point une passion mi-

gnonne, elle ne ménage rien pour se venger, et si le regard de Selma eût pu arriver jusqu'à ma mère et la percer comme un dard, jamais mort n'eût été plus certaine.

» — Vous n'êtes pas ma mère, Selma, répliquai-je, ainsi je puis bien en avoir une en France.

» — Je ne suis pas ta mère! s'écria-t-elle en bondissant comme une panthère, et que suis-je donc alors? Ne t'ai-je pas soigné, élevé comme une mère?

» — Dites ma sœur, vous êtes trop jeune et trop belle pour être ma mère.

» Elle me regarda avec de grands yeux étonnés.

» — Répète cela, Soliman, je ne te comprends pas.

» — Vous ne comprenez pas que vous êtes jeune et belle, Selma?

» — Et que dirait Aboul Senek s'il t'entendait parler ainsi?

» — Il dirait que cela est vrai.

» — Tu crois qu'il ne s'en fâcherait pas?

» — Et pourquoi voulez-vous qu'il s'en fâche?

» Elle soupira profondément et laissa tomber sa tête sur son sein sans répondre.

» — Ne suis-je pas son fils adoptif? Ne m'avez-vous pas élevé, comme vous le disiez tout à l'heure?

» — C'est juste, reprit-elle d'une voix sourde, je t'ai élevé.

» Nous n'en dîmes pas davantage ce jour-là. On vint nous apprendre la décision du conseil, la soumission était résolue; j'en fus aussi joyeux que je pouvais l'être, et je courus remercier le cheik.

» — J'ai pensé à toi, mon enfant, me dit-il, cette alliance de tes anciens compatriotes te sera agréable, et je n'ai rien plus à cœur que de te faire plaisir.

» Je remerciai Aboul Senek de toute l'effusion de ma reconnaissance. En ce moment mes yeux rencontrèrent ceux de Selma, elle les fixait sur moi avec une persistance qui m'étonna. J'étais trop jeune pour soupçonner le motif qui la faisait agir, et il était bien loin de ma pensée.

» Mon père adoptif avait une fille un peu plus jeune que moi, d'une autre femme, et qui avait partagé mes jeux d'enfant. Haïdé était belle comme les filles de ce pays le sont presque toutes : d'une beauté ardente et passionnée. Elle aspirait la vie par tous les pores. Ses cheveux noirs, ses yeux bruns, sa peau bronzée la rendaient différente des filles de l'Europe; mais je ne crois pas qu'on puisse rencontrer un type plus parfait de la beauté arabe. Je ne me connaissais pas encore que je l'aimais déjà, non pas de cet amour chaste, poétique, généreux, qu'inspire une jeune fille, mais d'une passion brûlante et égoïste, telle qu'on peut la ressentir dans un pays où tout porte aux sens, et où tout éloigne les chimères de la rêverie. Nous nous l'étions répété cent fois avant que personne s'en doutât, et, confiants dans la tendresse de notre père, nous espérions obtenir facilement son consentement à notre union.

» Lorsque le chef eut causé quelque temps avec moi de sa résolution par rapport à la France, il fit appeler sa fille, et m'engagea à rester pour cette entrevue. Haïdé arriva; elle jeta un regard de mon côté, et voyant mon front rayonnant de joie, elle y puisa une grande espérance et se prépara à tout entendre.

» — Ma chère enfant, dit le chef, il faut te marier. J'ai beaucoup réfléchi à ta position, à ce qu'il peut y avoir de chances dans ton avenir, et c'est cette conviction qui

m'a décidé à te choisir moi-même un époux digne de toi.

» Haïdé rougit, baissa la tête, et se tourna vers moi avec une sorte de crainte.

» — Mon père, dit-elle, ce choix est fait dans mon cœur, et j'espère que vous le ratifierez aussi.

» — Je ne sais ce que tu veux dire, et je me flatte que tu n'as pas osé promettre ta main sans y être autorisée par moi.

» — Pardonnez-moi, mon père, je l'ai fait.

» — Et quel est le téméraire?...

» — C'est moi, interrompis-je en m'avançant.

» — Toi!

» Et Aboul Senek me regarda d'un œil étincelant.

» Je soutins ce regard sans baisser le mien.

» — Toi! reprit-il, c'est impossible.

» — Et d'où vient que c'est impossible?

» — Parce que ma parole est engagée et que d'ailleurs je te destine un autre parti.

» — Je n'en accepterai pas d'autre.

» — Écoute, Soliman, ne te révolte pas contre moi, n'encourage pas Haïdé dans sa désobéissance, ou, de par le ciel, je vous briserai tous les deux.

» Haïdé se rapprocha subitement de moi, se jeta presque dans mes bras et fixa son père d'un œil hardi.

» — Je sais bien que vous êtes courageux, continua le chef, mais cela ne vous servira de rien, vous serez séparés malgré vous. Mousseyn a ma parole, et demain tu seras sa femme, Haïdé. Ne crains rien, je saurai bien empêcher Soliman de vous tourmenter tous les deux.

» Ce disant, il envoya Haïdé près de sa mère et me retint presque de force auprès de lui.

» Je me croyais seul avec mon père, mais un témoin

invisible avait tout vu, tout entendu. Ce témoin c'était Selma. Elle entra aussitôt après le départ de ma compagne, et demanda de l'air le plus naturel du monde à quand étaient fixées les noces de Mousseyn.

» — A demain soir, répondit le cheik. Soliman et Haïdé ont formé le projet de rompre cette union, mais je te charge de veiller à ce qu'elle s'accomplisse et de tout préparer pour cela.

» A cet ordre un frisson me saisit et je fus sur le point de me révolter. Une réflexion m'arrêta. La seule chance que j'eusse de ne pas être surveillé, c'était de me soumettre en apparence. Je m'inclinai sans répondre. Selma n'en fut pas dupe.

» — Tu as entendu ce qu'a dit ton père, Soliman. Ce qu'il a dit, je le ferai, par tous les moyens possibles. Crois-moi donc, ne te jette pas à la traverse de la destinée. Haïdé doit épouser Mousseyn; qu'elle l'épouse, qu'est-ce que cela te fait? Il est d'autres femmes dans la tribu.

» — Il n'y a que celle-là pour moi, ma mère, aussi je n'en épouserai jamais une autre; mais pour obéir aux ordres de mon père, je ne la verrai plus.

» — Tu pousses les choses un peu loin. Tu la verras lorsqu'elle sera chez son époux; n'es-tu pas son frère?

» — Oui, je suis son frère, répliquai-je en mordant mes lèvres.

» Selma n'ôtait pas son regard du mien. Lorsqu'elle me vit retomber sur un siége, calme, résigné en apparence, elle se leva et vint vers moi.

» — Écoute, me dit-elle, il faut renoncer à Haïdé. C'est ce que tu as fait, n'est-ce pas?

» — C'est ce que je ne ferai jamais, vous vous trompez.

» — Tu ne le feras pas?

» — Je vous l'ai dit, je me soumettrai à mon père, puisqu'il le faut; le reste me regarde.

» — Vous oubliez donc, malheureux, les bontés d'Aboul Senek, les miennes?

» — Le cheik pourrait se plaindre, il m'a adopté; mais vous, Selma, en quoi vous ai-je blessée? Que vous importe mon mariage, pourvu que ce mariage soit heureux?

» — Ce que ton mariage m'importe!

» Elle se tut un instant, comme pour se recueillir.

» — Il m'importe si peu, qu'Haïdé sera morte avant d'être ta femme, que si tu en choisis une autre ce sera de même. Je ne veux pas que tu te maries.

» — Mais encore une fois, quel peut être le motif?...

» — Ne me force pas à le dire, Soliman, je t'en supplie.

» — Ne faut-il pas connaître le danger pour le combattre?

» — Oh! tu ne combattras pas ce danger, parce qu'il t'écraserait.

» — Vous me donnez un désir plus grand de l'approfondir...

» — Eh bien?

» — Eh bien! parlez.

» — Soliman... Soliman... je t'aime moi! je t'aime d'amour. »

X

» Je quittai Selma le désespoir dans l'âme, écrasé sous le poids de son étrange aveu. Mille projets contraires se croisaient dans mon esprit, je cherchais en vain une issue à ce labyrinthe de douleur qui m'enveloppait de ses replis tortueux, et je n'en trouvais aucune. C'était une fièvre ardente dont tout mon être se pénétrait, un délire fougueux sous lequel mes forces devaient succomber. J'errais ainsi à l'aventure, lorsqu'à un détour près de la tente du cheik, je rencontrai de nouveau Selma, qui s'avançait vers moi. Son regard avait une expression de triomphe; ses gestes précipités, sa démarche saccadée annonçaient une agitation violente.

» — Où vas-tu? me dit-elle.

» — Je ne sais, je cherche un soulagement à ma douleur, car je souffre bien, Selma.

» — Tu souffres, pauvre enfant, et tu cherches un soulagement; y en a-t-il un plus vrai que la confiance?

» — A quoi bon la confiance lorsqu'elle n'a pas de résultat possible?

» — Qu'en sais-tu?

» — Oh! mon Dieu! est-ce que je me trompe? Vous aurais-je mal comprise? Y a-t-il une espérance?

» — Une espérance d'épouser Haïdé? Non.

» — Alors que me voulez-vous?

» — Tu l'aimes donc bien? me demanda-t-elle les dents serrées.

» — Si j'aime Haïdé, moi! Tenez, Selma, j'aime Haïdé au point que s'il fallait commettre un crime pour arriver à sa possession, je n'hésiterais pas.

» — Vraiment? Et c'est la seule femme que tu puisses aimer ainsi? aucune autre ne prendra jamais sa place dans ton cœur?

» — Non, non, mille fois non.

» Elle garda un instant le silence, en proie à une sorte de convulsion nerveuse que je ne remarquais même pas. Puis elle reprit :

» — Eh bien! s'il en est ainsi, tu verras Haïdé, tu la verras, lorsqu'elle sera mariée seulement. Je te fournirai les moyens de t'approcher d'elle et le reste te regarde.

» — Oh! merci, merci, Selma, ma noble et généreuse protectrice, vous qui m'avez servi de mère, vous n'avez jamais rien fait pour moi dont mon cœur vous garde une reconnaissance aussi vive.

» — Oui, oui, répondit-elle, du ton d'une personne qui appelle un souvenir déchirant, oui, ta mère, tu as raison!

» Je la regardais, car sa voix semblait un cri d'angoisse; elle se remit très-promptement et se tourna vers moi, le visage presque serein.

» — C'est bon, n'en parlons plus, ne me cherche pas avant le jour fixé pour l'accomplissement de ma promesse. Seulement tiens-toi à la nuit près de la tente des nouveaux mariés, et compte sur moi.

» Me faisant un signe de la main, elle continua sa route, enveloppée dans son burnous, les bras croisés sur sa poitrine et sans regarder derrière elle.

» Je me suis rappelé depuis l'espèce de fureur concentrée dont son attitude était empreinte; si je l'avais re-

marquée, les événements de ma vie auraient certainement pris une autre direction.

» Lorsque je revis Aboul Senek, je renaissais à l'espérance, malgré l'affreuse image de cet hymen, impossible à éviter, m'avait dit Selma.

» Après tout, pensai-je, ce n'est qu'une vaine cérémonie. J'empêcherai bien ce misérable de m'arracher la femme que j'aime, et dussé-je la disputer à la tribu tout entière, elle n'appartiendra qu'à moi seul.

» Une fois ma résolution prise, je me trouvai bien plus tranquille et j'attendis. Je comptais d'ailleurs sur l'amour d'Haïdé; nous nous étions juré une foi éternelle; ce serment, aussi sacré pour l'un que pour l'autre, nous engageait, selon moi, tous les deux. Aboul Senek me complimenta sur ma soumission. Je rencontrai à peine Selma; pour Haïdé elle ne quitta pas un instant sa tente jusqu'à la cérémonie nuptiale.

» Le matin de ce jour qui devait faire toute ma destinée, je me levai avec l'aurore, je m'armai jusqu'aux dents, je pris surtout un poignard et un yatagan, présent du dey à mon père adoptif, et dont il s'était privé en ma faveur. La trempe en était si fine qu'il devenait presque impossible de manquer un coup porté, même légèrement, dans une des parties vitales. Puis je composai mon visage, je me fis un front d'airain, et je me disposai à suivre le chef aussitôt qu'il me l'ordonnerait.

» En me voyant paraître, il sourit d'un air de bonne humeur.

» — Je suis charmé, me dit-il, que tu aies compris la raison et que tu prennes ton parti en brave, tu ne t'en repentiras pas.

» On arrivait pour le mariage. Il ne tarda pas à s'ac-

complir, et j'eus tant d'empire sur moi-même que je ne laissai pas deviner mes impressions. J'attendais la nuit, je l'attendais comme un condamné à mort attend sa grâce. Selma passa près de moi et me jeta dans l'oreille :

» — Es-tu prêt?

» — Oui.

» — Es-tu armé?

» — Comme un jour de bataille.

» — C'est bien, dans un quart d'heure.

» — J'y serai.

» Et elle me quitta, pressée en apparence de retrouver Haïdé, à qui elle servait de mère.

» J'attendais! je répète ce mot parce qu'il peint d'un trait mes impressions en ce moment suprême. Le sang bouillonnait à mes artères, j'étouffais presque, cependant je faisais bonne contenance, et nul ne s'aperçut de rien ; le quart d'heure expiré, je courus au rendez-vous, Selma y était déjà. Elle souleva la porte de la tente, alors déserte et obscure; portant une lampe à peine visible, elle me montra une encoignure, derrière une sorte de sofa, dans ce qui servait de chambre à coucher.

» — Cache-toi là, je vais t'envoyer Haïdé. Décidez ensemble ce que vous comptez entreprendre. Je te demande, pour toute récompense, de te souvenir que le bonheur dont tu jouiras après ce moment d'angoisse est l'ouvrage de Selma, de *ta mère*.

» Elle appuya sur ces deux mots d'une manière ironique. Aveuglé par la passion, je ne voyais, je ne comprenais rien. Je suivis son conseil. A peine étais-je placé dans mon asile, qu'un pas léger se fit entendre, c'était Haïdé. Elle m'appela tout bas, et précipitamment je me dirigeai vers elle, je la serrai sur mon cœur, j'oubliai tout!

» Après les premiers embrassements, le sentiment de notre position nous revint à l'esprit.

» — Qu'allons nous faire? demanda Haïdé. Comment nous soustraire au malheur qui nous menace?

» — Il faut fuir, Haïdé, et fuir à l'instant. Personne n'a de soupçons, j'ai su les déjouer tous. Nous nous rendrons à Alger, près de mes compatriotes. On me donnera du service, tu seras ma femme et nous ne nous quitterons plus. Si mes parents me pardonnent, s'ils vivent encore, eh bien! nous irons les rejoindre, plus tard, quand la guerre nous le permettra.

» Haïdé cacha sa tête dans mon sein ; elle tremblait à l'idée d'une telle hardiesse.

» — Mais il y a loin d'ici à Alger, il faut traverser des déserts.

» — Ne suis-je pas là? ne m'aimes-tu pas?

» — Oh! oui, je t'aime, et je ne crains rien avec toi.

» — Eh bien! partons.

» — Et mon père? reprit-elle en pleurant.

» — Oh! oui, ton père, ton père qui t'a sacrifiée, tu le préfères à moi, c'est juste!

» Haïdé n'eut pas d'autre réponse qu'un baiser. Après, je ne doutai plus.

» — Les moments sont précieux, Haïdé, hâtons-nous.

» — Il le faut donc, continua la douce enfant, au milieu de ses sanglots. Adieu, adieu, mon père!

» Nous nous levâmes, nous marchions vers l'entrée, lorsqu'une femme vêtue de blanc, visible malgré l'obscurité, étendit son bras vers nous.

» — Vous ne sortirez pas d'ici, dit-elle d'une voix sourde.

» Haïdé s'évanouit presque, appuyée sur moi.

» — Qui êtes-vous? interrompis-je, et de quel droit vous opposez-vous?

» — Je suis Selma, et j'ai mon droit de mère; j'ai bien plus, j'ai mon droit de femme offensée.

» — Offensée! et par qui!

» — Par toi, Soliman, par toi que j'aime, et qui n'as pas voulu comprendre combien je t'aimais; par toi, jeune fille, qui m'as ravi le seul bonheur auquel j'aie aspiré de ma vie; depuis que tu m'as brisé le cœur en m'appelant ta mère, en ajoutant d'un ton glacial que j'étais trop jeune et trop belle pour en accepter le titre, depuis ce jour, toutes les mauvaises passions conduites par l'amour-propre se sont éveillées en moi. Je n'ai plus vécu que dans ma vengeance, et grâce au ciel elle vient. Écoute, Soliman, enfant crédule, tu veux fuir et tu ne fairas pas; tu veux enlever cette femme, tu ne l'enlèveras pas. Les issues sont gardées; dans quelques instants le mari d'Haïdé va venir la rejoindre. Que feras-tu? Quel parti choisiras-tu? ou la perte de ta maîtresse ou la tienne? Auras-tu le courage de rester dans ce coin ignoré, témoin invisible de ce qui se passera bientôt? ou essayeras-tu de te frayer un passage au milieu des esclaves qui te connaissent tous, qui connaissent Haïdé?

» Je frappais mon front contre la muraille, il me semblait que j'étais fou.

» — Dites-moi, dites-moi ce qu'il faut faire.

» — Abandonner cette femme, suivre ta destinée, sans t'inquiéter des pierres qui accrochent en chemin, et tu iras loin et haut, je te le promets.

» Mais elle! elle!

» — Elle restera avec son mari.

» — Selma, taisez-vous, m'écriai-je en colère, et

guidez-moi hors d'ici; cette plaisanterie a été assez longue.

» — Soliman, murmura Haïdé, de manière à n'être entendue que de moi, ce n'est point une plaisanterie, le regard de cette femme me l'assure. Sauve ta vie, sauve ta vie à tout prix, tu n'as pas de temps à perdre.

» — Haïdé! où tu seras je serai.

» Elle me regarda; le désespoir était dans ce regard.

» — Oh! va-t'en, je t'en supplie.

» — Si j'étais en danger, me quitterais-tu?

» — Plutôt mourir!

» — Eh bien! moi aussi, plutôt mourir!

» — Reste alors, me dit-elle au milieu d'un baiser; le ciel nous protégera peut-être.

» Je me cachai de mon mieux derrière le sofa, Haïdé me couvrit de hardes. Selma, vengée par le supplice qu'elle m'infligeait, par la perte certaine d'Haïdé, restait dehors, près de la porte, comme pour en défendre l'accès. Des torches parurent, des voix se firent entendre. Haïdé se laissa tomber demi-morte sur le sofa.

» — Soliman, me dit-elle tout bas, tue-moi s'il veut me contraindre.

» — Je te le promets, répondis-je sur le même ton.

» Selma ne pouvait nous entendre, elle suivait de l'œil le cortége qui s'avançait. Aussitôt que le nouvel époux fut auprès d'elle :

» — Je te remets ta femme, dit-elle; je te la remets telle qu'on me l'a confiée. Mon rôle de mère est fini, ton rôle de mari commence.

» Mohamed la salua gravement, la laissa passer, et entra dans la tente, suivi de quelques esclaves. Haïdé n'eut pas la force de se lever, il s'approcha d'elle.

» — Désirez-vous quelque chose? lui demanda-t-il.

» — Seulement que vous fassiez sortir ces esclaves qui m'effrayent, répondit-elle.

» Il fit un signe et les esclaves partirent.

» Nous étions seuls !

» — Vous êtes fatiguée, Haïdé, reprit cet homme, venez vous reposer près de moi.

» Cette frêle enfant était si touchante, qu'elle inspirait de la pitié même à ce sauvage impitoyable.

» — Merci, répliqua-t-elle, je resterai là, je suis mieux ainsi.

» — Comme il vous plaira.

» Il commença à se promener de long en large sans prononcer une parole. Haïdé se taisait aussi, je n'entendais que les battements de mon cœur. Après un instant de silence, il reprit :

» — Vous ne pouvez pas rester ainsi.

» Il fit un pas vers elle.

» — Ah ! laissez-moi, s'écria la jeune fille, laissez-moi.

» — Vous perdez la raison, Haïdé, pourquoi ces cris?

» Il approchait toujours.

» — Non, non, par grâce, j'en mourrais.

» Il n'en tint pas compte.

» — Soliman, au secours, sauve-moi !

» Je ne fis qu'un bond jusqu'à mon rival, je me jetai sur lui, et avant qu'il ne pût proférer une seule plainte, avant qu'il n'eût le temps de se reconnaître, mon poignard était dans sa poitrine jusqu'à la garde. Il tomba sans bruit à mes pieds.

» Je ne savais pas moi-même ce que je venais de faire, je n'avais pas la conscience de mon crime. Elle m'appe-

lait; je la défendais, sans réflexion, par instinct, comme j'aurais défendu ma vie. A l'aspect de ce cadavre, du sang dont j'étais couvert et qui avait rejailli jusqu'à elle, nous nous regardions interdits et tremblants.

» — Mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'as-tu fait, Soliman?

» Il me fut impossible de répondre, il ne me restait plus ni idées, ni sentiments, mes jambes fléchissaient sous moi.

» — M'entends-tu? reprit-elle. Qu'allons-nous devenir à présent.

» — Il faut fuir, répliquai-je en me réveillant de ma stupeur, fuir à tout prix.

» — Mais comment? comment? toutes les issues sont gardées.

» — Et Selma veille, impitoyable, autour de nous; tu as raison, pourtant il faut fuir.

» Soit que l'instinct de cette fille du désert répugnât moins au sang et à la vengeance, soit que son intelligence fût supérieure à la mienne, elle se remit plus vite et embrassa d'un coup d'œil la position.

» — Il n'y a qu'un moyen, continua-t-elle, un moyen affreux, c'est le seul.

» — Lequel? lequel?

» — Prends les vêtements de cet homme, enveloppe-toi dans son burnous comme il était tout à l'heure, nul ne s'opposera à ta sortie, Selma elle-même y sera trompée.

» — Et toi?

» — Moi; je te suivrai comme une femme qui se laisse entraîner par un époux qu'elle n'aime pas. Je me cacherai sous mon voile, j'aurai l'air de t'accompagner presque malgré moi.

» — Et si l'on me parle?

» — Qui l'oserait? ne te prendra-t-on pas pour mon mari? il avait ta taille, et en ralentissant ta marche, tu dissimuleras ta jeunesse.

» — On nous poursuivra, il nous faudrait un cheval. Oh! si j'avais Ébène, je ne craindrais personne.

» — Nous l'aurons.

» Elle frappa dans ses mains, un petit esclave noir se présenta.

» — Écoute, Zulnar, lui dit-elle, tu vois ce que nous avons été forcés de faire, tu comprends qu'il ne nous reste que la fuite, veux-tu nous aider?

» — Vous aider et vous suivre, maîtresse.

» — Tu nous rejoindras plus tard, à présent reste ici.

» Elle lui donna ensuite les instructions nécessaires pour conduire mon cheval hors du camp sans être aperçu; il promit de s'y conformer, et se disposait à sortir lorsqu'elle l'arrêta.

» — Un moment encore, déshabillez ce cadavre, creusez-lui une fosse dans cette tente même, prenez garde qu'aucun bruit ne vous trahisse, cachez toutes les traces et songez que notre vie en dépend.

» Elle se retira vers sa couche, s'assit et voila son visage. Nous commençâmes notre tâche. Mes mains frémissaient en dépouillant cet homme que je venais de tuer. Je n'étais pas, à cette époque, accoutumé à voir couler le sang. Zulnar employait toutes ses forces à creuser une fosse dans le sol battu de la tente, et ce n'était pas une besogne facile. Nous en vînmes pourtant à bout, puis nous enveloppâmes Mohamed de mes propres habits, nous le couchâmes dans le trou, nous le recouvrîmes de terre et nous jetâmes sur cette place les nattes les plus épaisses. Nous lavâmes le sang avec soin;

une fois ces précautions prises, rien ne révéla plus la scène horrible qui venait de se passer.

» Je me vêtis du costume de ma victime, je m'enveloppai dans son burnous rouge brodé d'or, j'abaissai le capuchon, il était très-facile de me confondre avec Mohamed la nuit, et en me voyant seulement passer. Zulnar s'était glissé dehors comme un serpent. Nous allions le suivre, lorsque des pas se firent entendre. Haïdé m'attira promptement vers elle, je me couchai à ses côtés, et je feignis de dormir. C'était le cheik, c'était Selma, qui entrèrent doucement et les yeux dirigés vers nous. Haïdé se retourna.

» — C'est vous, mon père, dit-elle à voix basse, prenez garde d'éveiller mon mari, il a souffert et il dort. Que désirez-vous de moi?

» — Je cherche Soliman, je l'ai demandé partout, personne ne l'a vu. N'a-t-il pas rôdé autour de cette demeure?

» — Je l'ignore, mon père, il n'y a pas pénétré du moins.

» — Prends garde, Haïdé, ne me trompe pas. Si tu sais ce qu'il est devenu, ne me le cache point, c'est ton devoir de me l'apprendre.

» — Encore une fois, je l'ignore, mon père.

» Selma assure néanmoins qu'elle l'a rencontré près de cette tente, après ton mariage.

» — Alors Selma est plus instruite que moi, c'est elle qu'il faut interroger.

» Les deux femmes se regardèrent. Une implacable haine et un triomphe féroce se montraient dans ce regard. Selma se retourna légèrement vers le lieu où elle me croyait caché, la physionomie d'Haïdé resta impéné-

trable. Moi j'étais là, le cœur battant à outrance, la main sur mon poignard, attendant à chaque minute un incident qui révélerait ma ruse, et me préparant à tout, plutôt que d'en perdre le fruit. Oui, je l'avoue, j'aurais assassiné ce vieillard, mon bienfaiteur, la femme qui nous avait conduits à cette extrémité. Je l'aurais fait sans hésitation et sans remords, pour défendre Haïdé. Ce supplice d'immobilité dans une crise semblable est tout ce que je connais de plus horrible, et j'y aurais certainement succombé s'il eût duré quelques minutes de plus.

» Aboul-Senek et Selma nous quittèrent enfin, pour retourner à la tente du cheik. Haïdé se leva en rampant, et les suivit de l'œil dans leur route; lorsqu'ils furent éloignés, elle revint à moi.

» — Je sais ce que tu aurais fait si on nous eût découverts, et tiens, regarde, moi aussi je me serais défendue.

» Elle portait à son bras un petit stylet.

» — Maintenant viens, profitons de l'absence de Selma, allons sans hésitation, la tête haute, et personne ne nous arrêtera.

» Je la rejoignis bientôt à la porte. Nous sortîmes doucement ensemble, nous forçant à une tranquillité qui brûlait nos membres. Plusieurs esclaves étaient là, tous s'écartèrent à l'aspect de mon burnous et de ma démarche lente. Nous traversâmes de la sorte tout le camp, et nous arrivâmes enfin au lieu où Zulnar et Ébène nous attendaient.

» — Maintenant, dis-je à Haïdé, nous sommes sauvés.

» Zulnar me remit mon fusil, mes munitions; il avait enveloppé de laine les pieds de mon cheval, le moindre

bruit ne pouvait nous trahir. Je montai, la jeune femme s'élança derrière moi, nous partîmes au galop.

» Nous allâmes ainsi toute la nuit d'une allure folle. Ébène semblait avoir des ailes, je le pressais du geste et de la voix. Au premier rayon du jour, nous regardâmes derrière nous, nous étions seuls dans toute l'étendue de la plaine. Cependant Haïdé ne voulut pas se reposer encore. C'était trop près de la tribu. Nous continuâmes notre route sans parler, occupés de pensées sinistres et craignant de les avouer, pour ne pas abattre notre courage. Haïdé me dit qu'elle ne pouvait plus se soutenir. Ébène fléchissait sous la fatigue. Mais où nous cacher? pas une habitation, pas un bois, pas un rocher! Un massif de broussailles s'offrit à mes regards sur la route, j'en approchai, il me sembla propre à nous offrir un asile temporaire, nous y entrâmes enfin.

» Ma jeune compagne se laissa tomber de lassitude et de besoin. Elle me demanda à boire, j'avais heureusement une gourde et de l'eau, je la lui donnai, mais c'était tout. Pas la moindre nourriture, et avant d'arriver à Alger, il nous restait une longue route à parcourir. Je m'éloignai de quelques pas, et j'eus le bonheur de découvrir un dattier chargé de fruits. C'était une fortune. J'en cueillis autant que je le pus, je les portai à Haïdé qui les mangea; Ébène avait brouté l'herbe autour de nous, nous nous sentions tous plus forts, nous repartîmes.

» Sur le midi, Haïdé en se retournant aperçut un nuage de poussière.

» — Ah! s'écria-t-elle, on nous poursuit!

» Ce n'était que trop vrai; nous n'avions pas de temps à perdre. Peut-être ne nous avait-on pas découverts,

grâce à un mouvement de terrain qui nous cachait encore. A notre gauche, j'aperçus quelques ruines d'un village, nous nous dirigeâmes de ce côté, mais avant, pour tromper nos ennemis, nous descendîmes de cheval; je poussai Ébène dans la direction que nous devions suivre, et je me jetai, moi et ma compagne, dans une sorte de terrier caché par des cactus, où il était difficile de nous trouver. Un quart d'heure après, nous entendîmes passer ceux qui nous suivaient. Ils aperçurent de loin Ébène, et, à cette distance, ils ne pouvaient reconnaître cette supercherie. Elle nous sauva.

» Nous restâmes jusqu'à la nuit dans notre refuge, presque impénétrable. Nous étions néanmoins mortellement inquiets, et surtout, nous manquions de toutes choses. Dès que l'obscurité fut venue, je m'aventurai dans les ruines où je fis des recherches; je découvris une fontaine à moitié comblée. J'y conduisis Haïdé; il nous restait quelques dattes, ce fut notre repas du soir.

» Je ne vous raconterai pas les détails d'un voyage de huit jours au milieu du désert, entourés de périls de toute sorte, craignant le jour nos ennemis, la nuit les bêtes féroces. Sans ressources, sans asile, le courage d'Haïdé ne se démentit pas; le mien s'augmentait des difficultés, il me semblait que j'aurais combattu une armée.

» Un matin, nous nous étions arrêtés; les pieds de la jeune femme, déchirés par le sable et les cailloux, à travers sa légère chaussure, lui refusaient le service. Je voulais la porter, elle s'y refusait, me conjurait de l'abandonner à sa destinée, en cherchant une protection chez mes compatriotes, et semblait enfin avoir perdu tout espoir. Je la quittai quelques instants pour aller à la dé-

couverte, et j'aperçus des tentes, un camp de Saharis, je n'en pouvais douter. Qui étaient-ils? je l'ignorais. Mais, quel que fût leur accueil, il valait mieux que la mort dont nous étions menacés.

» Je courus vers Haïdé, je lui portai des paroles d'espérance, je l'enveloppai dans des branchages au milieu des aloès; je lui recommandai de ne pas faire un mouvement, et je me dirigeai seul vers la tribu, afin d'apprendre le sort que leur hospitalité nous réservait. Mon aspect les toucha; je leur fis une fable assez plausible, où il y avait du vrai et du faux. Ils m'écoutèrent avec intérêt et me promirent leur protection. Ces pourparlers durèrent plus d'une heure, nous allâmes ensuite à l'endroit où j'avais laissé Haïdé; je devançai mes hôtes, je courus à elle, l'appelant des noms les plus tendres, elle ne me répondit pas; je soulevai les branches, elle n'y était plus.

» Jugez de mon désespoir! nous parcourûmes en vain tous les environs, nous fîmes retentir l'air de nos cris, ce fut inutilement. Haïdé était perdue, enlevée d'une manière inexplicable; aucunes traces ne restaient de ses ravisseurs, que celles de quelques chevaux qui cessaient même à une assez grande distance du lieu où elle s'était cachée. Je n'eus plus désormais qu'une pensée dans le cœur : la retrouver et rejoindre l'armée française. Je demandai au chef de mes protecteurs un cheval et un guide pour me rendre à Alger. Il m'accorda l'un et l'autre, et bientôt j'arrivai dans cette ville.

» J'allai droit au général en chef, qui me reçut après quelques explications données sur ma position et sur le but de ma visite. J'avais un peu oublié notre langue, j'eus de la peine à m'exprimer. Pourtant je racontai

franchement mon histoire, et je suppliai le général de me protéger contre la vengeance de mes anciens compagnons, afin que je pusse retourner chez eux pour y rejoindre Haïdé, et la sauver s'il était temps encore. Le général m'interrogea longtemps avant de me répondre; s'informa de mon influence sur cette tribu guerrière, de mes intentions par rapport à ma famille, puis, aprés quelques minutes de réflexion, il me parla ainsi :

» — Vous ne voulez pas retourner habiter en France, et vous avez raison, vous lui êtes devenu trop étranger; toutefois vos parents doivent connaître votre existence, et je me charge de les en instruire; plus tard vous irez les voir, à présent j'ai besoin de vous ici. Je savais tout ce que vous venez de me dire. La tribu avait envoyé vers moi un Arabe, chargé de nouvelles importantes. Aboul-Senek n'a pu survivre à votre abandon et à celui de sa fille, le coup a été trop fort pour sa vieillesse, il est mort presque subitement le lendemain de votre départ. Votre absence le laissant sans héritiers, la discorde s'est mise dans la tribu pour la nomination d'un chef. Elle a amené des querelles sanglantes qui n'ont rien décidé, et les choses en sont encore là à cette heure. Les plus raisonnables ont député vers moi pour me demander un cheik qui les mît d'accord et me fût agréable. Je ne puis en rencontrer un plus convenable que vous. Allez donc commander à ces hommes dont vous me répondez. Un détachement vous accompagnera afin de soutenir votre élection. Je compte que vous vous montrerez digne de mon choix.

» Je vous laisse à penser quelle fut ma joie. Je ne perdis point de temps et je retournai au désert avec la compagnie qui m'était offerte. Mon premier mot fut pour

Haïdé, pour Haïdé que je retrouvai presque mourante de mon absence et de la perte d'Aboul-Senek. Elle avait été retrouvée par les émissaires du chef, au moment où, comme nous, ils allaient se présenter aux Saharis. En entendant du bruit autour d'elle, elle s'était imprudemment montrée, croyant que c'était moi avec les Arabes dont nous avions vu les tentes. Elle fut reconnue et enlevée, avant d'avoir même le temps de se défendre. Les dissensions dont j'ai parlé avaient empêché jusqu'ici qu'on s'occupât d'elle, et d'ailleurs, je le répète, elle était mourante.

» Depuis lors je suis resté à la tête de ma tribu. J'ai combattu avec l'armée française, je l'ai suivie dans toutes ses expéditions, et elle n'a pas d'ami plus dévoué. Voilà toute mon histoire, madame, je ne vous ennuierai pas des détails de guerre, je sais que les femmes n'aiment pas les *bulletins*.

— Vous n'avez pas dit, monsieur, ajouta mon mari, que vous aviez obtenu vos distinctions par une bravoure à toute épreuve; heureusement les *bulletins* sont là.

— Ce dont je sais gré à Raphaël, c'est qu'il nous a fait grâce des descriptions des mœurs, des usages et des pays; c'est une générosité bien rare chez un conteur, continua Léon de Gerville.

— Qu'est devenue Selma? demanda une jeune femme.

— Elle a quitté la tribu.

— A-t-on découvert le meurtre de Mohamed ? ajouta une autre.

— Oui, madame, mais j'étais le maître.

— Et Haïdé? murmurai-je toute émue.

— Elle est ma femme, madame, répliqua t-il en baissant les yeux.

XI

J'avais écouté cette longue narration avec une sorte de vertige. Tout ce que mon imagination rêvait d'étrange, de romanesque, je le retrouvais chez cet homme. Il était là, beau comme l'ange déchu, comme lui racontant sa chute, et comme lui s'enorgueillissant d'être tombé. La passion frémissait dans mes membres, j'aimais avec délire, avec extravagance, non pas tant avec mon cœur qu'avec mon cerveau. Cet amour est le plus dangereux de tous, il n'a pas de frein, il n'a pas de bornes, rien ne l'arrête et tout l'excite, c'est un coursier indompté ne connaissant plus ni la voix ni le mors.

M. de Montagre, sans s'en douter, traduisit ma pensée en deux mots :

— Eh bien ! ma chère, n'est-ce pas là le véritable Antony ? et votre drame approche-t-il à cent pieds de la terreur de cette histoire ?

— C'est Antony, c'est Othello, me dit à l'oreille Léon de Gerville ; M. de Tonnay s'en souviendra.

— Quoi ! répondis-je effrayée, ce serait...

— Simplement la jalousie qui l'aurait conduit à ce duel.

— Allons donc, monsieur, ce n'est pas possible.

Je le regardai involontairement, et jamais je ne fus aussi frappée de l'ensemble qu'offraient son visage et son costume. Il restait appuyé sur la cheminée, rêveur,

voir p. 67

les yeux baissés, pensant peut-être à son amour d'autrefois, à ce pays brûlant où il avait laissé Haïdé. Peut-être aussi songeait-il à ce sentiment complet qu'il désirait tant connaître, et lorsque son regard se relevant chercha le mien comme attiré malgré lui, je ne pus le soutenir, je détournai la tête, il me fascinait.

Jamais je ne vous rendrai parfaitement ce que j'éprouvais. Rien n'était si près de la folie, rien n'y ressemblait davantage, je ne sais pas encore si je n'étais pas folle. Raphaël s'approcha de moi; je fus envahie par une émotion si puissante, qu'elle ressemblait à de la souffrance.

— Ai-je eu le bonheur de vous intéresser un peu, madame?

— Cela pouvait-il être autrement, monsieur? Cette vie est si étrangement accidentée!

— La voilà calme aujourd'hui.

— Vous nous disiez l'autre jour que vous n'aviez jamais été amoureux?

— Jamais *à la française*, madame, je le répète.

— Il me semble cependant que dans tous les pays du monde un semblable amour est une passion.

— Certainement, mais c'est une passion toute brutale, toute sensuelle, le cœur n'y entre en rien.

— Vous le croyez peut-être, mais vous vous trompez.

— Non, madame, je sens que je puis aimer beaucoup davantage.

— En Afrique?

— Non, madame, en France.

— Alors, ce serait un amour malheureux.

— Je le crains, et pourtant...

— Sans doute. Vous êtes ici pour trois ou quatre mois

tout au plus, quelle est la femme qui se laisserait engager dans une liaison si vite rompue ?

— Rompue ! et pourquoi, madame ? Pourquoi rompre ce qui fait le bonheur de la vie ?

— Mais vous ne pouvez rester ici, et alors...

— Je pourrais rester peut-être, et, si je ne le pouvais pas... Tout n'est-il pas possible à un grand amour ? Ne me l'avez-vous pas dit, madame ?

Je ne répondis pas, un nouveau cercle d'idées venait d'entrer dans ma tête.

— Oh ! madame, reprit-il, je vois que je serai bien malheureux en Afrique maintenant !

J'eus en ce moment l'intention de lui parler d'Albert, afin de changer le terrain sur lequel nous nous engagions. Je sentis que celui-là manquerait encore sous mes pas ; je cherchai un auxiliaire, aucun ne vint à mon secours. Le charme qui me retenait était si grand, que je ne me sentais pas la force de le vaincre. Raphaël n'avait pas d'expérience, heureusement ; sans cela, dès ce jour, il eût deviné ma faiblesse. Il me croyait à peine touchée, et déjà je n'étais plus maîtresse de mon cœur.

La soirée entière s'écoula ainsi dans cette intimité funeste, qui nous enlace comme un serpent en ses mille replis. J'étais enivrée, séduite ; pourtant je conservais le sentiment de mon devoir, et je me retenais à chaque pas. En me quittant, Raphaël me regarda, de ce regard puissant d'un homme aimé, de ce regard qui tombe d'aplomb sur le cœur, et qui le cloue, pour ainsi dire, à sa place. Je le saluai en silence, et, sans dire un mot d'adieu à mon mari, je me dirigeai vers ma chambre.

Mon premier mouvement fut de me jeter à genoux. Je ne priai point, je levai les yeux au ciel, je laissai mon

âme suivre la route qu'elle se traça, et je restai de longues heures au même endroit, sans m'apercevoir ni de l'isolement, ni de la fatigue, avec mille sensations indéfinissables, et un désir plus indéfinissable encore. Je me couchai après machinalement, je ne dormis pas, je ne veillai pas, je vous le répète, j'étais folle.

Le lendemain, vers dix heures, mon mari entra chez moi; je n'étais pas levée, tant je me sentais malade. Ernest avait une lettre à la main.

— Voici un paquet de Wilfrid, dit-il, ma chère amie, il contient différents papiers d'affaires, et cette lettre pour vous.

— Je vous remercie, mon ami, je la lirai tout à l'heure.

— Lisez-la tout de suite, je vous en prie, car j'ai à vous parler, et, si je ne me trompe pas, votre cousin doit être tout à fait du même avis que moi.

J'ouvris l'enveloppe, et, après quelques détails de famille, quelques phrases d'amitié, je trouvai ceci :

» M. de Tonnay est à Paris, chère Odile, je le sais d'un » de ses plus chers amis. M. de Montagre comprendra » comme moi la nécessité de vous éloigner d'un pareil » être. Je le crois capable de tout pour satisfaire ses » passions, et il vous aime encore.

» Comment va votre santé? Avez-vous repoussé ces » dragons noirs, cette passion du merveilleux, qui vous » rendait si malheureuse dans nos montagnes? N'y re- » venez que guérie de vos chimères, vivez dans la vie » réelle, dans la vie du monde, jusqu'à ce que vous en » soyez lasse. Alors vous aurez besoin de calme, vous » aurez besoin de nous, et vous nous retrouverez les » mêmes. D'ici là, mon amie, je ne saurais trop vous le

» répéter, veillez sur vous-même, chassez les illusions, » et ayez confiance dans ceux qui vous ont toujours » aimée. »

— Votre cousin vous parle de M. de Tonnay, n'est-il pas vrai, ma chère?

— Cela est vrai.

— Il vous demande ce que je vous ai demandé déjà?

— Oui.

— Et vous le ferez?

— Lorsque je ne le voudrais pas, n'y suis-je point forcée? ce malheureux n'est-il pas mourant?

— Il en reviendra, je le crois, mais ce duel même est une raison pour éloigner cet homme. Tout le monde n'en sait-il pas maintenant le motif? N'est-ce pas vous qui y avez donné lieu, par une légèreté sans exemple? Les propos iront leur train, et vous serez forcée de les laisser courir.

— Je ne suis nullement cause de cette querelle.

— C'est-à-dire que vous ne l'avez point excitée. Je sais tout.

— Que pouvais-je faire?

— Répondre simplement à M. de Tonnay que vos contredanses étaient prises, il aurait senti le motif de cette réserve et il se serait retiré.

— Je ne le crois pas.

— Mon Dieu! ma chère, vous avez un grand défaut, vous voyez de la passion partout.

— Et vous en avez un plus grand encore, vous n'en voyez nulle part.

— Je suis plus vrai et plus raisonnable que vous.

— Cela est possible, mais cette raison me rendra folle.

— En vérité, je crois que vous l'êtes déjà !

— Eh bien ! Ernest, puisque vous m'y forcez, puisque l'occasion se présente, je serai franche avec vous, je vous ouvrirai mon cœur, je me ferai connaître à vous, qui ne m'avez jamais connue, et peut-être ensuite pourrons-nous être heureux encore.

— J'écoute, répliqua-t-il d'un air moqueur, et s'établissant dans son fauteuil en homme qui va entendre une lecture ennuyeuse.

— Vous savez comment s'est fait notre mariage, vous savez que j'étais une enfant à la fois romanesque et rieuse, vous savez que je vous épousai parce que mon père feignit de contrarier mon goût, afin de lui donner plus de puissance ; vous savez tout cela, pourtant il y a une chose que vous ne savez pas, c'est que je ne vous ai jamais aimé.

— L'aveu est étrange et flatteur.

— Non, je ne vous ai jamais aimé d'amour.

— Et qui donc aimez-vous ?

— Personne.

— Personne ?

— Non, je n'ai eu d'amour pour personne.

— Comment savez-vous cela ?

— Je le sais par la comparaison, par la connaissance de moi-même.

— Vous m'aimez donc à présent ?

— Mon ami, j'aimerais... si vous vouliez...

— Si je voulais, moi !

— Vous, vous seul. Voyez-vous, Ernest, chez certaines natures, les sentiments, les impressions, ne se développent que bien tard. Jusqu'ici je n'ai été qu'une petite fille sans énergie, sans idées· j'ai été coquette et

légère, ainsi que vous le disiez tout à l'heure. Cela m'a suffi, à présent cela ne me suffit plus, le voile est tombé de mes yeux, j'ai senti le vide de mon existence, j'ai senti l'isolement dans lequel je végète, et j'ai cherché autour de moi la raison de cette tristesse. J'ai besoin d'amour, Ernest, vous êtes le seul homme au monde qui ayez le droit de m'en donner, c'est à vous que j'en demande, ne me refusez pas.

Mon mari me regarda étonné.

— De l'amour, Odile? j'en ai beaucoup pour vous, c'est-à-dire autant qu'un homme de trente-six ans peut en ressentir après cinq ans de mariage; de cet amour qui dure toute la vie, parce qu'il est raisonnable.

— Eh! ce n'est pas de la raison qu'il me faut, entendez-vous, c'est de la passion, de la passion jeune, ardente, comme je crois, comme je dois l'espérer. Il y a un grand malheur dans notre vie, c'est que vous en avez fini avec le cœur lorsque je n'ai pas commencé encore; c'est que vous n'avez plus d'autre désir que le calme et le bien-être, lorsque moi je ne puis vivre que dans l'agitation et le mouvement. Comment nous entendre, alors?

— Et vos devoirs, Odile?

— Je les connais, et je fais tout pour les accomplir; mais quelle force a le devoir en face du bonheur? quels combats ne faut-il pas livrer à ces fantômes qui vous poursuivent, qui vous crient de les suivre!

— En vérité, ma chère, je ne comprends rien à tout cela.

— Vous ne comprenez pas?

— Absolument pas.

— Faut-il donc alors vous dire toute ma pensée, vous

la dire aussi coupable qu'elle l'est, qu'elle l'est malgré moi, mon ami? Eh bien! sachez-le donc, si vous ne voulez pas me donner cet amour que je vous supplie de m'accorder, si vous refusez de veiller sur moi, de guérir mon âme malade et blessée, il m'arrivera quelque malheur.

— Eh! mon Dieu, lequel?

— Ou je deviendrai folle, ou j'en aimerai un autre; je ne vois pas de troisième parti.

— Ma chère amie, je vous défie de devenir plus folle que vous ne l'êtes.

— Non, non; je chercherai ailleurs ce que vous méprisez tant.

Il partit d'un éclat de rire.

— Chère Odile, ceci est trop drôle, me prévenir que vous me tromperez! c'est peine perdue, je ne le crois pas.

— Vous ne le croyez pas!

— Non; je vous connais mieux que vous-même. Votre esprit est trop élevé, votre intelligence trop noble, vos principes trop sûrs, pour céder ainsi aux caprices de votre santé. Vous avez mal aux nerfs, vous prenez cela pour du vide dans le cœur, et vous bâtissez là-dessus des châteaux de cartes qu'un souffle renverse. Croyez-moi, ma chère, réfléchissez, occupez-vous, chassez la tentation, bannissez les illusions et la rêverie : regardez de près la position que Dieu vous a faite. Vous êtes belle, riche, jeune; vous avez un mari honnête homme, qui vous est dévoué corps et âme; vous ne formez pas un désir qu'il ne soit satisfait, que vous faut-il de plus? Avec votre caractère, vous laisserez-vous dominer par de froides théories, impossibles à exécuter, et qui tuent

ceux qui les suivent? Encore une fois je ne le crois pas, je ne peux le croire. Nous ne parlerons plus de cela, c'est un sujet pénible. Mettez la sourdine à votre imagination, car elle vous mènerait trop loin si vous l'écoutiez.

En achevant ces mots, mon mari se leva, me baisa la main de l'air le plus galant et sortit.

Je la suivis de l'œil, restant à la même place, aussi étonnée que s'il m'eût annoncé la chute du globe; un torrent de larmes me soulagea, je m'enfermai, et je pleurai ainsi toute la journée.

Cette journée décida de mon sort; cette passion que je pouvais encore diriger, qui se serait portée vers mon mari s'il l'eût acceptée, devint alors ma maîtresse et s'empara de toutes mes facultés. Ernest, par sa raisonnable et moqueuse indifférence, mit le sceau à mon malheur. Je ne songeai plus qu'à Raphaël, je me laissai aller à cette pensée, et ma perte fut accomplie.

J'envoyai en secret savoir des nouvelles d'Albert. Il était dans le même état, mais on ne craignait aucun danger. Ce fut une consolation pour moi, et cependant le cœur des femmes est fait de telle façon, que je savais un gré infini à Raphaël de ce combat, et qu'il avança bien plus dans mon cœur par ses mauvais instincts que s'il avait été véritablement un héros, comme je voulais le croire. Mon mari me semblait vulgaire et prosaïque au dernier degré avec ses raisonnements. Il ne me *comprenait* pas. Ce mot et cette idée sont devenus parfaitement ridicules, il n'en est pas moins vrai que c'est là la cause de presque toutes les sottises des femmes. Non pas que cela soit réel, mais elles se le figurent, ce qui est encore pis. Chaque jeune fille a une chimère et des

illusions; elle les nourrit, les caresse, les élève au rang d'idée fixe, et puis après on se plaint de n'être pas comprise. Comment comprendre qui ne se comprend pas soi-même?

J'en étais là, et je me plaignais. Je me sentais si mal à mon aise que je ne voulais voir personne; je fermai ma porte. Raphaël vint, je le refusai comme les autres; c'était une véritable douleur; je portais, pour ainsi dire, le deuil de moi-même, de mon avenir, de mon bonheur.

Quelques jours s'écoulèrent, mon impression devint moins douloureuse. Je me laissai aller au besoin de m'étourdir, de me distraire, de le voir enfin! je le reçus, j'étais seule : notre émotion mutuelle fut poussée à son comble, nous ne pouvions pas parler, nous n'osions pas nous regarder, c'était un de ces instants solennels qui décident de toute l'existence, un de ces instants où l'on descend une pente fatale en se retenant à des branches de fleurs, dont bientôt les épines vous déchirent.

Raoul, vous m'aimez; il est peut-être cruel de vous faire assister minute par minute aux progrès de cet amour pour un autre; mais cependant il faut que vous sachiez toutes les nuances pour apprécier la vérité, il faut que vous compreniez comment je fus entraînée. Soyez tranquille, d'ailleurs, écoutez sans colère ces récits d'un bonheur fugitif, vous serez bien vengé plus tard!

Nous étions là, interdits, palpitants. Quelque peu expérimenté qu'il fût, M. de Lanson comprit qu'il devait parler le premier; il prit ma main, son contact me fit frissonner des pieds à la tête, j'essayai de me retirer, il me retint.

— Madame, me dit-il de cette voix voilée par la passion qui pénètre jusqu'à l'âme, vous voulez donc que je meure?

— Comment? que dites-vous?

— Que vous me défendez de vous voir et que c'est me tuer.

— N'allez-vous pas bientôt être obligé de vivre sans moi? repris-je en essayant de badiner.

— Vivre sans vous, madame, je ne le puis plus.

— Mais... en Algérie?

— Je n'irai pas.

Je partis d'un éclat de rire forcé.

— Vous voulez renoncer à l'Afrique, à votre tribu, à tout pour moi, M. de Lanson. Allons donc! vous, un Arabe, c'est être bien Parisien, et bien trompeur.

— Je ne trompe pas, madame, je dis ma pensée. Je ne retournerai pas en Afrique sans vous.

— Sans moi! oh! la belle folie!

— Riez, madame, je ne ris plus, moi!

— C'est que je me vois en Afrique, sous les tentes, ou sur le dos d'un chameau; c'est ravissant.

— Votre noble cœur est digne de cette noble vie!

— En vérité, monsieur, voilà non pas des *châteaux en Espagne*, mais des *châteaux en Afrique*. Heureusement qu'un souffle abat les uns et les autres.

— Hélas! madame, je ne le sais que trop!

Je devais en ce moment me lever, le bannir, ne plus écouter des propos d'amour, coupables doublement puisqu'ils offraient un danger si grave, avec une imagination telle que la mienne. Je le voulus, je vous le jure, je l'essayai même; la menace, la colère s'effacèrent de ma pensée lorsque je le regardai. Jamais plus beau type

de visage ne s'offrit à l'amour d'une femme. Il était animé par mille sentiments plus tendres et plus séduisants les uns que les autres. Un adieu expira sur mes lèvres.

— Madame, Odile, me repousserez-vous toujours? me laisserez-vous perdre mon existence, que vous pouvez sauver d'un mot, que vous pouvez faire si belle?

Il était à genoux, il retenait toujours ma main.

— Répondez, répondez, je vous en supplie.

Je me taisais autant par impuissance que par crainte.

— Un mot, de grâce!

— Relevez-vous, dis-je enfin en paroles inintelligibles, relevez-vous, je ne dois pas en entendre davantage, il faut vous retirer.

Il se releva, sans murmure, mais pâle, mais mourant presque; il s'éloigna soumis comme un enfant que l'on gronde et qui n'ose se plaindre.

— Madame, je vous obéis, vous le voulez; si tout autre que vous essayait de briser ainsi mes résolutions, je lui résisterais invinciblement; pour vous, madame, je me retire.

Il marchait vers la porte, tout ce que je pus faire, ce fut de ne point le rappeler. Mon cœur battait à m'étouffer, Raoul, vous devez le comprendre. Il s'arrêta sur le seuil et se retourna alors. Je le regardais, ce regard rencontra le sien, je ne sais ce qu'il y put lire, mais il revint vers moi et se jeta de nouveau à mes pieds.

— Oh! répétait-il, ne me renvoyez plus!

— Eh bien, restez; continuai-je au comble de l'agitation, restez; aussi bien je souffre, hélas! et quand je vous l'aurai dit, peut-être souffrirai-je moins!

— Vous souffrez, Odile!

— Oui, je souffre, d'un combat atroce, d'une douleur que rien ne console; je cherche un appui autour de moi, partout il me manque. L'isolement, l'isolement! l'abandon, voilà ce que vous ne connaissez jamais, vous autres hommes, et ce que vous nous imposez néanmoins.

— Qui peut vous abandonner, vous?

— Tout, jusqu'à moi-même, jusqu'à Dieu, je le crains bien!

— Oh! vous n'êtes pas abandonnée, car je suis là, car mon amour vous soutiendra, vous défendra contre tous.

— C'est vous que je crains, Raphaël!

— Vous me craignez! vous m'aimez donc!

— Eh bien! oui, je vous aime; oui, je vous le dirai une fois et je ne vous reverrai plus ensuite, nous aurons tous les deux pour consolation ce moment d'ivresse et de délire, oui, je vous aime, je vous aime comme vous m'aimez. Je donnerais ma vie pour être libre, pour vous suivre, entendez-vous? pour partager vos dangers, vos fatigues, pour être la véritable compagne d'un héros tel vous. C'est ainsi que j'entends la vie, pleine, ardente, exaltée, riche d'émotions et de douleurs peut-être; ce que les autres appellent folie et ce que je trouve sublime, moi!

— Oh! mon Dieu, murmurait-il, parlez, parlez; c'est là l'amour, l'amour que j'ignorais, l'amour qui vient de l'âme, qui en dirige les nobles instincts; parlez, Odile, parlez toujours.

— Si je disais tout ce que je pense, tout ce que je sens, Raphaël, oh! je parlerais des heures, car jamais plus de projets, plus de remords, plus de craintes, n'ont déchiré une âme humaine. Songez, souvenez-vous, que ces moments sont les seuls qui nous soient accordés, qu'après cela nous ne nous verrons plus, et!..

— Ne dites pas cela, ne le dites pas, Odile, ne prononcez pas cet arrêt, croyez-vous donc que je puisse l'entendre?

Que vous dirai-je, Raoul? cette scène dura de la sorte plus de deux heures; puis nous nous séparâmes, en nous jurant de nous aimer toujours et de ne nous revoir jamais. Hélas! ce sont deux promesses que l'on fausse tour à tour, on commence par se revoir et on finit par s'oublier. Tout est ainsi dans ce monde!

Je ne résistai point à cet assaut, je tombai sérieusement malade. Les soins les plus assidus me furent prodigués : seulement M. de Montagre, fort occupé alors d'une spéculation très-avantageuse, ne me voyait guère que quelques minutes par jour, Raphaël assiégeait ma porte, strictement défendue à tous, et m'écrivait sans cesse, je ne lisais pas ses lettres, on ne me les remettait point, le médecin avait défendu toute émotion. Cet état presque alarmant dura plusieurs semaines.

Mon mari attendait impatiemment ma convalescence pour faire un voyage nécessaire à l'opération qu'il voulait entreprendre. Il me témoignait tous les jours un désir de me quitter qui me blessait vivement et retardait ma guérison. Un matin, j'allais mieux, il entra dans ma chambre.

— Vous avez meilleur visage, Odile, me dit-il, et si vous vouliez être raisonnable je suis sûr qu'en très-peu de temps vous seriez parfaitement remise.

— Raisonnable, comment?

— Oui, ce sont vos folles idées qui vous ont conduite là.

Je le regardai stupéfaite.

— Que voulez-vous dire?

— A force de rêver vous avez exalté votre tête, et la fièvre s'en est suivie.

— J'ai fait plus que rêver, monsieur.

— Et quoi donc, s'il vous plaît?

— Donnez-moi un quart d'heure, mon ami, je vous en supplie, et écoutez-moi.

— J'écoute.

— Eh bien! ce rêve dont vous parliez, ce n'est plus un rêve.

— Comment?

— Je suis bien près d'aimer un homme, si je ne l'aime déjà : ne voulez-vous pas me sauver?

Il resta quelques secondes sans répondre.

— Je vous croyais mieux, chère amie, je vois avec douleur que je me trompe.

— Vous ne comprenez donc pas? repris-je avec l'accent du du désespoir.

— Je comprends, Odile, je comprends que vous vous excitez par la solitude, par vos lectures, je comprends que vous vous trompez vous-même, que vous vous créez des dangers, afin de les combattre, afin d'être une héroïne de roman. C'est là tout votre tort, tout votre malheur. Regardez autour de vous, rentrez dans la vie; il ne s'agit pas de dire : « Je ne puis vivre sans aimer! » L'énergie, l'intelligence dont vous êtes douée, doivent-elles servir à vous égarer? Je vous l'avoue franchement aujourd'hui, parce que ce moment est grave, parce qu'il doit servir de base à un nouvel avenir, les folies de l'amour sont aussi loin de moi que celles de ma première jeunesse. Il m'est désormais impossible d'en ressentir et je ne vous promettrai pas un sentiment que je ne puis vous donner.

Mais ne pouvons-nous être heureux sans cela? l'affection qui nous unit n'est-elle pas bien tendre et bien véritable? Ne pouvez-vous ôter de votre imagination ces extravagances qui la dominent? Ne pouvez-vous être tout simplement la marquise de Montagre, belle et spirituelle femme, avec deux cent mille livres de rente, mille adorateurs, un mari qui vous est dévoué, des succès de tous genres, le goût des arts, la possibilité de faire du bien, la considération de tous, une vie aussi remplie que possible par les plaisirs et les affaires? Que peut-on ajouter à cela? Qu'est-ce que l'amour viendrait mêler à ces jouissances? Ma bonne Odile, faites un grand effort : consultez votre expérience, n'apporterait-il pas plutôt la douleur et le trouble? Ces réflexions sont sérieuses, j'en conviens, vous savez quel intérêt me les dicte. Mûrissez-les, pesez-les, je suis certain qu'elles vous ramèneront à vos devoirs, à votre position véritable. Je ne m'alarme pas de votre aveu, vous vous faites des illusions, et si malheureusement vous ne vous en faisiez pas, je vous connais trop pour douter de votre victoire.

Il me quitta après ces mots.

Eh bien! mon ami, savez-vous ce qu'il laissa dans mon âme après cette seconde épreuve de confiance inutile? Un sentiment d'amertume et un désir immodéré de vengeance. Je ne pouvais lui pardonner de m'avoir forcée de me regarder moi-même. Les vérités qu'il m'avait dites me blessaient, parce que je ne voulais pas les entendre. Je sentais malgré moi qu'il avait raison, et c'est là ce que je ne lui pardonnais pas. Et pourtant si je l'avais cru!... Je n'ai pas d'excuse, Raoul, je me suis perdue moi-même, j'ai été avertie, une main sage a essayé de me retenir, je me suis jetée tête baissée dans

le péril, j'ai succombé, j'expie ma faute, je dois courber le front et me soumettre.

Nous ne reprîmes pas cette conversation. Après une semaine encore je pus me lever, Ernest partit alors, et me laissa aux soins de nos amis. Ce funeste voyage amena la catastrophe ; s'il fût resté près de moi je me serais arrêtée. Dieu le voulait ainsi ! Il fallait un exemple à celles qui pourraient m'imiter.

XII

L'absence de mon mari me permit de régler ma vie selon mon caprice, sans en rendre compte à personne, ce fut déjà le commencement de mon malheur. Mes idées étaient tellement fausses que je me regardais comme dégagée envers M. de Montagre, depuis qu'il avait refusé mon amour et qu'il avait affecté de ne pas croire à mon commencement d'infidélité.

— Je l'ai averti, me disais-je, il n'a plus à se plaindre !

Je ne voulais pas comprendre que cette noble confiance dont il m'honorait était pour une âme généreuse le plus puissant auxiliaire. Je n'étais plus moi-même ; dominée par ma passion, dont je ne calculais ni les suites, ni la portée, je ne voyais et ne sentais qu'elle. Elle étendait sa griffe de vautour sur tout ce qui était autour de moi et me serrait dans un cercle infranchissable, où rien n'était possible que cette passion.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je revis Raphaël.

Ce que nous avions souffert loin l'un de l'autre, nous montra l'impossibilité d'une séparation complète ; je capitulai avec ma conscience, je consentis à le recevoir comme un frère, comme un ami, sous la condition de ne pas prononcer un mot d'amour. Il tint religieusement sa promesse, et quelquefois moi-même je fus sur le point de me montrer plus faible que lui.

M. de Montagre m'écrivit une lettre pleine de tendresse et de sens. Il me priait de me préparer à un voyage. C'était la seule manière de me distraire, de m'éloigner à la fois de la solitude et du monde, dangereux l'un comme l'autre.

« Dans un mois, ajouta-t-il, je reviendrai vous prendre, nous irons ensemble en Italie ; là, votre imagination trouvera une pâture extérieure qui vous garantira du reste. Vous reviendrez guérie, et nous pourrons ensuite partager notre temps entre nos montagnes et les cercles de Paris, vous vous amuserez partout, vous ne regretterez nulle part. »

Mon aveuglement me fit considérer cette lettre comme la suite du plan arrêté par mon mari pour me soumettre à ses volontés. Je la montrai le même soir à Raphaël.

— Il veut vous emmener, et vous vous en irez, Odile?

— Il le faudra bien !

— Avez-vous oublié nos souffrances? Croyez-vous donc à présent que vous vivrez loin de moi ?

— Je n'ai rien oublié, Raphaël, mais que puis-je faire?

— Refuser de partir, madame. Je refuse bien, moi, d'aller où le devoir le plus sacré m'appelle ! Je sacrifie mon avenir, mon peuple, pour vivre près de vous. J'ai le droit de vous demander aussi un sacrifice.

— Raphaël, croyez-moi, il vaut mieux tous les deux

retourner où nous sommes attendus, où nous sommes obligés de rester. Il vaut mieux céder à la fatalité qui nous brise.

— Vous céder! Jamais.

— Mon Dieu! que vais-je devenir?

— Si vous m'aimiez, vous n'auriez qu'un parti à prendre.

— Taisez-vous, taisez-vous, esprit de ténèbres! Laissez-moi libre, hélas! c'est tout ce qui me reste.

Depuis cette conversation le charme qui nous attirait l'un vers l'autre augmentait de minute en minute, nos forces pour combattre diminuaient en proportion. Un matin, après une nuit agitée, je me levai résolue cette fois à terminer cette lutte. J'écrivis à Raphaël de ne plus revenir, de ne plus troubler la nouvelle existence où j'allais entrer. Ernest arrivait sous peu de jours. Je voulais me préparer à le revoir par la solitude, la réflexion, ces puissants amis des têtes malades. J'ajoutai que ma porte était fermée et qu'il ne parviendrait pas jusqu'à moi.

Plus tranquille après avoir envoyé cette lettre, je me créai toute cette journée des occupations, desquelles je m'efforçai de le bannir. Je gardai ma loge aux Italiens pour moi seule. La musique me ferait du bien, me calmerait les nerfs, je pleurerais peut-être, pour cela il fallait être sans témoin. Cette loge, la plus obscure de toute la salle, me permettait de me cacher. On donnait *Otello*. Rubini, Tamburini, Lablache, mademoiselle Grisi; cet admirable ensemble de talents, si difficile à réunir, faisait les honneurs du spectacle. Je m'enveloppai d'un grand châle, je pris un chapeau du matin, et je me fis conduire au théâtre.

Personne ne me remarqua, ma mise avait quelque chose de trop ordinaire, et certainement les gens qui me cherchaient dans ma loge, durent croire que je l'avais donnée à ma femme de chambre.

L'ouverture commença, puis le premier acte, je restai dans l'extase, mon âme s'agrandissait à ces accords, mais, par un malheur de mon caractère, elle s'agrandissait pour ma passion. Je la sentais pareille à un géant prêt à m'étouffer. Lorsque Desdémona parle d'Otello, lorsqu'elle trouve des accents si admirables pour son retour, pour sa tendresse, je fus au moment de crier comme elle, de me précipiter comme elle dans le péril, sauf à affronter ensuite la malédiction et le mépris de tous les miens.

Au plus fort de cette exaltation la porte de ma loge s'ouvrit doucement, et *il* parut!

Il n'y a pas de langue qui puisse vous peindre ce que j'éprouvai alors.

Il était, lui, si ému que j'entendais sa respiration pressée, malgré l'orchestre, malgré les voix; il se plaça derrière ma chaise, inaperçu du public. Nous n'échangeâmes pas un mot, pas un salut. Je savais que si je parlais, je devais lui ordonner de me fuir; il n'ignorait pas que le premier mot qu'il dût prononcer était celui de pardon, la crainte de nous blesser mutuellement nous ferma la bouche. De toutes les émotions que j'ai éprouvées, celle de cette soirée étrange est peut-être la mieux gravée dans ma mémoire. Je ne sais si vous apprécierez tout ce qu'elle avait de saisissant et de douloureux.

Nous restâmes ainsi immobiles, silencieux, toute la soirée, écoutant avec religion cette musique sublime, nous identifiant avec la position des acteurs, nous re-

gardant quelquefois à la dérobée ; je feignais presque de ne pas le voir, pour ne pas le renvoyer. Il le comprenait ainsi et n'essaya pas de m'adresser la parole. Seulement, à la romance du Saule, il me toucha légèrement le bras, je me retournai, deux larmes brillaient dans ses yeux :

— Odile, voilà notre sort, si vous le voulez... Si vous le voulez, au contraire, un bonheur de toute la vie.

Je ne répondis pas. Sa voix tremblait de nouveau.

— Après la pièce, je vous reconduirai chez vous, vous m'écouterez et vous prononcerez notre arrêt. Vous savez si je suis docile. Mais rappelez-vous que je vous parle ici sur mon honneur et mon amour, je ne survivrai pas à votre perte. Mon supplice depuis trois mois est trop grand, il doit finir, il finira ce soir même.

J'étais comme dans un songe, je ne pouvais trouver un mot à lui dire. Sa résolution me dominait. La toile baissa, nous laissâmes sortir tout le monde, nous nous échappâmes par un petit escalier, ma voiture nous attendait, nous partîmes.

La route fut silencieuse encore. Nous entrâmes dans mon boudoir. Je jetai mon chapeau et mon châle, il resta debout, au milieu de l'appartement.

— Odile, dit-il tout à coup, pourquoi refuses-tu de me suivre ? Est-ce pour ton mari, pour ta réputation ? ou bien, est-ce que tu ne m'aimes pas assez ?

Je ne trouvais pas une réponse, je tremblais.

— Dis-le-moi, dis-le-moi, je te le demande à genoux.

— Laissez-moi, Raphaël, si vous êtes généreux, laissez-moi.

— Eh bien ! non, de par le ciel, je ne te laisserai pas. Il faut que tout ceci finisse aujourd'hui même. Si tu m'aimes, tu me suivras ; si tu ne m'aimes pas, je me tuerai.

Je poussai un horrible cri.

— Oui, je me tuerai, que ferais-je de la vie? Tu m'as entr'ouvert une nouvelle voie, et si tu m'abandonnes je ne puis y marcher seul, je ne puis non plus retourner en arrière, ce que j'ai aimé, ce que j'ai connu jusqu'à présent m'est odieux : tu le vois alors, il ne me reste plus qu'à mourir.

— Ne me parlez pas ainsi, je vous en conjure, vous me ferez mourir avant vous.

— Écoute : tu m'as dit que tu m'aimais, tu m'as dit ici, à cette même place, il y a trois mois, que tu n'avais jamais aimé que moi, dès lors tu m'appartiens et tu me suivras. Odile, continua-t-il en se jetant à mes pieds : songes-y. Ton mari va revenir, nous serons séparés, nous ne nous reverrons plus, nous n'entendrons plus parler l'un de l'autre. Supporteras-tu cela?

— Non.

— Alors il faut nous réunir, il faut fuir ensemble. Dans mon désert, là-bas, nous serons unis pour toujours, tu seras ma femme.

— Ta femme! et Haïdé?

— Haïdé n'existe plus pour moi, il n'y a que toi au monde! Tu m'appartiendras uniquement, personne n'aura le moindre droit sur toi : ma bien-aimée, vois-tu, rien que de songer aux droits de cet homme, mon sang bout, je le tuerais ainsi que j'ai tué Mohamed, prends-y garde!

— Oh! tais-toi! tais-toi!

— Viens alors, si tu veux le sauver. Viens, mon Odile; morte pour tous, vis pour moi seul, pour notre amour, pour notre bonheur.

— Morte! oh! tu as raison, oui, morte.

— Comment ? que veux-tu dire ?

— Oui, je serai morte pour tous, excepté pour toi, ce que tu dis toi-même.

— Tu veux donc me suivre ?

— Eh bien ! oui !

— Oh ! merci, merci, mon adorée !

— Que Dieu me punisse si je fais mal, mais je ne puis supporter davantage ce supplice.

— Il est affreux, va, je le sais.

— Nous partirons, c'est-à-dire tu partiras seul.

— Odile, je ne te quitte pas, tu ne partirais plus après.

— Je te jure par ce qu'il y a de plus sacré sur la terre et dans le ciel, que je serai auprès de toi avant deux mois.

— Je dois, je veux te croire.

— Tu partiras, tu prépareras tout pour me recevoir.

— Pourquoi nous séparer ? parce que je ne veux pas que tu sois à un autre ; parce qu'il me faudra supporter le supplice de t'attendre, de douter de toi.

— Je te croirais bien, Raphaël, comment douterais-tu, toi ?

— Ainsi tu viendras ?

— Je viendrai.

— Ainsi tu n'appartiendras qu'à moi seul, pour toute la vie ?

— Je quitterai pour toi mon mari, ma famille, ma patrie, et comme je ne veux pas leur léguer un déshonneur et un embarras éternel, ils me croiront morte, tu vois que je ne pourrai plus revenir sur mes pas.

— Je ne sais si je vis, tant ce bonheur est immense. Tu seras ma femme, ma femme unique. Bien que la loi

de Mahomet m'autorise à en prendre plusieurs, je les répudierai toutes et tu régneras seule.

— Haïdé, Haïdé surtout! Mais se soumettra-t-elle?

— Ne suis-je pas le maître, et crois-tu que l'on ose me résister?

Étrange aveuglement de l'amour! Et nous l'avons tous! et nous ne voyons pas que l'oubli des serments passés est un gage d'abandon pour l'avenir. Nous exigeons la rupture d'une liaison qui nous effraye, sans songer qu'une autre demandera de même une rupture et qu'on fera pour elle ce que l'on fait pour nous. Un premier amour peut seul excuser ces illusions. Celui qui n'a pas trahi encore ne trahira pas peut-être; au moins est-il permis de se le persuader, et cette erreur est-elle excusable?

Nous restâmes plusieurs heures à combiner nos projets, ils furent arrêtés entre nous avec la folie qui préside aux résolutions de ce genre. Les sophismes ne me manquèrent pas pour m'excuser. Une seule raison plaide en ma faveur. C'est le reste d'honnêteté qui empêche une femme de tromper son mari en face, c'est la délicatesse d'une âme non corrompue qui recule devant le partage, c'est enfin le dernier principe d'honneur qui nous décide à briser des liens que nous ne voulons pas souiller.

Raphaël me quitta l'âme enivrée. Cependant lorsque je cherchai en lui cette exaltation qui me jetait dans le précipice, il me sembla que je ne la trouvai point, il me sembla que ses regards s'animaient davantage à l'idée de notre réunion en Afrique, qu'à celle de l'amour passionné dont j'étais éperdue. Ce fut une nuance, un éclair qui me blessa; je n'écoutai pas ce pressentiment; hélas! peut-être était-ce un avertissement du ciel.

Restée seule, j'essayai de penser, cela me fut impossible, j'avais le vertige, la tête me tournait. Malgré moi je jetai un coup d'œil autour de moi, sur ce luxe dont j'étais environnée, et tout ce que je sentis ce fut le bonheur de sacrifier tout cela à l'homme que j'aimais. Il n'y eut ni regrets, ni remords, l'orgueil me soutenait contre eux.

— Oui, je laisserai ma fortune, mon rang, mon opulente vie, tout pour une tente dans le désert et la joie de ne plus le quitter. Mon mari sera libre, il me pleurera quelque temps et puis je serai oubliée comme les autres. Wilfrid lui-même, l'être de ce monde qui m'aime le plus, n'a-t-il pas sa femme, ses enfants? le premier coup sera terrible, mais il se consolera. Je ne suis *nécessaire*, *indispensable* à personne, mon pauvre père seul! — Dieu l'a repris.

Je n'eus plus un autre sentiment, une autre idée que celle de ma fuite, et les moyens de la préparer de loin. Ma préoccupation, ma douleur, n'avaient pas besoin de se cacher. J'écrivais des lettres lamentables, je fuyais le monde, je passais tout mon temps avec Raphaël, c'était une contemplation perpétuelle. L'amour est un grand magicien!

Enfin il partit, la veille de l'arrivée du marquis. Cette séparation fut déchirante. Quelque chose me disait que je ne le reverrais plus, je ne pouvais m'arracher de ses bras, il m'y retenait avec frénésie, peu s'en fallut que je ne devinsse coupable, la pensé de l'avenir m'arrêta. Je voulais au moins sortir pure de cette union que j'allais briser. Je ne sais s'il le devina.

Je reçus mon mari tristement, froidement, en femme résignée et préparée à tout. Il m'interrogea sur mon changement visible et parut s'en inquiéter.

— Je n'ai *rien*, mon ami, répondis-je de ce ton qui

glace le cœur. Je souffre toujours du même mal, ce n'est pas la peine d'en parler.

Il me quitta en haussant légèrement les épaules, en homme qui désespère. Je le suivis de l'œil et je me sentis en ce moment supérieure à lui de toute la distance qui sépare le ciel et la terre.

— Il ne me comprend pas, me dis-je avec un sourire de pitié.

Il était loin en effet de me comprendre et de me deviner ! Je commençai mes préparatifs à petit bruit, et j'y mis une patience inouïe. D'abord, j'empruntai dix mille francs à Wilfrid, sous prétexte d'une dette de chiffons, ignorée de mon mari. J'achetai sous d'autres noms le trousseau indispensable, je le payai et le laissai en dépôt dans les différents magasins. Puis je m'occupai de mon projet *de suicide*, je réunis les éléments les plus capables de tromper ceux qui m'aimaient. Mes conversations avec M. de Montagre, ma correspondance avec ma cousine et son mari, les propos que je lançais en l'air étaient autant de jalons posés pour le moment de la crise. Je ne conçois pas aujourd'hui comment j'ai pu exécuter ce plan avec autant de suite et d'habileté, moi franche et étourdie, moi qui suis, pour ainsi dire, impétueuse : cet amour avait une étrange puissance !

Mon mari s'occupait de nos projets de voyage, il me consultait sans cesse sur les arrangements à prendre. J'écoutais avec cette indifférence d'une personne désintéressée de toute chose, qui accepte ou refuse sans raison et sans but.

— En vérité, ma chère, me disait Ernest, vous êtes si majestueuse que vous ôteriez le désir de vous être agréable. Les femmes à vapeur sont décourageantes.

Je supportais ses sarcasmes et ses plaintes avec la même philosophie, et réellement il lui fallait une patience angélique pour ne pas se rebuter.

Je reçus plusieurs lettres de Raphaël. Elles étaient courtes et embarrassées. Son style manquait d'élégance et de distinction. Je l'excusais par l'éducation qu'il avait reçue et je m'obstinais à trouver dans chaque phrase un esprit naturel et une passion qui excusait tout.

— Il n'a pas l'habitude d'écrire, me disais-je, mais comme c'est senti !

Tout était réglé entre nous, je n'attendais plus que l'annonce de son arrivée au milieu de sa tribu pour me mettre en chemin. Ce moment, décisif dans ma vie, ne m'effrayait pas. C'était le commencement de ma liberté et de mon bonheur ; j'avais bien quelques regrets, mais l'idée fausse par laquelle j'étais dominée les effaçait tous. Je rendais à mon mari ses serments, il pouvait disposer de lui-même, je brisais des liens trop pesants désormais. Je n'avais donc à me reprocher ni duplicité, ni tromperie. Cette assurance m'excusait à mes yeux.

Enfin la lettre arriva. Quand elle me fut remise un tremblement me saisit. Mon passé et mon avenir se dressèrent devant moi, je sentis tout ce qu'il y avait de sérieux dans cet instant si attendu. Mon bon ange sans doute étendit son aile sur ma tête et peut-être aurais-je été sauvée si j'avais trouvé une main pour me soutenir. En voyant Ernest au dîner, les regards que je fixais sur lui étaient empreints d'une si profonde tristesse apparemment qu'il me dit en me tendant la main :

— Vous me faites mal, Odile, qu'avez-vous donc, au nom du ciel ?

— Mon ami, répondis-je, les yeux pleins de larmes, je vous aime plus que je ne le croyais, voilà tout.

Il sourit alors.

— Oh! ce sont toujours nos chimères! cela se passera.

Il me rendit mon courage, par ces paroles. Pourquoi donc les bonnes inspirations n'arrivent-elles jamais à propos?

Le soir, retirée dans ma chambre, j'écrivis les deux lettres suivantes.

« — Je devrais vous écrire à genoux, Ernest, car je » suis bien coupable, car je reprends ce que je vous avais » donné sous les yeux de mon père, je reprends ma vie, » qui vous appartient, je romps cette union formée sous » des auspices si favorables, et maintenant si loin de » nous. Pardonnez-moi et que mon souvenir ne vous » reste pas amer. Le fardeau est trop lourd, je le dépose; » si vous aviez voulu le partager avec moi, je serais » forte. Rappelez-vous nos conversations à ce sujet, il » fallait ou vous tromper ou faire ce que je fais aujour- » d'hui, je n'hésite pas. Au moins vous serez libre et » vous pourrez disposer de votre avenir. Ne m'oubliez » pas tout à fait, je vous en conjure, car je vous aime, et » tant qu'il me restera une étincelle de vie, je vous aimerai » de la même manière. J'ai le cœur déchiré en songeant » à notre passé, à tout ce que nous devions avoir de » bonheur. La faute en est à tous les deux si nous l'a- » vons perdu. J'ai des idées trop folles pour accepter les » vôtres, et peut-être avez-vous mis trop de raison à tra- » vers ma folie. Je ne pouvais plus être même tranquille » ainsi, il vaut donc mieux en finir de cette existence:

» Adieu, mon ami, je résume dans un dernier embrassement tout ce que je vous porte de tendresse et de dévouement véritable. Adieu, nous ne nous reverrons plus en ce monde. Priez pour moi, priez pour que je ne sois pas jugée selon mes actions, mais selon l'irrésistible ascendant qui m'entraîne. Adieu, adieu. »

La seconde lettre, adressée à Wilfrid, ne contenait que ces mots :

« — Je ne cherche pas à m'excuser, mon cousin, je » suis coupable ; je le suis beaucoup, car je vous afflige. » Mais, vous me connaissez bien, priez M. de Montagre » de vous raconter ce qui s'est passé entre nous depuis » quelques mois, vous verrez que je ne pouvais pas le » supporter davantage et vous me pardonnerez. Pensez » souvent à votre compagne d'enfance, Wilfrid, à cette » pauvre Odile qui vous doit tant de reconnaissance et » d'affection. Soyez heureux avec votre chère Adrienne, » si raisonnable et si bonne. Pourquoi ne vous ai-je pas » crus tous les deux ? Adieu, à vous aussi, à vous plus » qu'à personne je dirai : Priez pour moi ! »

Trois jours après on trouva sur le bord de la rivière, près de Neuilly, un châle et un manteau qui m'appartenaient, et tous les journaux insérèrent cet article :

« Hier matin des pêcheurs ont ramassé presque dans » la Seine, des effets qui ont été reconnus, par M. le » marquis de Montagre, pour appartenir à madame sa » femme. On a fait de vaines perquisitions, l'on n'a pu » retrouver son corps. Tout porte à croire cependant que

» madame de Montagre a péri victime d'un attentat in-
» connu. Quelques témoins bien informés prétendent que
» cette dame, atteinte d'une maladie nerveuse, a mis fin
» à ses jours, dans un accès d'aliénation mentale. Cette
» jeune femme était, de l'avis de tous ceux qui la con-
» naissent, une des personnes les plus remarquables de
» tout Paris par son esprit, ses talents et sa beauté. Sa
» famille est inconsolable. »

DEUXIÈME PARTIE

I

Voici simplement ce que j'avais fait :

Le jour fixé pour mon départ j'étais montée dans ma voiture, je m'étais fait conduire à Neuilly, très-ostensiblement, avec une permission de visiter le parc. Je laissai mes chevaux et mes gens à l'auberge et j'allai seule me promener. A six heures, je m'embarquais dans le courrier, pendant que l'on m'attendait à Neuilly et à Paris. Mes traits couverts d'un voile et déguisés par un *tour* bien plus foncé que mes cheveux, étaient méconnaissables. J'avais un passe-port sous le nom de madame Hartemann ; je l'avais en effet acheté à une pauvre Allemande, qui retournait dans son pays, et à laquelle je donnai une assez forte somme, afin de la mettre à l'abri du besoin. Elle était partie depuis plus de quinze jours, la fraude devenait impossible à découvrir. L'allemand étant ma langue presque maternelle, je ne craignais pas d'être démentie. Pour plus de sûreté, je feignis de n'entendre pas le français.

J'emportais dix mille francs. Un testament en forme, laissé par moi avec les deux lettres, annonçait que j'avais disposé de cette somme empruntée, comme je l'ai dit, à Wilfrid. Je voulais surtout éviter qu'on la cherchât. J'avais pour compagnon de voyage dans la malle, un jeune officier et un gentilhomme du Midi. Ils essayèrent de lier conversation avec moi, je leur répondis en allemand, ils se regardèrent d'un air désappointé et ce furent toutes les relations que nous eûmes ensemble jusqu'à Marseille, excepté les égards de politesse auxquels ils ne manquèrent jamais.

Je ne saurais vous exprimer ce qui se passa en moi pendant ce voyage. Le sentiment qui me domina fut l'étonnement et la crainte. Je n'étais pas habituée à me trouver ainsi sans protecteur, je tremblais à l'idée d'un accident, ou d'une circonstance qui me mettrait en face d'un danger quelconque. Forcée de me servir moi-même, de m'occuper de mes arrangements de route, moi accoutumée à ne me mêler d'aucune des choses usuelles, je ne comprenais pas comment je trouverais la force d'aller jusqu'à la fin. Le mutisme que je m'étais imposé devenait à chaque instant plus difficile. D'autant mieux que mes compagnons, ne se croyant pas compris, se permettaient les anecdotes les plus légères et les plus scandaleuses, et les termes à l'avenant.

Mais aussi, lorsque je me livrais à mes idées, que de doux rêves! quelle réception m'attendait! quel amour allait me récompenser de mes sacrifices! Les belles nuits à regarder le ciel d'Afrique, à contempler les astres! Quelles courses dans le désert! quelles émotions à l'aspect de l'Atlas! Et les dangers à braver, les combats, les marches forcées, les tentes reployées subitement devant

l'ennemi. Puis je sauvais la vie de Raphaël, de ce héros, égal à tout ce que les romanciers ont inventé de plus sublime. J'étais blessée à sa place, ces souffrances avaient une volupté indicible. Mon cœur battait à ces pensées, mon sang coulait plus vite; je me sentais revivre et je regardais en pitié ces pauvres deux cent mille livres de rente, ces succès du monde, enfin tout ce que je laissais derrière moi, excepté peut-être le manoir paternel, Wilfrid et ce petit château ruiné où avait commencé ma folie.

Nous approchions de Marseille; aucun incident n'avait troublé notre voyage. Je voyais déjà les clochers de la ville, lorsque l'on annonça le départ presque immédiat d'un bâtiment pour l'Algérie. C'était un coup du sort, j'en remerciai Dieu et je me hâtai d'en profiter. Mon passage fut promptement retenu. Je me reposai quelques heures, et l'on vint me chercher pour me conduire au port. Un coup d'œil jeté sur les gens qui s'y trouvaient me prouva que je n'y connaissais personne. Je pris dès lors le rôle d'une Allemande parfaitement francisée et j'acceptai toute la responsabilité de cette position.

Les premières heures se passèrent à s'observer. Moi je regardais la mer, que je n'avais jamais vue, et j'y puisais de nouvelles sources d'exaltation. Parmi les passagers, un jeune homme d'une charmante tournure et d'un agréable visage sembla m'examiner plus particulièrement. Il s'assit à côté de moi sur le pont, et m'adressa plusieurs questions banales, auxquelles je répondis aussi poliment et aussi laconiquement qu'il me fut possible.

— La mer est bien grosse, madame, nous aurons une rude traversée. Seriez-vous malade?

— Non, monsieur, je vous remercie.

— Vous allez à Alger?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes Française?

— Non, monsieur, je suis Allemande.

— Vous voyagez seule?

— Oui, monsieur, mes amis m'attendent en Afrique.

— Est-ce la première fois que vous y allez?

— Oui, c'est la première et la dernière, je suppose.

— Vous vous fixez dans quelque colonie?

— Je l'espère bien, j'en suis sûre.

Je prononçai ces mots avec tant d'ardeur qu'il me regarda étonné.

— Lorsque vous y aurez passé quelque temps, vous ne parlerez peut-être pas ainsi, reprit-il.

— Vous connaissez ce pays, monsieur?

— Oui, madame, j'y vais presque tous les ans depuis la conquête.

— Vous êtes militaire?

— Non, madame, je suis un Espagnol, banquier à Marseille, et je fais beaucoup d'affaires avec l'Algérie; c'est un triste lieu.

— Quoi! ce beau ciel, ces palmiers, ces gigantesques montagnes?

— Tout cela, madame, est superbe dans un tableau. Il faut voir et surtout habiter ces côtes pour les apprécier. Certes la nature n'a pas été avare de ses magnificences, mais les Européens ont peine à s'accoutumer à la chaleur, à la couleur des murs et surtout aux Arabes.

— Sont-ils donc si méchants?

— Ils sont atroces, même ceux que nous croyons avoir civilisés. Monsieur votre mari a une place dans quelque administration?

— Non, monsieur, répondis-je embarrassée, il est propriétaire.

— J'entends, et pour vous faire venir dans son habitation, il vous a promis l'Eldorado. Les colons n'en font pas d'autres.

— Vous croyez donc qu'il m'a trompée? demandai-je avec un battement de cœur.

— Sans aucun doute, continua-t-il en riant, et cela ne m'étonne pas. J'y ai été pris comme vous.

Je n'osai pas l'interroger davantage en ce moment, dans la crainte de lui laisser deviner mon émotion; mais je me promis de reprendre la conversation un peu plus tard, lorsque je me serais assez dominée pour aborder de sang-froid un sujet si intéressant pour moi.

Rien ne lie comme le voyage. Cette communauté d'intérêts, de désirs, rapproche mieux qu'un séjour de six mois dans une ville. Le second jour après notre départ, l'Espagnol et moi nous causions familièrement. Il s'était institué mon protecteur par un accord tacite. Je me plaçais près de lui à table, c'était lui que je chargeais de mes réclamations au capitaine, et, comme la mer était mauvaise, il cherchait à me guérir d'une crainte que je n'avais pas.

Le soir, nous étions restés en haut, lorsque tout le monde dormait déjà dans les chambres. Malgré le vent, la nuit était belle; nous avions entrepris une discussion presque philosophique; je tâchai de le conduire sur le terrain où je voulais marcher, j'y réussis avec très-peu de peine.

— Je vous le disais hier, madame, vous qui craignez tant les déceptions, vous allez en chercher une foule.

— Je ne le croirai jamais, monsieur.

— Si vous n'êtes pas pressée de vous coucher, je vous raconterai ce qui m'est arrivé à mon premier voyage.

— Je vous écoute avec tout l'intérêt possible.

— Je vous prie d'abord, madame, de ne pas vous moquer de moi, car je vais vous paraître bien extravagant sans doute.

— Soyez tranquille, je comprends tout.

— Eh ! bien, madame, lorsque les Turcs furent chassés de la Barbarie par l'armée française, j'étais à Malaga, ma patrie, fort jeune, fort indépendant, rêvant les aventures presque comme don Quichotte, et voulant à tout prix satisfaire ma fantaisie de chevalier errant. J'avais quelque fortune, pas de famille, rien ne me retenait, je partis.

» Mon premier but fut le voyage d'Alger. Je comprenais à merveille que sous très-peu de temps cette ville perdrait sa physionomie originale; que, pour la voir dans toute sa beauté, il était nécessaire de se hâter : sans doute la civilisation, le commerce, arriveraient à la suite des vainqueurs, et les provinces d'Afrique ressembleraient à toutes les provinces.

» J'arrivai donc, l'esprit plein des romans moresques, où de belles femmes s'éprenaient des jeunes Européens, où elles s'exposaient à la mort pour les rapprocher d'elles, où elles étaient couvertes de brocart d'or et de diamants; puis venaient les danses enivrantes, les jets d'eau, les eunuques, enfin tout l'attirail de la poésie et de l'amour oriental, dont j'étais avide. Je ne songeais qu'à cela.

» Le premier coup d'œil jeté sur la ville et sur ses murailles blanches et nues me découragea presque. A peine si quelques arbres interrompaient l'uniformité

de cette teinte. La Casauba, si vantée, me parut une grange, et je fus sur le point de repartir. Les enthousiastes se découragent aussi facilement qu'ils s'excitent. Pourtant je restai.

» Le hasard me fit rencontrer à mon auberge un juif qui s'ennuyait, et qui ne demandait pas mieux que de me mettre au fait du pays. Il me raconta mille histoires plus extraordinaires les unes que les autres, m'assura que les femmes étaient délicieuses et très-portées pour les Européens, et que d'ici à très-peu de temps je devrais en acquérir la certitude.

» — Tourné comme vous l'êtes, elles vous remarqueront, et fiez-vous à elles pour trouver le moyen de vous le faire savoir.

» En effet, une semaine s'était à peine écoulée lorsque je reçus une lettre, écrite en pur castillan, d'un style très élégant et très-correct, par laquelle on me demandait de me trouver le soir à neuf heures près d'une mosquée désignée, et que là, si je n'avais pas peur, il me serait révélé un important mystère.

» Ma joie fut extrême. Je courus chercher mon juif, et je le consultai sur cette *grande aventure,* ainsi que le dit notre Cervantes.

» — Je vous l'avais prédit, s'écria-t-il, c'est quelque belle Turque qui va vous aimer à la rage.

» — Que faut-il faire?

» — Aller au rendez-vous, vous laisser guider par le messager qu'on vous enverra, être fidèle et discret, tout ira à merveille.

» — Est-il nécessaire d'être armé?

» — Vous ferez bien, on doit être prêt à tout en ce pays.

» Les heures se traînèrent jusqu'à la nuit, pourtant je les occupai en rêves d'or, que la réalité, quelque magique qu'elle fût, ne pouvait pas égaler. A huit heures je me promenais, ainsi qu'on me l'avait demandé, et j'attendais.

» L'horloge sonna; au neuvième coup, on me frappa sur l'épaule.

» — Vous êtes exact, c'est bien, il vous en sera tenu compte.

» Je me retournai et je vis en face de moi une vieille femme, en costume du pays; elle me parlait espagnol, avec un léger accent, néanmoins.

» — Vous êtes bien le seigneur Rodolphe de Carvales?

» — Oui, c'est moi.

» — Vous êtes de Malaga?

» — Sans doute.

» — Vous vous rappelez probablement la señora Carmen del Pinto?

» — Si je me rappelle Carmen!

» — Eh bien! c'est elle qui vous a écrit.

» — Elle! à Alger! c'est impossible, elle est à Cadix.

» — Elle est à Alger, elle y est esclave, enfermée, dans la position la plus critique, et elle compte sur vous pour sa délivrance.

» — La lettre n'était pas de son écriture, repris-je par un reste de défiance.

» — Elle l'a dictée, je l'ai écrite

» — Comment sait-elle que je suis ici?

» — Elle vous a aperçu dans la rue.

» — Ne puis-je la voir?

» — Pas aujourd'hui, demain, si vous me donnez votre parole que vous la sauverez.

» — Je vous la donne, parlez maintenant.

» — Demain, à cette même heure, soyez ici. Je vous conduirai dans une maison voisine de la nôtre. De la terrasse vous pourrez parler à Carmen, il serait impossible en ce moment de vous introduire chez elle.

» — Je viendrai. Assurez Carmen qu'elle peut compter sur moi à la vie et à la mort.

» — C'est bien.

» — Ne m'expliquerez-vous pas comment elle se trouve ici, elle que j'ai laissée entourée de sa famille?

» — Elle vous l'expliquera elle-même. A présent séparons-nous. Gardez le silence avec tout le monde, ne faites pas la moindre démarche imprudente, ne cherchez pas à me suivre, rentrez dans votre auberge, et attendez à demain; sans cela vous n'en saurez jamais davantage.

» Cette menace suffit pour me décider à obéir. Tout était excité à la fois chez moi : ma curiosité, mon désir, car cette jeune Carmen avait eu mon premier amour. Des circonstances nous séparèrent, mais je pensais toujours à elle; et jusqu'ici rien ne m'avait dédommagé de sa perte. La seule infraction que je me permis à ce qui venait de m'être ordonné, ce fut une confidence à mon juif; j'avais trop besoin de ses conseils pour lui rien cacher.

» — Allez prudemment, me répondit-il, ne vous engagez pas dans des entreprises dangereuses. Vous savez que le gouvernement français a garanti aux naturels le libre exercice de leurs coutumes et de leur religion. Vous ne seriez pas soutenu, croyez-moi. Je vous aiderai autant que je pourrai, mais ne me compromettez pas.

» Je promis la prudence la plus entière, et je ne songeai plus qu'à ce qui m'était annoncé pour le lende-

main. La position de Carmen me déchirait le cœur. Tout mon être se révoltait à l'idée des outrages auxquels elle était en butte. Elle! la belle jeune fille chrétienne, esclave d'un musulman. Je ne dormis pas de la nuit, je ne pus tenir en place toute la journée; et, comme la veille, je devançai l'heure au rendez-vous.

» La vieille ne tarda pas à se montrer. Elle ne parla pas; mettant un doigt sur ses lèvres, elle me fit signe de la suivre, j'obéis. Nous parcourûmes ces petites rues étroites qui font mille détours, je ne me reconnaissais nullement, et quand on m'ouvrit la porte d'une maison d'assez belle apparence, je n'aurais pas pu dire où elle se trouvait située.

» Un vieux nègre se tenait en bas de l'escalier, il prit un petit flambeau, marcha devant nous toujours en silence, et nous introduisit enfin sur une terrasse, plus élevée que celles qui l'environnaient. Nous dominions de là une partie de la ville; à cette heure on entendait à peine quelque bruit, l'obscurité régnait partout, l'escalier seul brillait d'une vive clarté aux rayons de la lune; je fus frappé de ce spectacle.

» — Elle va venir, me dit tout bas la duègne. Asseyez-vous, et tâchez de vous laisser voir le moins possible.

» Je jetai un coup d'œil autour de moi. La terrasse la plus près était encore à une certaine distance, et il était impossible d'aller de l'une à l'autre. Carmen ne pouvait donc s'échapper par là, ni moi la rejoindre, la défendre, la sauver. Mais elle allait venir, m'avait dit sa servante, et cette idée seule m'occupa.

» Après un quart d'heure d'attente, le frôlement d'une robe de soie sur cette terrasse que j'avais remarquée, m'avertit de son approche. En effet, je vis bientôt une

femme voilée, selon la mode du pays, c'est-à-dire dont les yeux seuls paraissaient. Ces yeux noirs, admirables, ces yeux espagnols brillaient comme des étoiles dans cette nuit lumineuse. Pouvais-je les méconnaître, même de loin ? Je me mis à genoux près de la balustrade en tendant les bras vers Carmen.

» — Est-ce donc bien vous? lui dis-je.

» — Oui, c'est moi, répondit une voix douce à travers les mousselines qui couvraient l'esclave depuis les pieds jusqu'à la tête. C'est moi, bien malheureuse et vous aimant toujours.

» — Comment êtes-vous ici? Qu'y faites-vous?

» — Parlez bas, interrompit-elle, si on vous entendait, tout serait perdu. Ce que je fais, vous le voyez, je suis captive. Comment j'y suis? je vais vous le dire.

» — Je ne puis rien comprendre à tout ceci. Vous étiez à Cadix avec vos parents, heureuse et tranquille, et nous ne sommes plus au temps où les pirates enlevaient les jeunes filles pour les aller vendre au marché.

» — Aussi n'ai-je pas été vendue. Voilà ce qui s'est passé : Ma mère recevait chez elle une foule d'étrangers de toutes les nations; un jeune Arabe, envoyé en Europe par sa famille, afin de terminer une éducation tout en dehors de celle que l'on reçoit ordinairement en Afrique, devint amoureux de moi. Il ne pouvait être question de mariage entre nous, vous le comprenez. Il ne pouvait encore moins être question d'autre chose, d'après mes principes et ma religion. Hussein le comprit, aussi n'essaya-t-il ni l'un ni l'autre, dans la crainte de m'effaroucher, mais il gagna nos domestiques à prix d'or, et un matin que je revenais de la messe avec ma gouvernante, nous fûmes toutes deux rejointes par un des laquais de

ma mère. Il nous dit de sa part de nous rendre au port, où notre chaloupe nous conduirait près d'elle. Pendant mon absence, elle avait accepté un déjeuner à bord d'un vaisseau marchand monté par un de nos commensaux les plus assidus.

» Je ne fis aucune réflexion, je suivis le laquais. Ma mère, vous le savez, fort jeune encore, aime le plaisir avec ivresse, c'était tout à fait dans ses habitudes; je ne doutai pas un instant; d'ailleurs je n'avais aucun soupçon, pourquoi aurais-je douté? Nous trouvâmes la chaloupe, les rameurs; le domestique nous accompagna; cinq minutes après, nous étions sur le pont de la *Sainte-Cécile*, joli brick, portant le pavillon espagnol.

» Je cherchai ma mère des yeux.

» — La señora est dans la cabine, elle va venir, me dit un vieux matelot.

» — Ne puis-je l'aller joindre?

» — Non, elle a prié qu'on l'attendît ici.

» Je me promenai avec ma gouvernante, regardant la mer et les voiles du vaisseau, qui s'enflaient au vent.

» — Nous sortons du port, m'écriai-je.

» — Oui, on va déjeuner en pleine mer, afin de jeter le filet.

» Malgré moi je conçus de la défiance.

» — Avertissez ma mère que je suis là, je vous en prie, ajoutai-je.

» — Elle le sait, elle va venir.

» — Mais je voudrais la voir, ou bien le capitaine.

» — Tout à l'heure.

» Je n'en obtins pas davantage. Plus d'une demi-heure se passa, le vaisseau marchait toujours, enfin nous perdîmes la terre de vue; la patience m'échappa, je me précipitai vers l'escalier.

» — Ma mère! ma mère! m'écriai-je.

» Hussein parut en ce moment.

» — Où est ma mère? lui dis-je.

» — Venez, señora, je vais vous conduire à la cabine.

» Nous y entrâmes, il ne s'y trouvait personne.

» — Je veux voir ma mère, où est-elle?

» Il me fit asseoir de force, et se jetant à mes pieds, il m'avoua sa ruse, son amour; il m'avoua que j'étais en sa puissance, et que nous voguions vers Alger, sans que personne au monde pût m'arracher de ses bras, puisque personne ne se doutait de ses projets et de notre départ. Vous jugez de mes cris, de mon désespoir. Tout fut inutile. Depuis lors je suis ici, bien traitée par Hussein, mais malheureuse de son odieux amour et de ma liberté perdue. Je vous ai aperçu l'autre jour dans la rue, j'ai mis mon espérance en vous. Vous me sauverez, n'est-ce pas, Rodolfo? vous me sauverez.

» — Oui, je vous sauverai, m'écriai-je. Mais comment faut-il faire?

» — Attendre quelques jours encore, et puis vous m'apporterez un soir des habits européens, vous les jetterez sur cette terrasse. Hussein doit aller passer une semaine à Constantine. Pendant ce temps, je serai moins surveillée. D'ici là, vous pourrez revenir toutes les nuits ici, nous nous verrons du moins, nous parlerons de nos douleurs, cela nous rendra le courage et l'espérance. Maintenant retirez-vous, il ne faut pas risquer la moindre imprudence, ce serait tout perdre. N'oubliez pas l'infortunée Carmen, qui vous aime toujours.

» Je ne vous raconterai point nos entrevues suivantes, elles se ressemblèrent toutes et chacune d'elles me laissa plus enflammé. Cependant, malgré mon aveugle con-

fiance, je trouvais mon amie bien changée. Ce n'étaient plus ces élans d'enthousiasme poétique qui signalaient jadis nos rêveries amoureuses. Carmen ne parlait plus de la Vierge avec cette dévote superstition si touchante dans les jeunes filles, elle ne récitait plus de vers, elle ne chantait plus de chansons, elle ne tressait plus de couronnes, et un soir que je lui jetai un bouquet, au lieu de le placer sur son sein en rougissant, elle en cassa les fleurs, qu'elle envoya sur les balcons voisins.

» — C'est le malheur qui m'a ainsi décolorée, répondait-elle à mes observations, je ne suis plus une enfant romanesque, mais une femme désespérée.

» Cette raison me parut bonne, et il me fallut bien m'en contenter.

» Le jour fixé pour le départ arriva enfin. J'avais acheté d'avance les vêtements nécessaires, je devais ensuite conduire Carmen à un capitaine de vaisseau, auquel j'avais confié de la vérité ce qu'il était nécessaire qu'il sût; il se chargeait de la déposer à Cadix. Elle m'avait défendu de l'y suivre, voulant d'abord préparer sa famille à consentir à notre union; elle espérait la toucher davantage par cette séparation volontaire.

» Ceci me parut étrange, néanmoins je me soumis, j'étais amoureux et je croyais aveuglément. Je fis ce qu'on m'ordonnait. Je ne me permis pas même une réflexion, et lorsque tout eut réussi heureusement, lorsque je tins le bras de Carmen dans l'obscurité des rues de la ville, je n'osai pas même lui demander un baiser pour récompense : il est difficile d'être plus niais.

» Au détour d'une rue nous trouvâmes mon juif embusqué par moi.

» — Confiez-moi madame, me dit-il, et allez au café

comme d'habitude. Si on découvre quelque chose, il faut qu'on vous y ait vu, afin que vous puissiez nier. Demain vous vous verrez à votre aise dans la matinée, soyez prudent jusqu'au bout, songez que votre bonheur en dépend.

» J'eus bien de la peine à y consentir, mais le juif, mais la vieille, mais Carmen elle-même, me suppliaient tellement de me soumettre à la nécessité, que je cédai bien malgré moi. Carmen me tendit la main, je la baisai, je vis briller ses yeux noirs à travers son voile, mais elle ne le leva pas, elle ne me montra pas ses traits, et le juif l'entraîna bientôt loin de moi. Je la suivis du regard tant que je pus l'apercevoir ; lorsqu'elle eut disparu, un froid mortel se glissa dans mon âme, et je pris machinalement le chemin du café, sans savoir presque où je me rendais.

» En rentrant chez moi à minuit, je trouvai sur ma table une lettre à mon adresse, une lettre de la même écriture que la première ; c'était de Carmen, je brisai l'enveloppe et je lus :

« Beau chevalier errant, on vous a servi selon vos
» goûts, et vous n'avez pas à vous plaindre, vous avez
» délivré votre Carmen enchaînée, et la Carmen que
» vous avez délivrée vous remercie. Elle vogue à pré-
» sent vers sa patrie. Quant à l'autre, tranquillisez-vous :
» elle n'a quitté ni Cadix, ni sa mère ; elle est toujours
» digne de vos chastes embrassements et peut être votre
» femme, si cela vous convient à tous les deux et qu'elle
» n'en ait pas épousé un autre. En vous quittant et pour
» récompense, je vous laisse un conseil : Ne soyez pas
» si crédule et ne comptez pas vos affaires à tout le

» monde. Si vous n'aviez pas dit au juif vos anciennes
» amours dans tous leurs détails, nous n'aurions pas
» songé à cette comédie, et vous n'auriez pas payé lar-
» gement la fuite de trois personnes légèrement brouil-
» lées avec la justice de ce pays. Je suis simplement une
» gitana de Gibraltar, je n'ai jamais vu la noble señora
» del Pinto, et je souhaite bien du bonheur au chevalier
» don Quichotte de Carvales. »

» Si la maison me fût tombée sur la tête, je n'aurais pas éprouvé une impression semblable. Il y avait quelque chose de si amèrement moqueur dans tout ceci que j'aurais dû en rire. Je n'en eus pas le courage. Je ne pensai que bien secondairement à l'argent volé, quoiqu'il ne me fût pas agréable de perdre une somme assez forte, surtout en Afrique, où je ne connaissais personne. J'eus au moins le bon esprit de ne pas me plaindre et de m'épargner des quolibets inutiles. La gitana ne m'avait pas trompé dans sa lettre; le juif, son complice, avait tout conduit sur mes folles paroles; et j'avais été victime d'une habile comédie.

» La véritable Carmen était à Cadix. Cette aventure me rendit tout mon amour. J'allai la rejoindre et elle est maintenant ma femme. Nous sommes fixés ensemble à Marseille, et je vais souvent à Alger pour mes affaires, mais je me défie de tout dans cette ville. On y arrive avec des illusions et on les perd une à une. Les femmes voilées sont la véritable personnification du pays. Couvertes, elles paraissent adorables, on rêve de belles amours, de piquantes aventures. Lorsqu'on les voit, ce sont presque toujours des visages fort ordinaires, aucun esprit, pas la moindre instruction, au total les créatures

les plus vulgaires du globe. Vous comprenez qu'il y a pourtant des exceptions.

» Je crains, madame, que les déceptions les plus cruelles ne vous attendent aussi là-bas. La fable des bâtons flottants est une des plus grandes vérités qui aient été dites. »

Je vous ai raconté cette petite histoire de l'Espagnol, mon cher Raoul, afin que vous sachiez bien que les avertissements ne m'ont pas manqué, et que je ne pourrais, sans ingratitude, accuser la Providence de m'avoir laissée seule en face de cette épreuve. J'eus en ce moment, je dois l'avouer, une sorte d'hésitation, un regret, presque un remords. L'image de Raphaël chassa tout cela comme le soleil chasse les nuages, je dévorai par mes désirs l'espace qui nous séparait encore, et lorsque j'aperçus les côtes d'Afrique j'oubliai tout ce qui n'était pas lui.

En arrivant, je le découvris parmi ceux qui nous attendaient, plutôt avec le cœur qu'avec les yeux. Je m'élançai vers lui, je lui tendis la main, le cœur palpitant, prête à me trouver mal de joie et d'émotion. Il me reçut le sourire sur les lèvres et le visage animé d'une gaieté bruyante.

— Vous voilà ? me dit-il; avez-vous eu le mal de mer ?

Rodolfo de Carvales passait près de nous, il se retourna vivement, et son regard me disait :

— Quoi ! c'est là celui que vous venez chercher ! je vous avais prévenue, les déceptions commencent déjà.

II

Je détournai la tête devant ce regard. Ma conscience en murmurait la signification, et je ne voulais pas l'entendre.

— Vous allez bien, Odile? continua Raphaël, vous pouvez me suivre?

— Je puis vous suivre partout, répondis-je en m'appuyant sur son bras.

— Vous trouverez votre logement prêt, j'espère que vous y serez passablement.

— Allons nous donc rester à Alger?

— Non, non, deux jours seulement, j'y suis retenu par le général; baissez votre voile, je vous en prie.

— Vous avez raison, il peut se trouver ici quelqu'un de ma connaissance.

— Et puis, il faut commencer à prendre les mœurs arabes, nous ne montrons pas nos femmes.

J'eus un éclair de joie indicible, il était jaloux! Si vous saviez, mon enfant, combien une femme qui aime est heureuse de la jalousie de son amant! Non pas de cette jalousie qui se réveille chez tout le monde, lorsqu'elle est motivée, mais de cette jalousie sans raison, qui craint sans savoir pourquoi, ces mots qui échappent au cœur et qui montrent la peur de n'être pas assez aimé; ces précautions pour empêcher un regard indiscret d'effleurer la femme chérie, ces colères lorsqu'on

soupçonne qu'une pensée vous a été ravie, ces bouderies adorables qui ne veulent rien demander et qui exigent la réparation d'un mot cruel, enfin, tous ces riens du cœur qui vous en disent plus que de longues phrases. Je ne crois pas que l'amour des hommes ait assez la délicatesse des nuances pour apprécier comme nous ces *petites choses*.

Je ressentis ce que je viens de vous exprimer, seulement parce qu'il me priait de cacher mes traits; je suis sûre qu'il ne s'en douta pas.

Nous marchions, un ou deux Arabes portaient mes effets devant nous. Il était sept heures du soir, il faisait seulement une faible clarté. Nous nous taisions. J'étais étonnée de ce que je voyais autour de moi, la couleur du ciel surtout me paraissait changée. Je me demandais si je ne rêvais pas, ou si tout ceci n'était pas une décoration d'opéra.

— J'ai, pour vous servir, des Nubiennes, chère Odile, ce sont les plus belles négresses qu'on puisse voir.

— Je ne tenais pas à les avoir si belles, répliquai-je en souriant.

— Mais j'y tenais pour vous, moi, je veux vous donner tout ce que je puis imaginer de plus beau, n'êtes-vous pas reine?

Ce compliment me parut marqué au coin de l'esprit le plus fin, et du goût le plus recherché.

— Serons-nous bientôt arrivés? j'ai besoin de repos.

— Du repos! reprit-il en me regardant d'un air étonné, et vous me dites cela, à moi?

— Sans doute, ne le comprenez-vous pas, après une traversée si fatigante?

— Quoi! votre premier besoin n'est pas de me voir, moi que vous venez chercher de si loin?

Il y avait là une tendresse inquiète, qui me charma de plus en plus.

Nous arrivâmes enfin à la maison où on nous attendait. Il entra le premier, je le suivis avec une sorte de crainte. Cette habitation ressemblait si peu aux nôtres!

Avant d'aller plus loin, cher Raoul, je dois vous prévenir d'une chose, c'est que je ne vous ferai aucune description ni des mœurs ni des paysages. Ce n'est pas là ce que vous désirez savoir, c'est mon histoire, et j'ai toujours trouvé dans les histoires des autres que ces épisodes m'ennuyaient considérablement. Vous pourrez, quand il vous plaira de le faire, consulter les voyages qui ont été écrits sur ces contrées, vous pourrez interroger les gens qui ont été en Afrique pour voir et pour apprendre. C'est ici l'analyse de mes sentiments que je trace, c'est le récit de mes aventures que vous lisez, ne m'en demandez pas davantage. Je ne fais point un livre, j'écris sous la dictée de mon cœur.

On m'introduisit dans une grande pièce, meublée selon l'usage africain, et là, les esclaves dont *il* m'avait parlé m'attendaient. On me les présenta par leurs noms.

— Comment me ferai-je comprendre d'elles? Savent-elles le français?

— Je vous servirai d'interprète, et d'ailleurs vous apprendrez leur langue avec le temps.

— M'ont-elles préparé une chambre... un lit?

— Tout est là, mais vous ne songez pas encore à dormir, Odile, n'est-ce pas? regardez ces costumes, ils sont faits pour vous, je suis impatient de vous les voir revêtir, que vous allez être belle ainsi!

— Vraiment! répliquai-je à moitié souriante, ce sont là de magnifiques étoffes. Quoi! vous voulez que sur-le-champ...

— Je vous en prie. Il me semble qu'ainsi vêtue, vous n'êtes pas complétement à moi. Cet habit de votre pays vous le rappelle, et il faut l'oublier à présent.

— Laissez-moi donc alors aux mains de mes femmes, je suppose qu'elles n'ont pas besoin de vos conseils.

Il sortit en me baisant la main. Les négresses commencèrent à parler entre elles très-vite et très-bas. Le résultat fut mon introduction dans une pièce voisine, où on m'administra une sorte d'étuvée dont je me serais passée volontiers, mais qu'il me fallut subir. Ensuite on m'affubla d'une chemise de gaze très-claire à longues et larges manches, puis une culotte dont la largeur me surprit, et qui ne descendait qu'au genou; par là-dessus on me fit placer un gilet excessivement court et étroit, puis un cafetan, sous lequel paraissaient les manches de ma chemise; on natta mes cheveux en deux, et on les laissa tomber sur mes épaules, après les avoir partagés sur mon front. Cet accoutrement, composé des brocarts d'or et d'argent les plus magnifiques, n'avait aucune grâce et me semblait abominable. On voulait le couronner par une grande coiffure en argent doré, ressemblant par la forme à un bonnet de Cauchoise, et par la matière à une truelle à poisson découpée; mais je me révoltai, et je me trouvai assez ridicule comme cela.

Raphaël revint dès qu'on le rappela. Il poussa des cris de joie, resta en extase, et me conjura de souper ainsi avec lui.

— Il me semble que je vais aller au bal costumé, ré-

pondis-je, je ne m'accoutumerai jamais à cet attirail.

— Avez-vous essayé les voiles?

— Non.

— Laissez-vous les mettre, vous ne le savez pas encore.

On me couvrit le visage et le front d'une mousseline très-fine, drapée en plusieurs doubles; mes yeux seuls paraissaient, là-dessus se mettait encore un voile épais qui m'enveloppait tout entière.

— A présent voilà bien la vraie femme de ces contrées, voilée pour tous, excepté pour son mari.

— Si on ne vous aimait pas tant, ce serait là un cruel sacrifice.

— Ici ce n'est point un sacrifice, c'est un devoir, répliqua-t-il un peu sèchement.

— Je suis encore trop Française pour comprendre cela.

On nous avertit que le souper était servi, nous nous mîmes à table. Je tombais de sommeil, bien plus que de faim; néanmoins l'étrangeté du service, celle des mets, éveillèrent ma curiosité et mon appétit.

— Comment, dis-je à Raphaël, n'avez-vous pas un seul domestique français?

— J'aime mieux les Arabes, un Français ici ne me servirait à rien.

— Je serais bien heureuse d'en avoir un.

— Quand nous serons chez nous, cela ne se pourra pas.

— Et pourquoi?

— D'abord, parce qu'aucun Français ne s'accoutumerait à notre existence, et puis dans la tribu cela ferait un mauvais effet.

— N'en parlons plus alors.

Tout ce que j'entendais, tout ce que je voyais me semblait si extraordinaire que j'en croyais à peine mes yeux et mes oreilles. Raphaël n'ôtait pas son regard du mien, il me comblait de soins, il était charmant enfin, charmant comme un homme qui n'a rien obtenu encore. Moi, je l'aimais avec une exaltation croissante. J'étais complétement entrée dans le pays des chimères. Toutes les miennes se réalisaient. Je contemplais ce beau visage, ce luxe oriental, ces fruits des tropiques, tout, jusqu'à mon propre costume, me rappelait à ma position si singulière et si inattendue.

Nous quittâmes la table pour entrer dans ce que j'appellerai le salon. Une pile de coussins était jetée négligemment près de la fenêtre, donnant sur la mer ; je m'y assis, Raphaël vint près de moi.

— Quel beau ciel ! quel admirable spectacle ! dis-je en examinant ce panorama superbe qui se déroulait à mes pieds.

— Oui, me dit-il, cela est magnifique, mais je vous aime trop, Odile, pour regarder autre chose que vous.

— Mon ami ! Raphaël ! je vous aime, et je vous l'ai prouvé par tout ce que mon amour a pu faire.

— Ne me comprenez-vous pas, Odile? ne concevez-vous pas mon impatience?

— Qne voulez-vous de plus, Raphaël?

— Ce que je veux ! mais vous le savez. Je veux ce que j'ai le droit d'obtenir, ce qui m'appartient, je veux que vous soyez à moi.

— Raphaël, pourquoi troubler ces instants si purs et si doux par des discussions impossibles?

— C'est moi qui ne vous comprends pas.

— Sans doute vous vous rappelez ce qui a été convenu entre nous?

— Il n'a été convenu qu'une seule chose, c'est que vous m'appartiendrez tout entière.

— J'ai brisé mes premiers liens pour cela, pour en former d'indissolubles avec vous. Aussi cela sera-t-il.

— Et quand, mon Dieu ?

— Au milieu de votre tribu, lorsque j'aurai vu moi-même que vous vous êtes fait aussi libre que moi.

— Quoi ! c'est par défiance que vous retardez mon bonheur?

— C'est parce que je ne veux pas être votre maîtresse, mais votre femme selon votre loi, puisque je ne puis pas l'être selon la mienne.

— N'avez-vous donc pas confiance en ma parole?

— Confiance entière. Cependant je dois attendre. Ne m'en parlez pas davantage, Raphaël, vous connaissez la force de mes résolutions, je ne céderai pas plus aujourd'hui à votre amour et au mien, que je n'ai cédé à Paris aux cris de la conscience. Pour vous je me suis rendue coupable d'une grande faute, il me faut au moins une compensation. Je vous donnerai ma foi et je recevrai la vôtre, dans le désert, en face de Dieu, de la nature; dans ce moment solennel où nous serons entendus du Créateur, il me pardonnera peut-être.

— Je vous quitte, Odile, me répondit Raphaël après un long silence. Je vous quitte, car je ne puis rester ainsi près de vous. Vous exigez le plus affreux des sacrifices, je le ferai, vos volontés sont une loi. Souvenez-vous seulement que je vous ai obéi, c'est tout ce que je vous demande, je hâterai notre départ, puisque c'est hâter mon bonheur.

Il se leva alors et me laissa triste de son absence, triste de contempler seule cette nuit sublime, et ne comprenant pas qu'il eût pu me quitter.

— Est-ce que toutes les pensées terrestres ne doivent pas se taire ici? murmurais-je.

Rien n'est plus loin l'un de l'autre, rien n'est moins fait pour s'entendre qu'une femme exaltée et un homme positif. Le langage qu'ils parlent est si différent!

Je me fis conduire à ma chambre, lorsque je fus lasse de nourrir seule ma pensée. Malgré ma fatigue je ne pus trouver le sommeil. Mon imagination préoccupée ne me laissait pas une minute de tranquillité. Je faisais de Raphaël un Arabe aussi policé qu'Orosmane dans la tragédie de Voltaire. La docilité qu'il avait mise à m'obéir, le respect, la déférence qu'il m'avait montrés m'enchantaient, car il était le maître, il pouvait exiger, il pouvait prendre. N'étais-je pas en sa puissance? Combien d'autres en auraient abusé!

La chaleur m'accablait aussi. Vous ne vous figurez pas cela en France. Ce climat brûlant consume et dévore tout. Dès la pointe du jour je me levai et j'appelai mes esclaves, je leur demandai à prendre l'air, car j'étouffais. Elles se regardèrent et je vis qu'elles ne m'entendaient pas. Je me dirigeai alors vers la porte de la chambre, elles se précipitèrent toutes à la fois pour m'empêcher de sortir. Leurs gestes étaient si bizarres que j'en riais malgré moi. Elles me couvrirent de tous leurs oripeaux, me cachèrent sous les trois voiles, et nous descendîmes ensemble, on me conduisit aux bains.

Jamais je ne vous rendrai ce que j'éprouvai dans la

rue, ainsi habillée, trouvant à chaque pas des compatriotes si loin de se douter que j'étais là. C'était un vertige, la tête me tournait. Je me touchais les bras, pour m'assurer de mon existence et que ce n'était point là un autre monde. Les Français insoucieux, chantant les airs que je reconnaissais, riant des singuliers visages qu'ils rencontraient, faisaient battre mon cœur. Un regret s'en exhala pour la patrie absente, pour la patrie que je ne devais plus revoir ! une larme coula de mes yeux. Les souvenirs de mon père, de Wilfrid, m'apparurent comme des spectres ; je reculais devant la pensée de mon mari.

Nous arrivâmes aux bains, tout s'y passa comme cela se passe d'habitude ; vous devez le savoir ; pas un officier, pas un voyageur qui ne l'ait raconté. J'étais triste pourtant, je me laissais faire, sans intérêt, sans attention, presque sans étonnement. Les négresses me ramenèrent et je me recouchai. Raphaël avait laissé un mot en sortant :

« Je serai libre demain, nous partons avant l'aurore, » j'ai tout arrangé pour cela. Je ne sais si je vous verrai » aujourd'hui, car je n'aurais peut-être pas la force de » vous obéir. Commandez, ordonnez, vous êtes chez » vous.»

C'était facile à dire. Que commander, qu'ordonner à des gens dont vous ignorez la langue ? j'en fus réduite aux gestes, et Dieu sait combien de bévues furent commises dans cette pantomime. J'en riais aux larmes, car j'avais retrouvé toute ma gaieté avec l'assurance de n'être pas tourmentée par Raphaël. Raphaël, lui que j'idolâtrais! être réduite à en avoir peur, parce qu'il ne se contentait pas de regarder la lune et la mer !

Mon cher Raoul, rien d'aussi fou que le cœur dans ce qu'il désire et dans ce qu'il refuse.

III

Le lendemain, aussitôt qu'il fit petit jour, nous nous mîmes en route. Raphaël s'approcha de moi dès que je parus, il prit ma main, la couvrit de baisers, et me répéta mille fois qu'il m'aimait plus que sa vie. J'avais désiré voyager à cheval, mais avec un habit de femme française et une selle pareille à celles dont je me servais d'habitude. Dès que nous fûmes sortis de la ville, où nous n'avions rencontré personne, tant nous avions été matinaux, je me sentis comme une surabondance de vie, je lançai mon cheval en avant, relevant l'épaïs voile de dentelle noire attaché à mon chapeau de feutre, et cherchant à respirer un peu d'air frais dans un temps de galop.

Raphaël courut à ma poursuite, et m'atteignit avant aucun des cavaliers de l'escorte.

— Baissez votre voile, chère Odile, je vous en supplie.

— En vérité, mon ami, répondis-je en galopant toujours, c'est pour moi un supplice que d'avoir le visage couvert, j'étouffe.

— Ne m'aimez-vous pas assez pour supporter ce supplice, si c'en est un, et ne m'en avez-vous pas imposé un autre, auquel je me suis soumis?

Je baissai mon voile sur-le-champ.

— Dites-moi, je vous le demande, Raphaël, pourquoi vous êtes si sévère à l'endroit de ce malheureux voile? Vous, Français, si vous me trouvez belle, comment ne désirez-vous pas le montrer à ceux qui vous entourent?

— C'est un préjugé, sans doute, chère Odile, mais c'est un préjugé d'enfance, et j'y tiens malgré moi ; je ne puis supporter l'idée qu'un homme fixe ses yeux sur les vôtres, qu'il lise dans votre regard, et cette jalousie me semble plus raisonnée qu'aucune autre du même genre. Le regard ! c'est ce qu'il y a de plus précieux, de plus suave dans une femme ; c'est ainsi qu'on révèle une impression, un désir, et vous, qui êtes jalouse, mettez-vous à ma place, quel autre que moi doit les connaître?

J'écoutais en extase. C'était bien là le langage du cœur et de la passion. Je pensai involontairement à Rodolfo de Carvales.

— S'il était là, me disais-je, il verrait que je n'ai pas de déception à craindre. Pourtant, que signifie ce maudit : *Avez-vous eu le mal de mer?* Rêvait-il donc alors? Cet Espagnol a dû le prendre pour un crétin.

Nous allions toujours comme le vent. Le cheval arabe que je montais, léger comme un oiseau, fin comme une gazelle, avait toutes les qualités et les défauts de sa race. Les défauts n'existaient pas pour moi, habile écuyère et intrépide amazone.

— Vous me l'aviez bien dit, Odile, que vous n'aviez peur de rien. Certes, pas un officier de l'armée ne conduirait cet animal comme vous le faites.

— A-t-il un nom, ce cheval?

— Oui, un nom arabe, difficile à prononcer pour vous.

— M'est-il permis de le changer?

— Tant qu'il vous plaira.

— Eh bien! je veux lui donner celui d'un héros more dont le souvenir est un des plus anciens et des plus profonds de ma vie : *Aben-Hamet*. Avez-vous jamais lu Gonzalve de Cordoue de Florian? C'est le premier roman qui me soit tombé sous la main, je ne l'oublierai jamais.

— Appelons-le donc Aben-Hamet, puisque cela vous plaît.

— Avons-nous un long chemin à faire?

— Nous n'arriverons pas avant la nuit.

— La route est-elle belle?

— Vous le voyez, une plaine, des arbres de temps en temps, la mer d'un côté, l'Atlas de l'autre. A mesure que nous nous éloignerons des côtes, les montagnes deviendront plus visibles.

— C'est donc ainsi qu'est tout le littoral?

— A peu de chose près.

— Et votre tribu est campée pour longtemps?

— Pour quelques mois. Nous ferons nos récoltes avant d'aller ensemencer ailleurs.

— Je suis impatiente de voir cela.

— Et moi, mon amie, je crains de vous le montrer. Vous serez si mal dans ce camp de Bédouins! Vous y manquerez de tout. Alger est l'Eldorado en comparaison. Vous accoutumerez-vous à cette vie nomade, à ces privations? M'aimerez-vous assez pour cela?

— Raphaël, suis-je venue pour autre chose? Ai-je quitté mon pays, ma famille, sans vous aimer? Songez-y, ce n'est pas une question à me faire.

Nos compagnons nous rejoignirent alors; nous avions remis nos chevaux au pas. Soliman causa avec eux, en langue arabe, d'un air de bonne humeur.

— Ils sont émerveillés de votre adresse, chère Odile, me dit-il, ils ne peuvent croire que vous soyez une femme comme les autres.

— Ils en verront bien d'autres, repris-je.

J'aperçus au bord de la route un petit buisson de cactus en fleur, je donnai un coup de fouet à mon cheval, il partit comme un trait : à quelque distance de l'arbuste, je l'excitai de la voix, et bientôt, d'un saut léger, il escalada l'obstacle, et galopa de l'autre côté dans la plaine.

Un hourra général retentit, Raphaël fut presque aussitôt à mes côtés.

— Vous êtes imprudente, Odile, une chute dans ce buisson, et vous vous défiguriez.

— A quoi sert donc ce voile épais, alors? répliquai-je en riant.

— Une épigramme!

— Non, non, Raphaël, jamais. Seulement, il me semble que je ferais aujourd'hui le saut du tremplin. Je me crois une écuyère du cirque de Franconi, avec vos cavaliers basanés, vos burnous, vos palmiers et ce ciel bleu; il n'y manque que les quinquets.

— Vous plaisantez toujours, Odile.

— C'est que je suis heureuse, Raphaël.

Ce que je ne puis comprendre aujourd'hui, c'est que je l'étais réellement, c'est que cette passion étendait à la fois un voile épais sur le passé et sur l'avenir. J'oubliais tout, je ne voyais que lui, que lui seul! Mon Dieu! que j'étais folle!

Le pays que nous parcourions portait bien le caractère de sa latitude. Vers le midi, la chaleur devint si forte, qu'il nous fut impossible d'aller plus loin, bêtes et gens étaient accablés. Nous entrâmes dans une sorte de bâti-

ment, qu'on me dit être une ferme modèle établie depuis peu par les Français.

Au moment où je mettais pied à terre dans la cour, toujours cachée sous mon voile, j'entendis retentir un *lieder* des bords du Rhin, en bon et franc alsacien patois. Je m'arrêtai subitement comme si j'avais été clouée à ma place.

— Qu'avez-vous, Odile? me demanda Soliman.

— Oh! c'est un air de mon pays! m'écriai-je.

Les larmes me vinrent aux yeux.

— Entrons ici, continua le chef, vous entendrez mieux.

Je le suivis dans une vaste cuisine, et nous nous trouvâmes en face d'une bonne grosse fille, bien fraîche et bien réjouie, en jupon court, en bonnet noir, en corset de velours brodé; je faillis me trouver mal à son aspect : c'était Cattle, une des filles du fermier le plus près de Blumemberg! Je m'appuyai sur Raphaël, qui, tout en me soutenant, me recommandait la prudence.

— Cette dame s'évanouit, s'écria Cattle; il faut la coucher, il faut lever ce voile, elle étouffe.

— Non, non, répliqua vivement Raphaël, elle n'a besoin de personne.

— Pauvre femme! murmura la jeune fille; est-ce qu'on l'emmène de force?

— Raphaël, au nom du ciel, continuai-je, je ne veux pas l'interroger; elle me reconnaîtrait; mais vous, faites-le.

— Vous êtes Allemande, lui dit-il, comment vous trouvez-vous ici?

— Non, monsieur, je ne suis point Allemande, je suis Alsacienne, ce qui est bien différent.

— De quelle partie de l'Alsace êtes-vous ?

— Des environs de Colmar, vers la montagne; mon père est fermier de la terre de Blumemberg, à madame la marquise de Montagre.

— Ah! ah! Et comment êtes-vous ici ?

— Nous sommes quinze enfants ; on n'est jamais riche avec cela, chacun pense à se faire un sort. M. le baron de Blumemberg, le cousin de notre maîtresse, a parlé pour moi aux autorités, et l'on m'a fait avoir cette place; je dirige la ferme-modèle avec un cultivateur de Beauce.

— Connaissez-vous madame de Montagre ?

— Si je la connais! Tenez, si cela n'était pas impossible, je vous dirais que cette dame-là a absolument ses airs. Seulement elle ne peut pas être aussi belle, car aucune femme n'est aussi belle que madame la marquise.

— Depuis quand êtes-vous ici ?

— Depuis trois mois, et je m'y plairais assez, si ce n'est qu'on y grille, et qu'il n'y a ni ruines, ni sapins.

— Voulez-vous servir à cette dame un déjeuner ?

— Tout ce qu'elle voudra.

— Demandez-lui, de grâce, si elle n'a pas quelque mets d'Alsace, repris-je toujours à voix basse.

Il répéta ma question.

— Oui, oui, j'en ai, des *nouilles* et du *couglouf*. Vous allez voir cela.

Elle se mit aussitôt en mouvement, et nous dressa un couvert dans la pièce à côté. Raphaël m'y conduisit, la pria de nous préparer ce qui était nécessaire, et de ne plus entrer qu'il n'appelât. Il était surtout essentiel que Cattle ne se doutât de rien, sa joie nous aurait trahis.

Malgré moi, je fus triste pendant ce repas, qui me

reportait de force à mes souvenirs d'enfance. Je me jetai dans les bras de Raphaël.

— Oh ! mon ami, m'écriai-je, ce que j'ai fait est mal, je le sens en voyant cette jeune fille. Elle me rappelle mon père ; s'il vivait, il ne me pardonnerait pas.

— S'il vivait, peut-être ne m'eussiez-vous pas suivi. Odile, vous eussiez craint ses larmes.

— Cela est vrai ; en le perdant, j'ai tout perdu !

— Et moi ! répliqua-t-il d'un ton de reproche.

— A présent vous êtes tout pour moi.

Cattle revint, on l'avait appelée.

— Dites-moi, mon enfant, et le baron de Blumemberg, l'aimez-vous ?

— Si je l'aime, monsieur ! tout le monde l'aime dans le pays. Nous avons cru longtemps qu'il épouserait notre jeune maîtresse, il l'aimait tant ! Mais elle a pris un étranger, et lui alors a épousé mademoiselle de Recouvremont, à la mort de M. le comte.

— Est-elle heureuse, votre jeune maîtresse?

— Son mari est un joli garçon, mais il paraît qu'elle souffre tout de même. Quoiqu'il soit marquis, il n'est pas assez grand seigneur pour l'héritière de Blumemberg ; il a voulu faire une usine, madame a résisté, il a fini par en venir à bout, et depuis ce temps tout le monde prétend que madame la marquise est malade à cause de son union désassortie.

— Et où est-elle maintenant?

— A Paris, pour sa santé.

Je dictai toutes ces questions à Raphaël, et j'en écoutais les réponses avec avidité. Le cercle de mes idées était changé du tout au tout. Je ne voyais plus ni l'Afrique, ni mon amant ; mon cœur, tout entier aux émo-

tions d'autrefois, se gonflait de larmes, et j'étais sur le point de me trahir.

— Priez-la d'aller dans l'autre pièce chanter le même *lieder* que tout à l'heure, que je l'entende, et qu'elle ne me voie pas.

— Je le veux bien, répondit-elle, lorsqu'on lui eut répété ma phrase, pourtant cette dame muette a de singulières fantaisies. Vous dites qu'elle est malade, allons!

Elle recommença cet air qui avait bercé mon enfance. Je contins mes sanglots; cachée sur l'épaule de Raphaël, mes larmes coulaient en abondance. En ce moment, mon âme était pleine des sentiments les plus nobles; l'amour de mon pays, de ma famille, le dévouement à tout ce que j'aimais, le repentir, la prière se succédaient tour à tour. Je n'osais pas me mettre à genoux, je craignais de blesser Raphaël, et j'en avais un besoin indéfinissable. Il m'embrassa avec passion.

— Oh! mon ami, lui dis-je, lorsque j'aurai quitté cette maison, je n'entendrai plus jamais les accents de la patrie, on ne me parlera plus de ceux que j'ai aimés. Vous me remplacerez tout cela, n'est-il pas vrai? Vous ne me tromperez point? vous serez toujours le même?

— Toujours, toujours, Odile!

Et je le croyais! il le croyait aussi, lui!

Nous restâmes à la ferme tant que dura la grande chaleur, mais je ne voulus plus revoir Cattle, sa présence me faisait mal et je craignais surtout de n'être pas maîtresse de moi. Raphaël me couvait du regard, si je puis m'exprimer ainsi. Cet amour, au moment d'être satisfait, avait une impétuosité farouche à laquelle j'étais loin de m'attendre. Il vint me prévenir que les chevaux attendaient.

En me mettant en selle, j'aperçus Cattle, qui riait avec les laboureurs. Je m'approchai d'elle en doublant mon voile sur mon visage, je me baissai, je lui mis dans la main une bourse bien garnie et je lui dis en patois alsacien, sans calculer mon imprudence :

— Cattle, gardez ceci en mémoire d'une compatriote.

Puis je m'élançai au galop et j'étais déjà loin avant qu'elle ne fût revenue de sa surprise.

Raphaël n'avait compris ni mon action, ni mes paroles, je me donnai de garde de les lui expliquer, il m'aurait blâmée. Nous voyagions côte à côte, nous regardant, nous parlant, nous souriant; lui me donnant tous les soins d'une protection constante, moi l'effrayant quelquefois pour le rassurer plus vite. A mesure que nous approchions des montagnes, l'air devenait plus frais, c'était un charme tout nouveau que cette promenade.

Enfin nous aperçûmes des tentes, des chameaux; c'était la tribu, c'était le royaume dont j'étais la reine, que j'étais venue chercher de si loin.

— Soyez la bienvenue, chère Odile, dans ce désert où je commande, me dit Raphaël; puisse le bonheur vous y suivre toujours!

— Raphaël, cela dépend de vous, car mon bonheur est entre vos mains.

Nous vîmes accourir à nous une foule assez nombreuse, qui poussait des cris sauvages et dont la joie m'effraya.

— Votre habit les étonne, ils vous prennent pour un officier, reprit Raphaël.

— Vous ne leur dites pas que je suis une femme.

— Vos esclaves noires leur expliquent tout cela.

Vous en pouvez juger aux regards qu'ils vous jettent.

— Et qu'en pensent-ils ? ajoutai-je en riant

— Ils trouvent cela fort extraordinaire et se demandent pourquoi vous êtes ainsi.

— Ils s'y accoutumeront.

Nous entrâmes au camp. Toutes les femmes sortirent des tentes et se mirent à m'examiner avec des acclamations. Nous approchâmes enfin de celle du cheik. Au moment où nous mettions pied à terre, un cri se fit entendre dans l'intérieur. Raphaël fronça le sourcil. Nous entrâmes ; une jeune femme, très-belle, se jeta au-devant de nous ; je reculai.

Raphaël poussa une exclamation d'impatience. La jeune femme, les yeux en pleurs, releva la tête et s'écarta afin de nous laisser passer, puis elle nous suivit, deux autres se joignirent à elle.

— Raphaël, dis-je au comble de la surprise, que signifie cela ? Ne devais-je pas habiter seule votre tente ?

Il me fit signe de me calmer, il s'avança vers la jeune femme, et lui parla dans sa langue. Son visage était sévère, ses gestes impérieux. Elle l'écoutait les mains jointes, dans l'attitude d'une douleur profonde. Ses grands yeux se tournaient de temps en temps vers moi et semblaient vouloir percer à travers mon voile. La certitude, l'orgueil de ma beauté me dominèrent devant une rivale ; j'arrachai mon chapeau, ma dentelle, et je me montrai la tête découverte, les cheveux en désordre, mais très-sûre que je n'avais pas besoin de parure, que j'étais belle ainsi.

Cette action parlait plus haut que toutes les langues. L'effet en fut terrible. Haïdé (car c'était elle) me regarda fixement quelques minutes, puis elle s'agenouilla douce-

ment devant Raphaël et se laissa tomber demi-morte à ses pieds, avec des sanglots et des cris qui déchiraient le cœur.

— Relevez-la, dis-je tout émue, relevez-la et qu'elle s'en aille !

Elle se releva en effet, mais ce fut pour venir à moi et embrasser mes genoux. Elle me parla au milieu de ses larmes une langue dont je ne comprenais pas un mot. Eh bien, sa pantomime fut si expressive, sa physionomie si animée, que je devinai tout. Je devinai qu'elle me racontait le passé, les liens qui l'attachaient à Soliman; qu'elle s'étonnait de me voir, moi, fille de l'Europe, au milieu de cette tribu sauvage. Elle admira, vanta ma beauté, mes étranges habits, mon courage; elle me conjura de ne pas lui enlever celui qu'elle aimait, de lui permettre d'être aussi sa femme, m'assura que je serais la première, la maîtresse, qu'elle se soumettrait à ma volonté, qu'elle ne serait pas jalouse, mais qu'au moins elle resterait près de lui, qu'elle le verrait, qu'elle nous servirait tous les deux; enfin la passion la plus vive, la plus ardente, la rendit aussi éloquente que Racine.

L'amour est féroce. Je n'eus plus pitié d'elle, du moment qu'elle osa me parler de partage.

— Monsieur, dis-je, je quitte cette tente si cette femme n'en sort à l'instant.

Raphaël lui répéta ces mots. Elle se leva alors, et bondissant comme une panthère, elle s'élança vers moi. Sa voix prit un accent de fureur impossible à rendre. Elle me maudit avec une énergie farouche que je compris ainsi que j'avais compris ses plaintes.

— Cela vous portera malheur, ajouta-t-elle, vous êtes impitoyable. Il vous abandonnera comme il m'abandonne.

Cette prophétie me fut répétée depuis et me frappa d'autant plus qu'elle s'est, hélas ! réalisée.

Les autres femmes emmenèrent Haïdé, j'entendis longtemps encore ses gémissements. Raphaël vint à moi en tremblant.

— J'avais donné ordre pour qu'elle fût conduite ailleurs, elle s'y est refusée, elle a voulu nous voir, nous parler, elle espérait...

— Vous espériez peut-être aussi que je consentirais à vous partager avec elle. En Afrique ces choses-là s'admettent peut-être, mais nous sommes moins accommodantes.

— Quelle ironie! Pouvez-vous le penser, Odile? ne connaissez-vous pas mon amour? Pardonnez-moi, je vous en supplie, et oublions tout cela, nous sommes enfin chez nous, vous m'appartenez désormais, rien ne peut plus nous séparer, n'est-il pas vrai, ma bien-aimée?

Je jetai les yeux autour de moi, je ressentais une sorte de malaise. Cette tente, ces peaux de lions et de panthères qui couvraient les murs et le sol, ces siéges grossiers, ces armes suspendues partout, tout avait une apparence si sauvage et si incivilisée que je me demandai comment il me serait possible de vivre dans un pareil dénûment, et que pendant quelques secondes je ne me souvins que de mon sacrifice.

— Montrez-moi votre habitation, repris-je d'un air que je crus rendre agréable et qui n'était que contraint. Je ne sais pas du tout ce que cela peut être.

— Quelque chose de fort peu digne de vous, belle Odile. Mon amour est ici le seul hommage qui puisse vous être offert.

Nous parcourûmes en quelques minutes *ce palais*

d'un chef de tribu. Cela me parut fort peu confortable, et par un retour de mon ancienne gaieté, en voyant ces toiles que le vent soulevait de toutes parts, je me rappelai qu'autrefois je faisais mettre des bourrelets de fourrure à mes portes, afin d'intercepter même l'air le plus léger.

— Il est vrai qu'alors, ajoutai-je en regardant Raphaël, je n'avais pas mon Soliman.

Nous prîmes ensuite un repas arabe. J'en ris beaucoup, au grand scandale de nos serviteurs. La soirée avançait, Raphaël donna quelques ordres en langage du pays, on rangea tout autour de nous, et on nous laissa seuls.

Il avait eu la galanterie de faire venir pour moi des matelas et un lit d'Alger. Cette attention me charmait. Depuis mon départ de Paris je n'avais pas dormi à mon aise. Je l'en remerciai de toute ma reconnaissance. Il semblait distrait et me répondit à peine. J'avais quitté mon habit pour revêtir une sorte de robe de chambre turque, il me demanda si j'aurais besoin de mes femmes.

Je répondis que non.

— Alors que désirez-vous maintenant, ma bien-aimée?

— J'étouffe, je voudrais prendre l'air.

— A présent?

— A présent, la nuit est si belle! le clair de lune doit produire un si bel effet sur les montagnes!

Il me regarda d'un air de reproche.

— Vous ne m'aimez pas, Odile!

— Je ne vous aime pas?

— Non, car vous voyez de sang-froid et sans en être touchée les souffrances que j'endure.

— Je ne vous verrai jamais malheureux de sang-froid, Raphaël.

— Pourquoi donc alors reculer mon bonheur? pourquoi élever sans cesse entre nous de nouveaux obstacles?

— Dieu m'est témoin que je vous appartiens, Raphaël, que je vous aime et que vous êtes pour moi l'univers entier; ma présence ici ne vous le prouve-t-elle pas de reste?

— Oui, oui, je suis ingrat! C'est que je vous adore! C'est que je suis fou et de joie et d'espérance.

— Eh bien! Raphaël, repris-je avec solennité, sortons de cette tente, sortons de ce camp, allons seuls, en face de Dieu, nous donner notre foi. Venez recevoir mes serments et me porter les vôtres, la voûte céleste sera le temple, les astres seront nos flambeaux et notre Créateur le prêtre. Après, je serai votre épouse, et rien ne s'opposera plus à vos vœux.

Je ne suis pas très-sûre de n'avoir pas vu cette tirade dans quelque livre, mais lorsqu'on se met à faire du roman en action, on se souvient malgré soi de ceux que l'on a lus et l'on s'en inspire,

Raphaël, lui, était dans la vérité de l'existence et de émotions chez un jeune homme de vingt-trois ans auprès d'une femme qu'il aime et qui lui résiste depuis plusieurs mois. Mes sentiments distillés lui semblèrent aussi extravagants qu'à mon mari; seulement il le disait moins. Je le dominais, il subissait mon influence, il n'osa pas, dans cette occasion encore, résister à mon caprice.

Il me jeta sur les épaules une sorte de châle, dont il m'enveloppa aussi la tête; nous sortîmes.

En me trouvant au grand air, en respirant les parfums de ces nuits d'Afrique, plus brillantes presque que nos plus beaux jours, je sentis une ivresse folle s'empa-

rer de mes sens. Mon amour devint de l'exaltation, je regardai le ciel, comme pour y chercher la seule patrie où je pusse vivre avec une passion semblable dans le cœur.

Nous passions près des tentes endormies, une seule restait éclairée, on entendait des plaintes et des sanglots, c'était Haïdé veillant pour souffrir. Cette vue me fit l'effet de la tête de squelette au milieu des repas des anciens. Elle me rappela l'abandon, bien plus affreux que la mort. Je serrai involontairement le bras de Raphaël, pour le retenir; il me rendit cette étreinte, avec une pensée bien différente, sans doute.

Nous arrivâmes dans la campagne, dans le désert, en face de l'Atlas! Quel temple pour un hyménée! Je me recueillais et je priais en moi-même, comme en une basilique. Arrivée sur le sommet d'une petite éminence, d'où on découvrait tous les environs :

— Arrêtons-nous ici, dis-je; ce lieu me semble choisi exprès pour ce que nous allons faire.

Je m'agenouillai, je priai un instant, avec plus de ferveur que je ne l'avais même imaginé dans toute ma vie; je fis signe à Raphaël de se mettre à côté de moi, il obéit,

— M'aimez-vous? lui demandai-je; ici, devant Dieu, répondez-moi.

— Je vous aime de toute mon âme.

— Jurez-vous de m'aimer toujours?

— Je le jure.

— Me donnez-vous votre foi, comme à votre seule et unique épouse?

— Je vous la donne.

— Eh bien! moi aussi, devant le Seigneur, je vous aime, je vous jure de vous aimer toujours, et je vous donne ma foi jusqu'à la fin de ma vie.

Je pris sa main; je lui mis au doigt un anneau; je l'échangeai contre celui qu'il portait d'habitude; puis baissant la tête comme sous le regard de Dieu :

— Nous sommes unis, dis-je.

— Tu es à moi, tu m'appartiens, que tu es belle!

Et me couvrant de baisers, il me prit dans ses bras et m'emporta presque en courant jusqu'à sa tente.

IV

Vous avez lu les poëmes de lord Byron; vous vous rappelez les émotions puissantes que ces admirables types ont soulevées en vous. Eh bien! j'avais fait de Raphaël un de ces héros. Je voulais qu'il eût le caractère tout à la fois sombre et téméraire; je lui créais une grande intelligence, une imagination ténébreuse, un cœur noble et généreux. J'adorais en lui, non pas lui-même, mais l'idole que j'avais parée, que j'avais revêtue d'habits magnifiques, et que je voyais grande comme le monde. Il souriait à ce qu'il appelait mes folies, et ce qui m'avait choquée dans M. de Montagre au point de me décider à l'abandonner, me blessa à peine dans celui que j'aimais avec tant d'extravagance.

J'ai toujours eu un grand penchant pour la conversation; c'est, selon moi, le plaisir le plus véritable. Je causais alors toute seule, et je ne m'en apercevais pas. Il m'écoutait en bâillant; mes plus jolis mots, des mots qui auraient couru tout Paris, tombaient inaperçus, incom-

pris devant ce jeune sauvage. Il ne parlait ma langue que sur l'amour, encore étions-nous bien dissemblables, lui, tout matériel, tout positif; moi, toute poésie, toute illusions. Toutefois, comme *je t'aime* est le résultat certain des deux pensées, nous arrivions ensemble au but.

Il y avait bien des moments de vide, de ces moments où on sent le besoin de chercher dans les objets extérieurs une trêve à ses impressions. Alors il appelait autour de lui quelques Arabes familiers, ils fumaient, ils racontaient des légendes, et le temps se passait. Moi, je restais seule, et alors je regardais en arrière.

Un jour, il entra dans ce que j'appellerai ma chambre, faute de lui trouver un autre nom; j'étais accoudée sur des coussins, je réfléchissais.

— Qu'as-tu? me dit-il.

— Rien, mon Raphaël, je t'attendais.

— Et tu pensais à moi?

— Je pensais qu'il me serait bien agréable d'aller ce Soir à l'Opéra.

Et je me mis à rire. Il rit plus fort que moi.

— Tu as là une bonne idée, malheureusement c'est loin!

— Et puis, fais-moi donc venir une carcel, il doit y en avoir à Alger. La fumée de cette lampe me prend à la gorge.

— On y pensera.

— Je voudrais bien aussi de la laine et un métier à tapisserie, les journées sont longues!

— Je pourrai te procurer cela.

— Je t'en remercie d'avance.

— Mais, Odile, tu as besoin de bien des choses, est-ce que tu t'ennuies?

— Je m'amuse comme une folle. Cette vie de privations me rend industrieuse, et quelquefois j'oublie que je manque de tout, je donne des ordres en conséquence. Hier, par exemple, n'ai-je pas demandé un fauteuil à Leïla, qui m'a regardée comme si j'avais demandé la lune? J'en ai ri toute une demi-heure.

— Tu ne te repens donc pas de m'avoir suivi?

— Oh! jamais, jamais.

— Le dénûment dans lequel tu vis ne te pèse pas?

— Je te répète qu'il m'amuse. Il me semble que je joue la comédie. Lorsque je me promène dans ces murs de toile, que je regarde ces peaux de bêtes féroces, lorsque j'entends ce jargon intraduisible que vous appelez l'arabe, tout cela a l'air d'une illusion. Il n'y a que toi, que notre amour, de réel dans tout ceci; le reste, d'ailleurs, qu'est-ce que cela me fait? Qu'ai-je besoin de m'en occuper encore? La vie, c'est le cœur, mon cœur est satisfait, cela suffit, et je remercie Dieu.

Je fus excessivement intéressée les deux premiers mois par les détails de cet intérieur nomade, dont je n'avais aucune idée, et je ne trompais pas Raphaël en l'assurant qu'ils m'amusaient. J'interrogeais mon amant, j'écoutais ses réponses, j'apprenais les mœurs, les usages, et je vous assure qu'il y en a de singuliers. Si je n'avais pas une autre tâche à remplir, je vous en raconterais quelques-uns. Seulement, par une espèce d'orgueil, je ne voulus pas étudier la langue. Une grande jouissance pour moi, c'était de ne parler qu'à *lui*, je ne supportais pas l'idée qu'un autre m'adresserait la parole et que je lui répondrais. Me croyant destinée à ne le quitter jamais, je méprisais la nécessité de me faire comprendre dans la tribu. Il serait mon interprète, n'était-il pas là pour cela?

J'avais arrangé avec mes femmes un système de signes qui nous réussissaient à merveille. Pleines d'intelligence, elles me donnaient sur-le-champ tout ce que je leur demandais, pourvu que cela fût possible, c'est-à-dire pourvu qu'il ne fût question d'aucuns parfums que de ceux de l'Orient, d'aucunes fleurs que de celles du désert, d'aucunes toilettes que de celles des Arabes.

Raphaël, depuis quelques jours, paraissait triste et inquiet, je ne pouvais lui arracher le sujet de sa préoccupation, il rendait mes questions impossibles, résistait à mes prières; je m'inquiétais réellement, et j'allais prendre l'alarme, lorsqu'il se jeta dans mes bras, le visage si décomposé, que mes craintes en redoublèrent.

— Pourquoi ne pas me parler franchement, Raphaël? manques-tu donc de confiance en moi?

— Hélas! je ne parlerai que trop tôt.

— Mais qu'y a-t-il?

— Il y a dans la vie des nécessités urgentes, attachées à certaines positions, on doit s'y soumettre.

— Je te comprends moins encore.

— Mon Odile, tu sais si je t'aime!

— Eh bien?

— Eh bien! je vais te quitter.

— Me quitter, Raphaël, y songes-tu?

— Rassure-toi, ce ne sera pas pour longtemps, il faut que j'aille à Alger.

Dans les commencements d'un amour, lorsqu'on n'a pas encore souffert, lorsqu'on n'a pas eu de torts l'un envers l'autre, tout ce qui ressemble à un tort blesse profondément. Les premières atteintes sont terribles. Ainsi, une chose qui plus tard passerait inaperçue, prend alors

une importance extrême. Qu'une nécessité éloigne ceux qui s'aiment ainsi, un des deux, celui qu'on aura délaissé, prendra cette nécessité pour de l'indifférence, il en souffrira cruellement; et s'il a de l'expérience, s'il sait que l'amour finit, le cri de son cœur sera : Déjà! Dans cette pente, comme dans toutes les autres, les premiers pas en arrière laissent des traces, on les compte, on les sent tels que des coups de poignard. Ce fut ce qui m'arriva dans cette circonstance, je ne pus m'empêcher de me dire :

— S'il m'aimait, il ne me quitterait pas!

Et pourtant, il fallait qu'il me quittât. Peut-être, dans les jours qui suivirent mon arrivée, aurait-il résisté à cette obligation, sans en calculer les suites; maintenant il les calculait, et dès lors il devait à tout prix les éviter. Je n'avais rien à répondre à cela, je souffrais, voilà tout, je souffrais déraisonnablement.

Tout à coup, une pensée subite m'arriva comme une inspiration.

— Et si j'allais à Alger avec toi?

— Cela est impossible. Je n'y dois rester que deux jours, et ils seront employés à des conseils, à des revues. Le général m'appelle, il médite une expédition, il a besoin de moi.

— Alors je resterai seule ici!

— Deux jours, je te le répète.

— Tu trouves que deux jours ce n'est pas assez long. Si tu m'aimais comme je t'aime, tu ne consentirais pas à en passer un seul sans me voir.

— Aussi je n'y consens pas, j'y suis forcé.

Une larme tomba de mes yeux, la première qu'il m'eût fait répandre!

— Ne pleure pas, Odile, s'écria-t-il, je resterai. Mais je serai déhonoré! ajouta-t-il avec un soupir.

Une révolution complète se fit en moi; je rejetai le sacrifice du moment où il me l'offrait, et ceci est dans la nature. Ce que l'on demande à l'homme qu'on aime, ce n'est souvent pas qu'il fasse une chose, c'est *qu'il veuille* la faire. Comme on lui sait gré de ce désir! Avec quelle joie on refuse ce qu'il offre, et ce qui lui coûterait un regret! Qu'on est fier et de son propre dévouement, et de l'amour qu'on inspire! Si les hommes avaient l'habileté de toucher cette corde à propos, ils nous domineraient, ils obtiendraient tout de nous en ayant l'air de nous tout donner; heureusement, si la tromperie leur est naturelle, la finesse leur fait souvent défaut.

Je me jetai au cou de Raphaël, je l'assurai que je resterais à merveille deux jours seule au camp, je cherchai mille raisons d'en être joyeuse, je fis mille plaisanteries sur ce que j'appelai *ma régence*, et bref, il se trouva que c'était moi qui le remerciais.

Le lendemain, au point du jour, il se mit en route.

Les premières heures après son départ se passèrent comme je l'avais dit. Je fis venir les notables, je leur communiquai par gestes, et toujours voilée, les ordres de Soliman; ils s'inclinèrent jusqu'à leurs babouches. J'appelai mes femmes, je fis quatre toilettes à la suite l'une de l'autre; et j'allai me promener. La chaleur me força de rentrer. Je me mis à écrire à Raphaël ce que je pensais, mes regrets, mon désir de le revoir. Après? il me restait encore un jour et demi, et rien, pas une occupation. Malgré moi, je me représentai mon charmant hôtel du faubourg Saint-Honoré, où tout était si com-

mode, si frais, si bien entendu, où je ne pouvais m'ennuyer une minute, tant il y avait de choses à voir et à faire.

Il me fallut chasser cette image comme un démon tentateur ; pourtant, lorsque mon regard se porta autour de moi, que je me vis seule, dans cette tente, loin de tout être qui m'aimât, qui me connût seulement, mon cœur se serra d'une douleur mortelle.

— Je l'ai bien aimé, mon Dieu ! m'écriai-je, pour l'avoir suivi jusque-là. Ce sera mon excuse.

Je me levai alors, j'essayai de me distraire en errant autour des tentes. Chacun me regardait, et interrompait à mon aspect ses travaux habituels. Cela me déplut, je rentrai.

— Si je dormais? pensai-je.

Je me couchai sur mon lit, et, à force de regarder les taches rondes du tapis de panthère, je parvins à m'étourdir et à trouver le sommeil.

Quand je m'éveillai, le soleil avait considérablement baissé, un vent léger me rafraîchissait le visage, il me fallut plusieurs minutes pour me reconnaître.

Une voix douce, une voix de femme, me demanda en français passable si j'avais bien reposé; une queue d'autruche m'éventait au-dessus de ma tête, je me retournai, c'était Haïdé.

— Haïdé ! m'écriai-je.

— Haïdé elle-même, répondit-elle en fléchissant le genou, qui vient vous supplier de ne pas la chasser de ces lieux.

— Eh qu'y comptez-vous faire? demandai-je avec un peu de hauteur.

—Vous servir, madame, répliqua-t-elle les yeux baissés.

— Et lui aussi, apparemment?

— Et lui aussi, madame.

Ses yeux se relevèrent et se fixèrent sur les miens, comme pour me prouver son innocence.

— Où avez-vous appris notre langue? D'où venez-vous, depuis que vous êtes partie?

— Je viens d'Alger, madame; j'ai servi une femme européenne, afin d'apprendre à la fois votre langue et vos habitudes.

— Et pourquoi êtes-vous revenue?

— Je vous l'ai dit, pour rester dans cette tente.

— Et le voir?

— Et le voir.

— Et l'aimer, sans doute?

— Oui, madame, toujours.

— Comment, espérez-vous que je vous le permette?

— Parce que vous l'aimez et qu'il vous aime.

— Vous avez eu là une étrange idée.

— Madame, vous avez aimé autre chose que lui, vous, dans votre vie; vous avez eu des parents, des amis, des enfants, peut-être; moi, depuis que j'existe, je n'ai pensé qu'à lui seul. Vous voyez bien que je ne puis m'en séparer.

— Et si je vous laisse ici, que ferez-vous?

— Je vous bénirai chaque jour, je vous entourerai de soins, je vous chérirai, je n'oserai pas être jalouse, je ne le suis pas, au moins, vous le méritez mieux que moi, vous êtes plus belle!

— On n'est pas aimé que pour sa beauté.

— Et pourquoi un homme prendrait-il une femme? répondit-elle d'un air surpris.

— Dans ce pays, c'est donc la seule raison?

— La seule.

— Et quand il ne la trouve plus belle, il la laisse, est-ce aussi l'usage?

— Oui.

— Et elle ne se plaint pas?

— Elle n'a pas le droit de se plaindre, elle n'a que celui de mourir. C'est ce que j'aurais fait, si je n'avais pas espéré en vous.

— Vous avez de singuliers principes en amour! Rien ne retient un homme dans votre peuple, ni les sacrifices passés, ni l'honneur, ni la foi jurée?

— Quelque chose a-t-il retenu Soliman?

Je fus foudroyée par ces paroles.

— Haïdé, repris-je, vous souvenez-vous de ce que vous m'avez prédit en quittant cette tente, le jour de mon arrivée ici?

— Vous l'avez donc entendu?

— Je l'ai compris, on ne se trompe pas sur ces choses-là.

— Eh bien! cela vous arrivera, madame.

— Il me quittera ainsi qu'il vous a quittée? est-ce que cela se peut?

— Vous vous croyez plus sûre de lui que moi, parce que vous êtes plus belle, que votre esprit est cultivé, parce qu'il vous l'a promis, parce qu'il vous aime enfin.

— Sans doute!

— Détrompez-vous, madame. Vous lui avez fait bien des sacrifices, et moi? Vous savez notre histoire, comparez-la avec la vôtre, et jugez!

Il me prit alors une jalousie de dévouement, si je puis m'exprimer ainsi. Je crois que le soleil d'Afrique brûlait

aussi mes passions; je me levai comme une folle et je m'élançai vers Haïdé.

— Que je compare! m'écriai-je, mais est-ce que cela se ressemble? Vous l'avez aimé, vous avez résisté pour lui à votre père, vous lui avez fait tuer votre mari, vous avez fui avec lui dans le désert, et après il vous a donné la moitié de sa puissance. Moi! quand je l'ai connu j'étais belle, riche, adorée, j'avais autour de moi un luxe que vos misérables imaginations ne peuvent pas comprendre. Je vivais par les arts, par les succès. Eh bien! j'ai sacrifié tout cela, je suis venue, à travers mille dangers, dans le désert, où je ne trouve pas même la plus petite des choses qui me semblaient indispensables autrefois. J'ai abandonné mon pays, mon mari, ma famille, pour lui, et vous osez dire que vous avez fait davantage, que vous l'aimez plus que moi!

— Madame, me répondit-elle avec la tranquillité imposante des Arabes, serviriez-vous celle qui vous remplacera?

Je fus forcée de me taire, je sentais qu'en effet elle allait plus loin que moi en abnégation, j'en ressentis presque de la colère.

— Vous n'aurez pas ce triomphe sur moi, car je vous chasse.

— Je me retire, madame, vous n'oublierez pas que vous me renvoyez!

Elle me salua et marcha vers la porte. Ce n'était pas mon projet. J'étais dans un de ces instants où l'on a besoin de quereller, où l'on ne sait que faire de la surabondance d'émotions qui débordent. Je la retins.

— Où allez-vous?

— Où il plaira à Dieu.

— Vous n'avez ni asile, ni ressources?

— Non, une femme répudiée n'appartient à personne, elle peut se donner à tous, si elle n'a pas de famille.

Je frémis involontairement. Si ce sort venait à m'atteindre!

— Eh bien ! restez... jusqu'à ce qu'il revienne.

— Et après, il faudra m'en aller ?

— Je me consulterai avec lui, je vous répondrai plus tard.

— Je vous remercie.

— Que je ne vous voie pas, que je ne vous entende point, vous me faites mal. A cela près vous êtes libre ici.

— Merci encore, madame.

Elle sortit et cette fois je ne la rappelai pas.

Je me sentais encore tout émue; et pour me distraire je pensai à Raphaël, à son amour, à toutes les preuves qu'il m'en avait données. Je pensai que nous ne pouvions jamais être séparés l'un de l'autre, que trop de liens nous unissaient. Je pensai ces mille folies qui paillettent les rêveries amoureuses. Je parai son retour de tous ses charmes, je le suivis dans son voyage; c'était lui, toujours lui, dont mon âme était remplie.

Le soir arriva, et, ici où je dis tout, je suis forcée d'avouer que l'ennui me vint à un degré incroyable, que je cherchai dans mon imagination tous les moyens possibles de me distraire, et que je n'en vis aucun. Bon gré, mal gré il me fallut dormir, triste ressource lorsqu'on en est réduit aux rêves!

Aussi le lendemain je fus levée avant l'aurore. Je demandai mon cheval, je revêtis mon habit d'amazone, profitant ainsi de l'absence de Raphaël, qui n'aimait pas à me le voir porter, et je m'élançai au galop dans la

plaine, suivie seulement de deux hommes plus particulièrement attachés à mon service.

Je fis une course démesurée, heureuse de ma liberté, et je m'écartai beaucoup de notre camp. Après deux heures de marche, pendant lesquelles mes esclaves n'avaient cessé de murmurer entre eux, le plus âgé s'approcha de moi, et après m'avoir montré successivement les quatre points cardinaux, il essaya de me faire comprendre qu'il était temps de rentrer. Il semblait même m'annoncer un danger inconnu, et, il me désignait des traces sur le sable. Je crus qu'il me menaçait des bêtes féroces. Je tirai joyeusement de ma fonte un petit pistolet à deux coups, chargé et amorcé, afin de prouver que je n'avais pas peur. Il secoua lentement la tête, comme s'il avait douté de l'efficacité de cette défense.

Je voyais à quelques pas devant moi l'entrée d'une vallée plus verte et plus fraîche que tout ce que j'avais rencontré depuis mon arrivée en Afrique; je n'hésitai pas à y pénétrer sans m'inquiéter des exclamations de ceux qui me suivaient. Ce lieu avait en effet un grand charme. Il faut avoir habité les sables brûlants de cette contrée, pour comprendre le bonheur de retrouver un peu de verdure. J'étais comme une enfant au milieu de ces fleurs, je les cueillais, je respirais leurs parfums, j'en formais des bouquets de mille formes. Aben-Hamet, broutant l'herbe et les branches, me suivait la bride sur le cou, car j'avais mis pied à terre; mes compagnons roulaient des yeux effroyables, j'en riais toute seule.

Tout à coup j'entendis un bruit de pas. Les Arabes me conjurèrent de remonter à cheval, je n'en tins compte, que pouvais-je craindre? Les Français? ils ne me feraient point de mal. Les bêtes féroces? Je m'étais fait d'ailleurs

une vertu du courage, j'avais en moi quelque chose des sentiments chevaleresques de nos ancêtres. Je baissai mon voile, je pris mon pistolet, je l'armai, je passai la bride d'Aben-Hamet dans mon bras et j'attendis, cueillant toujours des fleurs.

Après quelques minutes, trois cavaliers arabes parurent au bout du sentier. L'un commandait évidemment aux autres. Son riche costume, la croix de la Légion d'honneur qu'il portait sur sa poitrine me rassurèrent. Je gardai néanmoins mon pistolet.

Ils nous laissèrent approcher et s'arrêtèrent, je n'eus pas l'air de m'en apercevoir. Mes esclaves marmottaient je ne sais quelles malédictions, et faut-il vous l'avouer, cher Raoul? je trouvais une jouissance inconcevable à cette position dangereuse. Je me voyais seule, en face d'un ennemi peut-être, je sentais que je serais peu soutenue, mais je sentais aussi que je pouvais me défendre, et cette pensée me remplissait d'un inexprimable orgueil.

Lorsque nous fûmes seulement à quelques pas des étrangers, leur chef prononça quelques mots en langue arabe. Je regardai mes compagnons, ils ne répondirent pas.

— J'ignore qui vous êtes, repris-je alors et si vous pouvez me comprendre. Je suis Française, je me promène dans cette forêt, je n'ai aucune mauvaise intention contre qui que ce soit, et je réclame la même promesse. Si vous me la refusez, nous nous défendrons.

A peine eus-je fini ces mots que le chef des ennemis sauta à bas de son cheval et courut à moi; je lui présentai mon arme, il s'arrêta.

— Vous êtes Française, madame, me dit-il, vous n'avez rien à craindre de moi, mais comment êtes-vous en ce pays?

Cet homme me parlait le plus pur français du monde, avec un léger accent méridional seulement. Mes esclaves à son aspect s'écrièrent à la fois :

— Yacoub !

J'avais souvent entendu parler à Soliman de ce Yacoub, chef d'une tribu voisine et presque ennemie. On vantait sa bravoure, son adresse, sa parfaite connaissance du pays et de ses ressources. Le général en chef avait la plus grande confiance en lui, je m'étonnais qu'il ne l'eût point mandé à ce conseil où Raphaël s'était rendu, j'en conçus presque de l'inquiétude.

— Vous êtes Yacoub ?

— Oui, madame, je le suis. Et vous, peut-on savoir votre nom ?

— Je demeure avec mon mari, ici près, et je me suis peut-être un peu écartée de nos tentes.

— Votre mari est Européen ?

— Oui, un Français comme moi.

— Qui vit dans ces déserts, qui vous y a conduite, cela est bien singulier.

— Pourquoi, si nous nous aimions, ne chercherions-nous pas la solitude ?

Il secoua la tête d'un air de doute.

— Je connais les habitudes des chrétiens, madame; j'ai été deux fois à Paris et une fois à Londres, et jamais je n'ai rien entendu raconter de semblable.

— Aussi est-ce très-original.

— Et maintenant qu'allez-vous faire ?

— Retourner au camp, où on est peut-être inquiet de mon absence. Mais vous m'avez fait bien des questions, me sera-t-il permis de vous en adresser une?

— Certainement.

— N'avez-vous pas été appelé par le général pour recevoir des ordres ? Est-il vrai qu'on prépare une expédition ?

— Cela est vrai.

- Et vous avez été à Alger pour cela ?

— J'en arrive.

Je respirai.

— Oui, nous étions réunis en conseil plusieurs cheiks et moi.

— Ah! plusieurs cheiks ? répétai-je embarrassée.

— Entre autres Soliman, le chef de mes plus proches voisins.

Ses yeux ne me quittaient pas, en parlant ainsi. A travers mon voile de dentelle noire, fort épaisse, il cherchait à deviner mes traits et mes impressions ; l'instinct féminin me revint :

— J'en ai entendu parler, répondis-je froidement.

Il adressa la parole en arabe à ceux qui me suivaient. Ils lui répondirent l'un après l'autre, semblant lui donner des explications.

— Madame, reprit Yacoub, vos esclaves sont moins discrets que vous, je sais maintenant qui vous êtes. Soliman est un heureux mortel. Il a obtenu ce que je payerais de ma vie !

Je trouvai original de faire de la galanterie dans le désert, entourée d'Arabes.

— Vous êtes vraiment très-perspicace, dis-je.

— Je suis très-curieux, madame.

Nous continuâmes de la sorte à causer quelque temps. Lorsque nous quittâmes les arbres, je mis mon cheval au galop ; il me suivit, témoignant son admiration pour ma hardiesse; je me laissai aller à l'envie de l'éblouir, je

sautai tout ce qui se présenta, je manquai me casser le cou vingt fois.

Si vous vous étonnez de cette inconséquence, songez que dans ce désert la rencontre d'un homme qui comprenait mon langage était un trésor, et que cela pouvait bien m'inspirer quelque joie extravagante.

Dès que nous aperçûmes les tentes, il s'arrêta, non sans m'avoir répété qu'il me reverrait à tout prix, que j'étais belle comme une houri céleste et vaillante comme le prophète lui-même. Cette rencontre devait avoir une grande influence sur le reste de ma vie.

V

Rien ne semblait plus extraordinaire que mon genre de vie aux Arabes dont j'étais entourée, parce que rien n'était plus contraire à leurs habitudes et à leurs idées sur les devoirs des femmes. Il en résultait une existence bâtarde, blâmée des autres, et qui était loin de me satisfaire moi-même. Je manquais de tout, je commençais à m'ennuyer, deux choses pernicieuses à la durée d'un sentiment. Cette étrangeté qui m'avait d'abord paru si piquante, ces mille privations que j'offrais en holocauste à Raphaël me lassaient déjà. Son absence me devenait impossible à supporter, et mes regards se tournaient souvent, malgré moi, vers la France et vers tout ce que j'avais perdu.

Ma promenade, ma rencontre avec Yacoub, marquèrent

donc bien plus dans mon existence décolorée qu'elles n'auraient semblé devoir le faire. J'y songeai après ma rentrée au camp. Je me demandai pourquoi je m'astreindrais aux usages du pays, pourquoi je ne chercherais pas à égayer ma solitude par des courses, par des visites, pourquoi les chefs arabes ne se regarderaient pas comme des voisins de campagne, ayant entre eux des relations de politesse, et enfin j'en vins à croire que j'étais envoyée pour civiliser le désert. De là, mille plans qui se croisèrent dans mon imagination et l'occupèrent. Je me voyais déjà donnant des bals sous les tentes et apprenant aux Bédouins la valse à deux temps. On n'est réellement pas plus folle que cela !

Dans la soirée de ce jour, je fis revenir Haïdé. C'était au moins quelqu'un dont j'étais comprise, et même pour discuter, c'était une conversation.

— Vous avez eu tort de parler à Yacoub, me dit-elle.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Soliman le saura, et il en sera fâché.

— Je compte bien le lui apprendre. Qu'est-ce que cela lui fait ?

— Yacoub dira qu'il a vu la femme de Soliman, il s'en vantera, et cela peut amener de grands combats Vous ne connaissez pas le pays.

— Je changerai tout cela !

Haïdé secoua la tête.

— Vous ne changerez pas la loi de Mohamet, madame, et les habitudes des enfants du prophète.

Le bon sens de cette femme était bien plus fort que mon esprit. Je la renvoyai avec humeur.

Le lendemain, Raphaël arriva. Notre réunion fut des plus tendres. Nous nous aimions passionnément, et

cette petite absence avait donné une nouvelle ardeur à notre tendresse. Après les premiers épanchements, je jugeai convenable de lui annoncer moi-même ma rencontre de la veille.

— Quoi ! me dit-il, tu as vu Yacoub ?

— Certes, je l'ai vu, et je n'ai pas cru mal faire.

— A ton point de vue, non, mais au nôtre ! Dieu veuille qu'il n'en arrive point de mal !

— Et quel mal peut-il en arriver ?

— Ma chère Odile, tu ne connais pas ce pays-ci.

— Eh bien ! alors, pourquoi m'abandonner ? pourquoi me laisser seule ? Écoute, Raphaël, voici ce que j'ai résolu, et rien, pas même ta volonté, ne m'empêchera d'exécuter ce que j'ai résolu. Je ne te quitterai pas, quelque chose qui arrive. Où tu iras, j'irai. A la paix, à la guerre, je serai près de toi. Ma position est extraordinaire. J'aurai le courage de ma position. Je ne suis point une femme comme celles de cette nation, reléguées dans un harem, éloignées de tous les travaux de l'intelligence et condamnées à la solitude; je suis une noble française, ayant foulé aux pieds tout ce qui fait le bonheur de la vie, pour t'appartenir; je ne dois compte de mes actions qu'à toi, et peu m'importe ce qu'en penseront les autres !

— Je te reconnais bien là, ma belle rêveuse; ici comme en Europe, tu te mets au-dessus du préjugé.

— Si je ne m'y étais pas mise, Raphaël, je ne serais pas ici à l'heure qu'il est.

— Tu as raison, pardonne-moi, mon Odile; eh bien ! voilà qui est convenu. Je t'emmènerai dans tous mes voyages, mais à la guerre ?

— A la guerre, j'irai aussi.

— Ce n'est pas possible. On ne te le permettrait pas, quand même je le voudrais.

— Pourquoi ne pas me donner des habits d'homme? Saura-t-on alors que je suis une femme?

Il se mit à rire.

— Ne le verra-t-on pas?

— A quoi? à mon visage. Tu as dans le tribu vingt guerriers sans barbe que personne ne songe à renvoyer. Serais-je donc la première qui ait suivi son mari à l'armée? n'y a-t-il pas cent exemples? Tu sais si j'ai du courage. Je te l'ai prouvé, je pense.

— Nous n'en sommes pas là, Dieu merci! Nous y penserons.

— J'y ai suffisamment pensé et ce sera.

— Terrible despote?

Depuis ce moment ce fut mon idée fixe, et je n'eus pas d'autre occupation. Raphaël était revenu plus tendre, plus empressé que jamais. Je ne craignais point Haïdé, et pourtant elle était là. Soit que mon amant ne l'eût pas vue, soit qu'il n'y eût pas fait attention, il ne m'en parla pas. Elle se tenait à l'écart, ainsi qu'elle me l'avait promis, et ne cherchait pas à se rapprocher de nous. Je fus donc très-surprise lorsqu'un matin elle entra pendant que j'étais encore au lit.

— Je vous ai promis toute ma reconnaissance si vous vouliez me permettre de rester ici, je viens vous en donner une preuve.

— Laquelle?

— Je sais que vous désirez suivre le cheik même à la guerre, eh bien! on se cache de vous, il se prépare une expédition et on doit partir sans que vous en soyez instruite.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Oui, on ne se cache pas de moi, reprit-elle avec un sourire amer, on ne craint pas de m'affliger.

— Je vais prévenir Raphaël que je sais tout, et réclamer sa promesse.

— Croyez-moi, n'en faites rien.

— Et quoi donc alors ?

— Imitez-les, dissimulez comme eux. Lorsque tout sera prêt je vous en préviendrai, vous les suivrez, et une fois dehors, on n'osera pas vous renvoyer.

— Il me faut des habits d'homme.

— Nous en aurons.

— Haïdé, vous êtes noble et généreuse.

— Non, je tiens ma promesse.

— Est-ce que vous ne l'aimez plus ?

— Je l'aime toujours.

— Comment me servez-vous ainsi ?

— Parce que vous avez été bonne et compatissante, parce qu'il vous aime, parce qu'il veut que vous soyez heureuse.

— Est-ce qu'un pareil désintéressement est commun dans votre nation ?

— Une autre vous aurait tuée.

— Pourquoi êtes-vous donc si différente des autres ?

— Je l'aime autrement qu'on n'aime chez nous, et puis, il ne ressemble pas aux hommes ordinaires.

J'eus alors un mouvement d'orgueil de voir Raphaël regardé comme hors ligne en Afrique, ainsi qu'il l'avait été en France. Je me sentis fière de mon choix, confondant ainsi l'excentricité avec le véritable mérite; il est bien permis à une femme follement éprise de s'y tromper, lorsque tant de gens raisonnables s'y trompent.

Nous convînmes avec Haïdé, qu'elle se procurerait les vêtements nécessaires, et qu'elle m'avertirait. Je promis de garder le silence envers Raphaël, et du moment que je sus le mystère, je devinai toute la peine qu'il se donnait pour me tromper. C'était une dissimulation perpétuelle, et je m'amusai infiniment à la lui rendre.

La veille du jour fixé, Haïdé m'avait prévenue. Je le regardai en souriant, pendant qu'il se promenait de long en large.

— Tu parlais de me suivre dans les expéditions, dit-il tout à coup, tu n'as donc pas songé que les Français sont avec nous et qu'on peut te reconnaitre?

Je pâlis à cette idée, et je ne répondis pas.

— Il est vrai, continua-t-il, que tout le monde te croit morte, et que personne n'ira chercher la marquise de Montagre sous le burnous d'un Bédouin.

— Cela est bien sûr.

— Et si je partais à ton insu, que penserais-tu, Odile ?

— Je penserais que tu ne m'aimes guère.

— Cependant...

— Cependant cela est ainsi.

— Et tu resterais ici à m'attendre ?

— Qu'y aurait-il de mieux ?

— Rien assurément.

— Demain, je sortirai de bonne heure et je reviendrai pour déjeuner. J'ai des reconnaissances à faire autour du camp. Pendant que tu dormiras cela sera terminé.

— Bien, répliquai-je avec indifférence.

Nous causâmes de la sorte fort longtemps. Le soir, je ne pus m'endormir. L'idée qu'il allait me quitter me

tint éveillée; en effet, vers une heure, je l'entendis se lever doucement, prendre ses habits, ses armes avec précaution et soulever la porte de la tente. Il parla bas quelques minutes à un de ses officiers apparemment, puis il sortit et tout rentra dans le silence.

Haïdé entra alors avec mes vêtements; elle m'aida alors à les revêtir, et me transforma de telle sorte que je me reconnaissais à peine. Je m'armai de mes deux pistolets, je décrochai de la muraille un grand fusil pareil à ceux des Arabes, mais fort léger, avec lequel je m'étais exercée quelquefois, et je me rendis, toujours suivie de ma compagne, derrière la tente ou Aben-Hamet m'attendait par ses soins.

Je m'élançai en selle, et je tendis la main à Haïdé.

— Adieu, me dit-elle, nous sommes quittes.

Je galopai vers l'endroit où la tribu se réunissait, me tenant à l'écart et ne voulant la rejoindre qu'à une certaine distance du camp. Mon burnous, très-rabattu sur mon visage, me cachait presque entièrement. Je ne saurais trop le répéter, j'étais hardie et courageuse comme un homme intrépide, et mes forces étaient bien supérieures à mon sexe et à ma condition.

J'entendais Soliman donner des ordres, former sa troupe; il parlait Arabe, cela est tout simple, je ne le comprenais pas, mais à son ton de commandement je devinais. Aben-Hamet piaffait d'impatience; une fois même il hennit bruyamment. Il me fallait toute mon habitude de l'équitation pour le contenir. Lorsque les autres chevaux se mirent en mouvement, il voulut les suivre et faillit m'emporter. Je les laissai marcher néanmoins, et je ne les accompagnai qu'à une distance assez forte. La nuit me favorisait admirablement, et je résolus

d'en profiter jusqu'à ce que la lumière me forçât de me montrer.

A la petite pointe du jour, nous étions déjà loin du camp; je laissai courir Aben-Hamet; nous passâmes comme une flèche à côté de la tribu, qui cheminait en assez mauvais ordre, et je m'approchai de Raphaël. Il marchait seul, rêveur, la tête basse, très-peu occupé de ce qui l'entourait, en pensant à moi sans doute. A mon aspect il releva la tête et m'adressa une question en arabe. Je ne lui répondis qu'en me plaçant à ses côtés. Cette conduite l'irrita; il porta la main à la bride de mon cheval, et alors il le reconnut.

— Odile ! s'écria-t-il.

— Moi-même, répondis-je en riant. Me trouves-tu bien déguisée ?

— Si bien, que j'ai peine à te reconnaître. Mais, mon Dieu ! quelle folie !

— Pas plus grande que les autres. Lorsqu'une femme a foulé aux pieds tous les devoirs de son sexe pour s'en imposer de nouveaux, il faut qu'elle les remplisse.

— Tu vas me gêner dans mes démarches, enfant; occupé de toi seul, j'oublierai les graves intérêts qui me sont confiés. Et puis, nos combats ne sont point un jeu. Ici, ni merci, ni pitié, surtout pour nous, que les autres tribus regardent comme des traîtres et des transfuges. Je frémis d'y penser, ils te tueront !

— Ils ne me tueront point, Raphaël, je saurai me défendre aussi bien que le plus hardi de tes guerriers.

— Odile, tu me déchires l'âme.

— Tu ne me connais donc pas, si tu as cru me faire céder à la crainte? J'ai su toutes tes démarches, tous

tes préparatifs, et, décidée à te suivre partout, j'ai tenu mon serment.

— Que vais-je dire à la tribu?

— As-tu des comptes à lui rendre? Ne sommes-nous pas libres? Encore une fois, ne suis-je pas Française et chrétienne?

Le jour se levait magnifique et serein. Ce spectacle admirable, ma position étrange, avaient exalté ma tête, si facile à exalter, à un point extraordinaire. Je réalisais mes chimères; ces dangers tant rêvés, j'allais les courir; ce dévouement sans bornes, je le montrais dans toute son étendue.

— Raphaël! m'écriai-je, si je pouvais te sauver la vie!

Il me regarda en souriant; son sourire avait presque du dédain. Il ne comprenait pas cet élan de l'âme, qui me faisait sacrifier mon existence pour lui avec un bonheur indicible; il ne voyait que la différence de notre force, et il se demandait comment je pourrais lui éviter un coup mortel, moi, pauvre et faible créature! Je fus blessée de cette indifférence. J'en fus blessée au point de le lui cacher.

— Mon Dieu! pensais-je, ne m'aimerait-il plus?

Je n'osais pas m'avouer la chute de mon idole. Je lui rattachais de force les lambeaux dorés dont je l'avais couverte, et qu'elle dépouillait malgré moi. L'imagination est la seule créatrice de ce monde; elle veut, et ce qu'elle veut existe pour elle, souvent en dépit de l'évidence. J'en étais là, hélas!

Après quelques heures de marche, pendant lesquelles la conversation de Raphaël ne parvint pas à effacer l'impression que j'avais reçue, nous aperçûmes dans le

lointain une colonne de l'armée française, à laquelle nous devions nous joindre. Mon cœur battit en reconnaissant cet uniforme. Je jetai un coup d'œil involontaire sur moi, pour être bien certaine de mon déguisement, je ne supportais pas l'idée d'être reconnue.

Bientôt nous approchâmes. Les deux troupes firent halte et se confondirent. Raphaël causait avec les chefs, tous de sa connaissance, parmi lesquels je ne vis heureusement que des visages étrangers. Nul ne fit attention à moi. Je ressemblais tout à fait à un jeune Arabe, car Haïdé avait soigneusement bruni mon teint. Je me tenais en silence non loin du cheik, qui, de temps en temps, tournait la tête pour me regarder. On étala quelques provisions et l'on mangea.

Pendant que je cherchais ainsi à dissimuler ma présence j'entendis à quelque distance une voix qui me fit relever la tête. Jugez de mon effroi, je me trouvais en face d'Albert de Tonnay, simple spahi, et bien loin de se douter certainement qu'il était aussi près d'une femme qu'il avait aimée.

— Oui, disait-il à un de ses camarades, je le connais beaucoup ce Bédouin-là; c'est un Français, et je porte une cicatrice de sa façon.

— Vraiment, répondait l'autre.

— Nous nous sommes battus pour une femme, une bien belle femme, ma foi ! Nous ne l'avons eue ni l'un ni l'autre; elle a fait la sottise de se tuer.

— Bah ! et pourquoi s'est-elle tuée?

— On ne l'a jamais su. Elle était folle, disait-on, et je le crois. Je l'avais toujours connue telle.

Je devins rouge jusqu'aux cheveux; je m'approchai peu à peu de Raphaël et je lui glissai dans l'oreille :

— Albert de Tonnay est là, derrière toi ; il va venir te parler, sans doute... sois sur tes gardes.

Raphaël tressaillit.

— Sois tranquille, je ne me trahirai pas.

Albert s'avança en effet, et, après les premiers compliments, le cheik lui demanda ce qu'il faisait en Afrique, et pourquoi il y était venu.

— Vous le voyez, je suis soldat. J'avais mangé toute ma fortune, et, désespéré de cette niaise position d'homme ruiné, je suis parti afin de me faire tuer ici ou de m'y créer une carrière.

— Vous avancerez vite avec ces dispositions-là.

— Eh bien, cette pauvre marquise?

— Ne m'en parlez pas !

— Quoi ! vous en êtes encore aux regrets. Ici, vous devriez l'avoir oubliée.

— Parlez-vous d'une femme ? demanda Yacoub qui survint.

— Sans doute, une femme charmante, à laquelle nous faisions tous les deux la cour à Paris, et qui est morte d'une malheureuse façon.

— Soliman prétend qu'il la pleure encore?

— Il ne veut même pas entendre prononcer son nom.

— Je vous assure pourtant qu'il se console à merveille. Il a près de lui une Française aussi, belle à miracle, courageuse comme un soldat et spirituelle comme un ange.

— Ah ! ah ! reprit Albert en regardant fixement Raphaël, qui se troubla malgré lui.

J'eus un moment d'anxiété affreuse. Je connaissais la sagacité du vicomte et je savais que le plus faible indice

le mettrait sur la voie. Il fallait dans cette circonstance une adresse extrême; et Raphaël en manquait complétement; il se tourna vers moi comme pour chercher un soutien. Je n'y pouvais rien faire néanmoins; il balbutia quelques paroles insignifiantes, et se plaça dans un autre groupe.

— Ce beau garçon a toujours été un sot, poursuivit M. de Tonnay, il paraît qu'il n'y veut pas renoncer. Êtes-vous très-sûr de ce que vous venez de dire?

— D'autant plus que j'ai vu cette femme, que je lui ai parlé, et que depuis lors la tête m'en tourne.

— Elle est belle?

— Je n'ai pu que la deviner à travers son voile. Elle a une taille admirable.

— Grande?

— Oui.

— Hardie, vive, spirituelle?

— Elle est tout cela.

— Depuis quand est-elle dans ce pays?

— Depuis un an à peu près. Un beau jour il l'a ramenée d'Alger, Depuis lors elle est restée sous sa tente, il a renvoyé ses autres femmes pour elle. Elle mène une vie étrange, moitié homme, moitié femme; elle est habile à tous les exercices; enfin, rien n'est plus loin de nos mœurs et des vôtres que tout cela.

— Ce que j'apprends m'étonne au dernier point.

Il réfléchit quelques minutes et reprit:

— Ne pourriez-vous me faire voir cette femme?

— Très-difficilement, il ne la quitte pas. C'est par le plus grand hasard du monde que je l'ai rencontrée.

— Si c'était ce que je pense! Oh! que ne puis-je m'en assurer!

On sonna pour remonter à cheval, et cette conversation fut interrompue. Je n'avais pas une goutte de sang dans les veines; je craignais d'aborder Raphaël, il fallait cependant qu'il fût prévenu. Au moment de se mettre en marche, il s'approcha comme pour me donner un ordre.

— Tu as entendu? me dit-il.

— Tout et plus que toi. Le vicomte a des soupçons, prends garde!

— Que faire?

— L'éviter, et aussitôt que nous serons libres, retourner au camp. Quitte-moi maintenant; je marcherai derrière toi.

Il se mit à sa place. Nous allions de concert avec les Français, et on méditait une de ces mille expéditions dont les journaux vous ont entretenus. Les détails vous ennuieraient et m'ennuieraient moi-même à retracer. Qu'il vous suffise de connaître mes sensations quand je me trouvai au milieu du feu. Ma première impression, je l'avoue, fut une peur effroyable. Je songeai à fuir, l'amour-propre me soutint, et puis mon cheval, excité par la poudre, par le bruit, par les cris qu'il entendait, prit une ardeur inouïe. J'eus honte d'être moins brave que lui, je cherchai des yeux Raphaël, je ne le vis plus; aussitôt ma passion, prenant le dessus, m'attira sur ses pas.

Je ne craignis plus rien, je m'élançai au milieu de la mêlée, j'oubliai le danger, j'oubliai tout, même la prudence; je ne songeai qu'à lui. Personne ne m'attaqua, aucun des coups tirés au hasard, presque à bout portant, ne m'atteignit. Je n'avais pas la pensée de me défendre, car toute idée personnelle était loin de moi.

Je l'aperçus enfin, il combattait avec une sorte de bravoure féroce, ses yeux lançaient des flammes, c'était bien l'Africain, alors! En un clin d'œil je fus auprès de lui.

L'ennemi lâchait pied, on le poursuivait. On tuait tout, un ruisseau de sang coulait autour de moi. Raphaël ne se doutait pas de ma présence. Il m'avait oubliée, lui! dans l'ardeur de la bataille. Je le suivis néanmoins partout. Ce qui se passa dans ces instants d'excitation me fait l'effet d'un rêve. Je ne saurais vous le raconter. Je frappais, j'étais frappée, sinon atteinte; je courais toujours, Aben-Hamet hennissait d'ardeur, jusqu'à ce qu'enfin je tombai épuisée sur le sol, à côté de mon pauvre cheval, percé d'une balle

Je restai de la sorte plusieurs heures peut-être, je l'ignore. Je revins à moi dans les bras de Raphaël, qui m'avait cherchée après le combat, et qui, me retrouvant ainsi, désespérait de mon retour à la vie.

— Odile, disait-il, chère Odile, t'ai-je donc perdue!

Mon premier mouvement fut de me jeter dans ses bras.

— Non, non, répétai-je, je ne suis point blessée; c'est la fatigue, la chaleur. Le pauvre Aben-Hamet, il est mort lui!

— Mort au champ d'honneur; cependant je te jure, malgré tes exploits et les siens, que tu n'y reviendras plus.

— Il faut maintenant nous hâter de retourner au camp, n'est-ce pas? Es-tu libre?

— Oui, je le suis, pour quelque temps du moins.

— Partons donc, alors.

Nous partîmes, on me donna un autre cheval. Toute

fatiguée que j'étais, le désir de me retrouver dans mon asile me prêtait des forces. Raphaël ne parlait pas, il comprenait comme moi la difficulté de notre position. Lorsque nous fûmes arrivés, il m'amena dans la pièce où je couchais. la plus éloignée de toutes.

— Odile, me dit-il, je te quitte maintenant pour retourner à mon devoir. Ne sors pas de cette tente, entends-tu? sous aucun prétexte. Repose-toi, et à mon retour nous prendrons d'autres mesures. La tribu changera de pays, nous devions le faire dans quelques mois, j'avancerai l'époque. Nous entrerons plus loin du côté de l'Atlas, on ne nous découvrira pas facilement.

Il m'embrassa ensuite à plusieurs reprises, comme s'il lui était impossible de se séparer de moi, et il partit.

Restée seule, je me couchai. Je n'avais plus de force, et ma fatigue tuait ma pensée. Je dormis presque vingt-quatre heures. Je m'éveillai avec toutes mes facultés physiques et morales. Les événements des derniers jours m'apparurent. Je ne pus concevoir moi-même comment cela s'était passé, et ce que j'avais fait. Ce combat, cette victoire, cette marche, j'étais sortie de tout cela saine et sauve; moi, une femme, moi, la marquise de Montagre, frémissant autrefois à l'aspect d'une blessure, j'avais vu couler le sang à flots, je l'avais fait couler peut-être! J'eus une espèce de vertige à ce souvenir. Le champ de bataille se représenta à ma mémoire avec une effroyable vérité, j'en frémis.

Mes femmes arrivèrent. On m'habilla, je voulus être parée, pour moi seule; j'avais besoin de reprendre possession de ma vie de femme, je désirais être encore moi-même réellement. Je me revêtis d'un costume français, ce que

je ne faisais jamais devant Raphaël ; le contraste m'amusa. Puis je me mis à écrire ces mille *rêvasseries.* C'était bien là l'histoire du beau chevalier ressuscité dans le château d'Haguenck. J'étais bien la femme destinée à racheter son âme. Comment? je l'ignorais encore, mais cela me serait certainement révélé.

Dans la soirée du second jour, Haïdé entr'ouvrit la portière et me fit signe qu'elle désirait me parler. Je ne l'avais pas vue depuis mon retour.

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

— On ne parle que de vous dans la tribu, on dit que vous n'êtes pas une femme, mais un ange envoyé par le prophète pour nous porter bonheur. On vous regarde avec un respect profond et chacun vous donnerait sa vie. Ils prétendent vous avoir vu des ailes pendant le combat, et peut-être ont-ils raison.

— Non, Haïdé, répondis-je en souriant, je ne suis qu'une femme, comme vous.

— Quoi qu'il en soit, vous avez été remarquée par d'autres que nous, Yacoub sans doute... il rôde des espions autour du camp, ce ne peut être que pour vous, en l'absence du cheik.

— Des espions, dites-vous? des Arabes?

— Oui, des Arabes. Ils demandent si Soliman vous a emmenée, s'il reviendra bientôt ; d'autres se prétendent envoyés par lui.

— Qu'on veille, qu'on prenne garde à eux. Je sais ce qu'ils veulent et d'où ils viennent.

— Je vous avais bien prédit qu'Yacoub...

— Oui, c'est Yacoub.

Je réfléchis amèrement alors. La probabilité d'être découverte par Albert me donnait le frisson. Les suites

en étaient incalculables, et je maudis mille fois la fantaisie qui m'avait conduite à ce combat ; j'attendais Raphaël avec une impatience sans égale, enfin il arriva.

Après avoir écouté mon récit, il donna l'ordre de ployer les tentes et de se mettre en route vers la montagne. Il me fit soigneusement habiller comme les femmes arabes et exigea que je fisse la route avec elles, et de la même manière qu'elles, afin que rien ne pût m'en distinguer. Je me soumis volontairement à cette loi, j'en sentais toute l'importance.

Nous fûmes bien suivis en chemin par quelques éclaireurs, mais de très-loin ; ils craignaient de se montrer, et ils finirent même par nous abandonner entièrement.

Je suis obligée de vous dire ici, Raoul, que mon amour devenait plus lucide et que par conséquent il diminuait. J'entrevoyais la vérité, de bien loin encore ; pourtant c'était quelque chose. Hélas ! il en est ainsi en ce monde. On ne peut compter sur rien, pas même sur son propre cœur.

V

Lorsque nous fûmes changés de campement et que la tribu se fut rapprochée de l'Atlas, le pays prit un aspect moins sauvage, et je commençai à trouver un charme véritable à mes promenades. Tout ce qui m'arrivait était si étrange, ce roman que je mettais en action avait tant

d'incidents bizarres, que souvent je ne pouvais y croire moi-même.

Raphaël s'étonnait moins. Depuis son enfance il était accoutumé à ces événements, et il ne les voyait pas du même œil que moi. Le courage que j'avais montré le rendait très-fier, il m'appelait en riant *son héroïne*, et prétendait que je le remplacerais à merveille dans le gouvernement de ses Arabes. Je l'aimais toujours de la même manière, pourtant je trouvais nos conversations longues et sans intérêt, je me sentais mal à l'aise avec lui, je ne lui répondais souvent qu'après avoir cherché ma réponse; l'embarras, la gêne se montraient entre nous.

Un soir, il faisait un temps admirable. La journée avait été étouffante. Nous dormions pendant la chaleur sous nos tentes, bien insuffisantes pour nous en garantir. Lorsque la lune se levait, je sortais alors du camp et j'allais respirer un air plus frais. Ce soir-là, cette planète avait un éclat incomparable, dont vous n'avez pas d'idée en Europe; on aurait pu facilement lire, et les moindres détails du paysage ressortaient avec des accidents d'ombre et de lumière qui en montraient à la fois la richesse et la grandeur. Un silence universel, à peine interrompu par les cris lointains de quelques habitants du désert, apportait à l'âme un recueillement et une mélancolie presque religieuse, et les parfums pénétrants de la montagne me montaient au cerveau comme l'encens de nos temples.

Raphaël me suivait, humant la fraîcheur, regardant les étoiles, prenant un soin extrême d'éviter les ronces et les cailloux. Il chantonnait entre ses dents je ne sais quelle ballade africaine, et fumait une mauvaise pipe,

qui n'avait rien d'oriental, pas même le tabac. Nous arrivâmes à un endroit totalement découvert, très-peu éloigné du camp, autour duquel nous avions tourné. Une pelouse verte et unie m'engagea à me reposer. Une petite source sillonnant à travers les herbes en entretenait la fraîcheur, et c'était peut-être la seule oasis qui pût se rencontrer à plusieurs lieues à la ronde.

J'étais étendue sur ce gazon, je ne parlais pas, je rêvais. J'avançai la main vers Raphaël pour prendre la sienne, il ne fumait plus, il dormait. J'en fus frappée au cœur, mon mouvement l'éveilla néanmoins, et il me demanda ce que je lui voulais.

— Rien, répondis-je froidement, je ne vous veux rien, puisque vous dormez.

— Je ferme seulement les yeux et je me repose. Je n'ai pas comme toi des volumes dans la tête, et je me fatigue vite de penser.

— Est-ce que vous vous ennuyez, Raphaël ?

— Non, pas plus qu'à l'ordinaire ; et toi ?

— Moi?... je ne m'ennuie jamais.

— Alors qu'as-tu ?

— Je voudrais entendre de la musique.

— Veux-tu que j'appelle les *ménestrels* de la tribu ?

— Dieu me garde de leur affreux charivari !

— Eh bien ! chante toi-même, cela te fera plus de plaisir.

— Vous avez raison, je vais chanter.

— Je t'écoute.

Vous savez, Raoul, que j'ai une belle voix, que j'ai appris la musique comme une science, et que peu d'artistes ont cultivé cet art avec autant de soin. Je parle de moi-même comme si je n'existais pas, en juge impartial,

car je ne suis plus de ce monde. Je n'ai ici ni orgueil ni modestie, je dis la vérité. J'étais en ce moment si profondément émue que ma voix en prit je ne sais quelle puissance inconnue jusque-là. Mes premiers accents me frappèrent moi-même et m'étonnèrent, Raphaël se releva surpris et m'écouta dans le ravissement. J'avais choisi quelques-unes des grandes mélodies de Rossini et de Meyerbeer. Les modulations savantes, les fioritures, les gammes perlées se succédaient avec une perfection égale. Jamais peut-être on n'entendit rien de pareil.

Vous ne pouvez vous imaginer l'effet produit par ces accords suaves au milieu de cette nature et de cette nuit. Je m'exaltais à mesure que je le sentais, et c'est certainement un des moments de ma vie où je me suis le plus rapprochée de l'essence divine dont nos âmes sont douées. Je priais en chantant, j'aimais, je pleurais presque. Nous entendions depuis quelques instants un bruit confus dans la direction des tentes. Nous n'y faisions aucune attention, Raphaël et moi; mais comme il se rapprochait, mon compagnon m'interrompit :

— Laisse-moi écouter une minute, me dit-il, je ne sais ce que signifie ce mouvement, il faut être sur nos gardes.

— Peut-être suis-je comme Apollon, et les bêtes féroces viennent-elles à ma voix.

— Chut! continua-t-il tout bas, ce sont des pas d'hommes.

De grandes ombres blanches parurent tout à coup en grand nombre, et s'avançant avec précaution. En un clin d'œil, Raphaël fut debout, son sabre à la main, il se jeta au-devant d'eux en criant. Je le suivis, car je n'étais ni craintive ni superstitieuse.

Le cheik s'arrêta après quelques pas, et se retournant vers moi, le sourire sur ses lèvres :

— De par le ciel, dit-il, ce sont nos gens, attirés sans doute par tes chants mélodieux ; ils n'en ont jamais tant entendu et te voilà un auditoire complet.

Les Arabes prononcèrent quelques phrases à voix basse.

— Ils te supplient de continuer, Odile, ne les refuse pas.

Ces singulières figures, ressemblant presque à des fantômes, se murent toutes à la fois ; je les regardai, et je me crus transportée dans un autre monde. Je chantai l'évocation des nonnes de *Robert*.

Je ne puis vous dire l'effet que produisit ce sublime morceau sur ces êtres sauvages. Ils se mirent à hurler, le désert en retentit. Cette manière d'exprimer son enthousiasme me parut un peu bruyante, et cependant elle me causa une jouissance véritable d'amour-propre. Le silence régna de nouveau lorsqu'on crut que j'allais continuer, et l'attention se peignit sur tous les visages. Le cercle se rétrécissait peu à peu, bientôt je fus entourée de Bédouins, ils me touchèrent presque, j'avais rabattu mon voile.

Haïdé se montrait au premier rang. Agenouillée, les mains jointes, elle me regardait en pleurant et prononçait des mots sans suite, qui peignaient son émotion insurmontable. Dans l'intervalle d'un air à l'autre, elle s'approcha de moi, prit le bas de ma robe, le toucha de ses lèvres et me dit en sanglotant :

— Oh ! vous le méritez mieux que toutes les femmes !

J'essayai de la relever.

— Non, continua-t-elle, chantez encore, et laissez-

moi vous écouter ainsi, il me semble que je suis au ciel.

Je chantai de la sorte plus de deux heures, et certainement jamais artiste n'eut un succès plus éclatant. Succès de larmes, d'enthousiasme, de cris, il n'y manqua rien. Raphaël fumait toujours! de tous mes auditeurs, c'était certainement le moins attentif. Il souriait quelquefois au naïf étonnement de ses Arabes, mais il ne me donna pas la même marque d'approbation. Ses yeux se fermaient, et sans le nuage qui sortait de sa pipe, je l'aurais cru endormi.

Quand je me sentis fatiguée, je le lui dis. Il prononça quelques paroles en arabe, la foule s'écoula sur-le-champ, et au bout de cinq minutes nous étions seuls comme auparavant. Il fit un mouvement pour se lever.

— Restons encore un peu ici, interrompis-je, je suis si heureuse avec toi, en face de cette belle nature!

Il se remit à fumer sans me répondre.

— Raphaël, repris-je, m'entends-tu?

— Sans doute.

— M'aimes-tu encore?

— Certainement, je t'aime, répliqua-t-il au milieu d'une bouffée.

— Eh bien, si tu m'aimes, ton cœur ne restera pas muet devant cet admirable spectacle. Oh! comme le mien bat vite! Comme il s'élance vers toi! Comme il t'appelle! Toute ma vie j'ai rêvé cet amour exclusif, aventureux, cet amour qui nous a séparés du reste du monde. Et maintenant il est à moi! Toi si beau, si brave, si tendre, tu m'appartiens, je t'ai acheté par tous les sacrifices, et, s'il fallait te payer de mon sang, je n'hésiterais pas une minute. Crois-tu donc qu'à Paris, dans nos salons, si j'avais donné mon âme à un de nos papillons musqués,

il aurait pu me rendre ce que je lui prodiguais de richesses? Non, j'étouffais, j'étais à l'étroit dans ces cercles de convenances et d'étiquette, il me fallait le désert et toi, toi surtout, m'écriai-je en lui prenant la main.

— Chère Odile !

— Mon Raphaël. Oh ! merci, merci de tout le bonheur que j'ai, de celui qui m'attend. Merci de me laisser ainsi près de toi, partout et toujours. Mon cœur est plein de reconnaissance, plein d'exaltation; je prie Dieu avec une ferveur nouvelle à chaque instant. N'est-ce pas que nous lui devons bien des grâces ?

— Oh ! bien des grâces !

— Comme tout ce qui nous entoure est calme et magnifique! Quelle nuit! Qui n'aimerait pas? Qui ne se sentirait pas remué jusqu'au fond de l'âme par ce silence et cette clarté sublime ! Il faudrait être dénué de tous les sentiments, de toutes les impressions pour ne pas glorifier et le Créateur et la passion adorable qu'il a mise dans nos êtres, afin de doubler toutes nos jouissances.

Il ne me répondit pas.

— Raphaël, repris-je, Raphaël !

— Rentrons, chère Odile, le sommeil me gagne, et la rosée va tomber.

J'avais fait un monologue; il ne me comprenait pas, il ne m'écoutait pas même, peut-être ! Je restai anéantie.

— Odile, qu'as-tu ? rentrons, répéta-t-il.

— Oh ! mon Dieu, m'écriai-je en fondant en larmes, il ne m'aime plus !

— Je ne t'aime plus, Odile; et pourquoi ?

— Laissez-moi, laissez-moi, je ne le vois que trop.

— Je ne t'aime plus parce que j'ai envie de dormir? parce que je commence à sentir la rosée?

— Vous ne m'aimez plus, vous ne m'avez jamais aimée.

— En vérité, chère amie, tu es incroyable, et il faudrait, pour te plaire et te convaincre, rester perpétuellement à l'état d'esprit impalpable; malheureusement, je n'en ai pas la faculté.

— C'est vous qui me parlez ainsi, Raphaël?

— Mais, Odile, je te parle ainsi que tous les hommes le feraient à ma place. Je te parle raisonnablement.

— Raisonnablement!

— Sans doute; crois-tu qu'il n'y ait pas de la raison sous les tentes autant que dans les villes? Pour vivre tranquillement, on en a besoin partout.

J'étais dans une stupéfaction inouïe, je voulus néanmoins prendre sur moi et voir jusqu'où il porterait l'indifférence.

— Ainsi, tout ce que je viens de vous dire est resté inaperçu? ainsi vous n'avez éprouvé aucune émotion, ni lorsque je chantais, ni depuis?

— Ce n'est pas la première fois que j'entends ta voix, Odile; je sais combien elle est belle et pure; pourtant je l'avoue, elle m'a d'abord singulièrement ému, puis j'ai été flatté et amusé de l'effet produit sur nos sauvages Bédouins : néanmoins je te donnerai un conseil, il y a longtemps que je le pense. Pourquoi donc chantes-tu toujours des *De profundis?* On jurerait que tu veux endormir les gens. Il y a tant de jolis airs gais, qui font plaisir, qui amusent! que t'en coûterait-il de les choisir?

— Quoi! les plus beaux morceaux de nos grands maîtres ne vous plaisent pas?

— Mon Dieu! je les trouve admirables, seulement ils m'ennuient.

— Ah! ils vous ennuient, répétai-je; eh bien, vous n'en serez plus ennuyé.

— Vous prenez tout à l'extrême, ma chère; en vérité, vous êtes d'une humeur inouïe; il n'y a pas moyen de vivre ainsi. Vous vous plongez dans des tristesses sans raison, ou bien vous faites des pages de roman, ou vous chantez des complaintes. Est-ce donc là cette gaieté française si vantée? Sont-ce là ces Parisiennes si vives, si agaçantes? Je ne reconnais rien de tout cela dans vos manières, et il me semble que depuis mon enfance tout a changé dans notre pays.

— Je ne suis pas Française, répliquai-je vivement, je suis Alsacienne; je ne suis pas une Parisienne, mais un enfant des montagnes; je ne suis pas gaie, je suis tendre, je suis passionnée, je vous aime enfin. J'ai cru trouver en vous l'amant de mes rêves, j'ai cru que vous réalisiez l'idéal de mon imagination; hélas! hélas! me serais-je donc trompée?

Il haussa légèrement les épaules.

— Vous êtes folle, Odile, vous vous faites beaucoup de mal sans cause. Voyons, rentrez en vous-même, vous verrez que je ne suis ni barbare, ni stupide, comme vous le pensez peut-être en ce moment. Je vous aime beaucoup, mais je suis fatigué; cela arrive aux héros de romans les plus enragés, cela peut donc bien m'arriver à moi.

Il me tendit la main, je me levai et je le suivis; un monde de réflexions s'ouvrit devant moi. Quoi! j'avais tout quitté parce que mon mari blâmait mes illusions, j'avais trahi mes devoirs, abandonné ma famille, mon pays, ma fortune, parce que mon mari m'avait dit: « Vous êtes folle! » J'étais venue dans cette contrée sau-

vage, j'y vivais de privations, je manquais des choses les plus nécessaires à la vie, j'y bravais l'ennui et la solitude, et l'homme qui m'avait séduite me disait aussi : « Vous êtes folle, » et cette parole me suivait jusque dans le désert ! Qu'avais-je donc fait alors ? A quoi me servirait mon sacrifice ? Un regret amer me traversa le cœur. Je baissai la tête et je me tus. A quoi bon me plaindre ? Je n'en avais ni le droit ni la volonté ; je ne pouvais retourner en arrière, il fallait donc me taire et souffrir.

Nous rentrâmes sous notre tente. Raphaël se coucha et s'endormit avec la même tranquillité que si cette scène n'eût pas eu lieu. Je m'assis auprès de lui et je le regardai ; son beau visage offrait le même calme et la même expression qu'à l'ordinaire, son bras ployé et sa tête s'appuyaient sur son yatagan, précaution habituelle et nécessaire dans ce pays de surprise et d'escarmouches.

— Mon Dieu ! murmurai-je, il n'est pas changé pourtant. Voilà bien ses nobles traits : c'est lui, tel que je l'ai connu lorsqu'il m'a entraînée ; d'où vient qu'il n'est plus le même ? Y aurait-il l'amour de moins ? Et serait-ce là le secret de cette métamorphose ? Ainsi je n'ai changé que de douleurs ; au moins là-bas j'étais chez moi, j'étais entourée d'amis, j'aurais vieilli honorée à la place qui était la mienne, je serais morte où est mort mon père, j'aurais reposé près de lui : à présent je n'ai plus ni patrie, ni nom, ni famille ; je suis perdue pour tous.

En ce moment une douce figure, une figure d'ange se montra au-dessus de ma tête ; il me sembla voir Wilfrid, m'attirant du geste et murmurant à mon oreille :

— Viens, viens, pauvre égarée, ne suis-je pas là et crois-tu que je t'abandonne jamais?

— Retourner en arrière, m'écriai-je, et comment? Cela est-il possible? N'y a-t-il pas à Blumemberg un vengeur?

Je cachai ma tête dans mes mains, le spectre de mon mari était devant moi, et tous les remords le suivirent. Oh mon Dieu! pourquoi donc se créer ces souffrances si amères? pourquoi ne pas accepter ses maux tels que vous les envoyez? Ceux que nous mettons à la place sont bien plus cruels encore, et il ne nous reste même pas la consolation de l'innocence.

C'en était fait de mon bonheur, le premier coup était porté, le voile venait de se déchirer malgré moi, j'apprenais à connaître Raphaël, les illusions devaient s'envoler devant cette réalité terrible.

Les quelques jours qui suivirent furent tristes pour moi, ennuyeux pour lui. Nous nous parlions à peine, il *sifflottait* entre ses dents des fanfares et des airs de danse, il riait à tous propos d'un rire forcé et sans but, il était visible que dans cette affectation même il y avait de l'ironie et un *fait exprès*. Je ne répondais rien à ses sarcasmes, je pleurais; Haïdé, passant près de moi un matin, s'en aperçut.

— Pourquoi pleurez-vous? me dit-elle, il ne vous aimera plus si vous êtes ainsi, vous ne lui paraîtrez plus belle, et alors...

— Et alors il me quittera, n'est-ce pas?

— Comme il m'a quittée, vous le savez bien.

Je continuai mon chemin le cœur brisé; tout ce que j'apprenais, tout ce qui se découvrait à moi, apportait une funeste lumière dans ma vie; le découragement ar-

rivait, et c'est le plus grand des maux de ce monde, pour des caractères tels que le mien.

Environ une semaine après ces explications, Raphaël me dit qu'il devait le lendemain faire une excursion dans la plaine avec presque tous ses guerriers, d'après un ordre du général en chef, afin de donner la chasse à quelques tribus ennemies qui inquiétaient les colons, aux environs des villes. Je reçus cette nouvelle très-indifféremment.

— Si je n'étais pas aussi malade je te suivrais, répondis-je, mais en vérité je puis à peine me soutenir.

— Reste, reste, interrompit-il, soigne-toi bien; si cela continue, j'enverrai chercher un médecin à Alger.

Je souris faiblement; l'idée d'un médecin sous cette tente, où les ordonnances seraient impossibles à suivre, me paraissait étrange. Il m'embrassa presque froidement, à mon réveil il n'était plus près de moi.

Vers le midi, malgré la chaleur brûlante, me sentant suffoquée dans ce camp, où maintenant je souffrais malgré moi, je voulus gagner les ombrages plus frais et les bords verdoyants de la petite fontaine. Je m'enveloppai de mon voile, et, sans me faire suivre de personne, je me mis en chemin. Toute la tribu était accoutumée à me voir agir librement. Ce qui leur semblait une singulière façon d'agir n'attirait plus leur attention, ils ne me regardaient même pas, et aucun de ceux que je rencontrais n'aurait pu dire de quel côté je me dirigeais.

J'arrivai épuisée près de la source, je me laissai tomber sur l'herbe, à l'ombre d'un grand palmier; je fermai les yeux et je n'éprouvai d'autre sensation qu'un besoin impérieux de repos moral et physique; il faut avoir beaucoup souffert pour en arriver à cette prostra-

tion entière des forces de la nature. Dieu seul est alors un appui suffisant, et ce n'est pas trop de toute sa puissance.

Je crois que je finis par m'endormir, je ne me le rappelle que confusément. Je fus tirée de cet état par le bruit d'une respiration pressée à côté de moi, ma première pensée fut que c'était Raphaël. J'ouvris les yeux, deux prunelles noires et ardentes comme celles d'un tigre se fixaient sur moi, une main cherchait timidement à écarter mon voile, je jetai un cri d'épouvante, c'était Yacoub!

Je croisai vivement la dentelle en plis nombreux sur mon visage, je ramenai mes vêtements autour de moi, Yacoub ne paraissait point y faire attention.

— Enfin! murmura-t-il.

— Que me voulez-vous? balbutiai-je, sans savoir presque ce que je disais.

— Ce que je veux? reprit-il : depuis longtemps je cherche l'occasion qui se présente, je vous tiens en ma puissance et vous ne m'échapperez pas.

— Vous oubliez qui je suis et où je suis, repris-je en me levant avec précipitation.

— Vous êtes une courageuse amazone désarmée, vous êtes une reine sans sujets, une femme sans protecteur.

— Et le camp? dis-je en levant les épaules, et Raphaël?

— Et ceci? poursuivit-il en me mettant une écharpe sur la bouche, à quoi vous ne pensiez pas. Et ceci encore?

Il siffla : dix Arabes cachés derrière une roche s'approchèrent avec leurs chevaux, parmi lesquels se distinguait celui de Yacoub richement harnaché.

— Vous serez enlevée avant que ceux de vos compagnons qui restent encore au camp aient pu s'en apercevoir. Raphaël est absent et vos traces ne seront pas faciles à trouver.

En achevant ces mots, il m'enleva de terre, me plaça, malgré ma résistance, dans les bras d'un de ses cavaliers sur le devant de sa selle, et en un clin d'œil nous partîmes au galop, courant comme le vent dans la direction du désert. Vous dire ce qui se passa en moi serait impossible. La colère, la douleur, la crainte se disputaient mon âme. J'étais surtout honteuse de m'être laissé surprendre; si j'avais eu les mains libres, j'aurais certainement tué mon ravisseur et moi. Dans aucune occasion de ma vie je ne me sentis autant de courage.

Nous courions toujours, j'y voyais à peine, le sable m'aveuglait; dans la position où j'étais placée, le soleil me tombait d'aplomb sur la tête. Ma fièvre augmentait à chaque instant, j'en remerciais Dieu, j'espérais mourir; après plusieurs heures de marche, on s'arrêta, il y eut une courte consultation en langue arabe, le résultat fut de m'envelopper dans un burnous afin de me cacher tout à fait; on se remit en route plus lentement, et bientôt nous arrivâmes au camp d'Yacoub. Celui qui me portait me déposa sous une tente, où je me trouvai seule, mais dans l'impossibilité de faire un mouvement.

Mes souffrances étaient poussées au dernier degré. Je n'avais plus ni force ni volonté, et je me sentais à peu près indifférente à tout ce qui pouvait arriver désormais. Après une demi-heure d'attente, Yacoub entra accompagné d'une vieille femme arabe.

— Pardonnez-moi, madame, me dit-il, mais depuis que je vous ai rencontrée, je ne puis vivre sans vous;

l'amour est mon excuse. Cette femme parle français; elle est attachée à votre service, et vous pouvez disposer d'elle. Ne cherchez pas à vous échapper, ce serait inutile; vous êtes gardée de manière à ce que je ne puisse rien craindre.

En parlant ainsi, il détachait mon bâillon, ôtait le burnous, mes liens, et me déposait sur plusieurs peaux de tigres étendues les unes sur les autres.

— Je vais donc vous voir! Oh! pour ce bonheur, j'aurais tout donné au monde.

Il enleva mon voile sans que je cherchasse à l'en empêcher. La pâleur de mon visage le frappa tellement qu'il jeta un cri :

— Qu'a-t-elle? regardez, dit-il à sa compagne.

— Elle me paraît fort malade, et je crois qu'elle a besoin de repos.

— Madame, reprit-il, parlez-moi, vous souffrez?

Je ne répondis pas, je m'en étais fait la promesse.

— Elle est sans connaissance peut-être; voyez, remuez-la.

Il s'agenouilla près de moi, l'inquiétude peinte dans tous les traits. La vieille femme sortit et revint quelques instants après avec des essences, dont elle me frotta la tête et les mains, en murmurant quelques phrases inintelligibles.

— Va-t-elle mieux? demanda Yacoub.

— Laissez-nous seules; il faut qu'elle dorme, répliqua la matrone.

— Je vous quitte, puisque cela est nécessaire à votre repos, madame. Je reviendrai dès qu'il vous sera possible de m'entendre.

Et il sortit. Mon étrange garde s'approcha alors de

moi, me déshabilla sans que j'opposasse la moindre résistance; à chaque instant, il lui échappait des exclamations d'étonnement que je devinais à l'expression de ses yeux. Elle me revêtit ensuite d'une grande chemise de laine blanche, puis elle me recoucha en me recommandant de ne pas bouger, et plaça sur moi une foule de couvertures, de coussins et de pelleteries. Au bout de quelques minutes, elle me fit avaler je ne sais quel breuvage, d'un goût fortement aromatisé, qui me procura le meilleur sommeil que j'aie goûté de ma vie. Il y eut un moment de délices tel, en m'endormant, que j'en garderai le souvenir éternel, et que souvent encore en y pensant je me sens frémir.

Quand je m'éveillai, la nuit était complétement venue. Je n'entendais aucun bruit, j'étais baignée de sueur et tellement couverte qu'il me devenait très-difficile de faire un mouvement. Cette obscurité, ce silence, un mal qui me brisait le cerveau, me troublaient, je crois, la raison, car il me fut impossible de me rappeler où j'étais, ni ce qui s'était passé. Assez longtemps après, la vieille femme entra sur la pointe des pieds, cachant la lumière d'une petite lampe; je revins à moi-même.

— Comment vous trouvez-vous, me dit-elle en s'apercevant que je ne dormais plus.

Je ne répondis pas.

— Vous vous taisez, vous avez tort; on ne vous veut pas de mal.

Elle me tâta le pouls.

— La fièvre, reprit-elle en remuant la tête, une forte fièvre. Cela ne vaut rien.

Elle sortit comme elle était entrée, et reparut bientôt suivie d'Yacoub.

— Vous êtes bien malade, me dit-il avec inquiétude. Je vais vous envoyer notre médecin arabe Confiez-vous à lui, il est prudent, et il connaît des remèdes plus puissants que les vôtres.

— Vous le voyez, continua sa compagne, elle s'obstine à ne pas répondre.

— Laissez-la guérir, et elle parlera, lorsqu'elle sera bien convaincue que je n'ai pas le projet de la rendre malheureuse. Elle prendra son parti. Soliman est perdu pour elle, ne vaut-il pas mieux se soumettre de bonne grâce? D'ailleurs, je le vaux bien, et je suis sûr qu'elle ne tardera pas à l'oublier.

Je me mourais de soif, et je suivais de l'œil tous les gestes de ma garde; elle le devina, avec la perspicacité des peuples du Midi, et me présenta à boire. J'étais si abrutie par la souffrance, que j'écoutais à peine les discours de mon ravisseur. L'âme n'avait plus de forces, et le corps ne vivait que par ses instincts. Mon Dieu! que sommes-nous? que penser de notre intelligence devant de semblables moments.

VII

Mes souffrances étaient atroces, et vous le comprendrez facilement, mon cher Raoul; je ne voyais pas d'issue à cette position, puisque Raphaël ignorait et mon enlèvement et ses auteurs. A son retour au camp, personne ne pouvait lui donner de mes nouvelles, je n'avais rien dit, j'avais disparu comme par enchantement.

Et d'ailleurs, vînt-il à mon secours, serait-il temps encore? A quels excès pourrait se porter un homme tel que Yacoub, dont la religion et les habitudes lui faisaient, pour ainsi dire, une loi de m'outrager. Je bénis mille fois ma maladie et je me résolus à la prolonger le plus longtemps possible, quels que fussent mes maux et mes craintes.

Un autre danger auquel je pensai, en me rappelant la conversation que j'avais entendue, ce fut la présence d'Albert de Tonnay. S'il me voyait, si j'en étais reconnue, que devenir alors? je frissonnais des pieds à la tête en songeant qu'on pouvait me séparer de Raphaël, car, en son absence, les nuages élevés entre nous, ce refroidissement qui gagnait mon cœur disparaissaient, je ne sentais plus que mon amour. Ces réflexions me tinrent éveillée, malgré le breuvage de la vieille femme, et ma fièvre en redoubla.

Dans la matinée, Yacoub revint; il me parla longtemps de sa passion, du désir violent qu'il nourrissait de m'avoir en sa puissance, de la vie qu'il comptait me faire et du bonheur qui m'attendait près de lui.

— Soliman est un beau jeune homme, continua-t-il; il est brave, c'est vrai; mais tout Français qu'il soit, il n'entend rien aux femmes européennes. Vous n'êtes pas accoutumée à nos tentes, à nos déserts. Cela peut vous amuser quelque temps, vous vous en lasserez bien vite. Fiez-vous à moi; vous aurez des parures, des esclaves, des plaisirs, des palais, si vous voulez. Vous ne serez pas séquestrée loin de vos compatriotes; vous brillerez par vos talents et par vos charmes, et vous oublierez bien vite ce pauvre Soliman avec ses tête-à-tête et ses privations.

Je ne répondis pas plus qu'à l'ordinaire.

— Vous êtes malade, souffrez que l'on vous soigne. Mon amour est impatient, il supporte avec peine les retards et les difficultés. Je suis pressé de mettre à exécution les promesses que je viens de vous faire. L'avenir vous prouvera que je ne vous trompe pas et que vous pouvez compter sur moi à jamais.

Après ces mots il me quitta. La vieille et quelques esclaves le remplacèrent. Cette tente que j'habitais était vaste et ornée. J'y trouvai beaucoup plus de luxe et de confort que dans celles que j'avais visitées jusque-là. Yacoub était plus riche que Soliman, plus industrieux, plus intelligent sans doute. Plusieurs meubles et ustensiles européens frappèrent mes regards, entre autres un magnifique nécessaire de toilette anglais en or, disposé de manière à prouver qu'il ne servait pas seulement d'ornement à son propriétaire.

Cette journée n'offrit d'autre incident que quelques visites d'Yacoub, dont l'impatience devenait de la colère en face de mon silence obstiné. Les soins les plus empressés m'entouraient, et pourtant ma fièvre augmentait de violence. Le soir on m'annonça le médecin arabe, je le reçus comme les autres; le ciel m'inspira sans doute, je cachai mon visage, et quelle ne fut pas ma terreur, lorsque je reconnus la voix de M. de Tonnay, parlant à Yacoub, qui avait accompagné le médecin!

— Vous ne voulez donc pas causer avec ce savant personnage, madame? disait Yacoub, le voilà lui et son aide, un de vos compatriotes, un Français auquel j'ai permis d'entrer, espérant qu'il serait plus heureux que nous, qu'il obtiendrait votre attention.

Vous imaginez que j'enfonçai ma tête sous mes cou-

vertures et que je n'aurais pas fait un mouvement pour tout au monde. Ils parlèrent entre eux, très-bas et en langue arabe; je ne comprenais ni n'entendais rien.

— Nous nous retirons, dit enfin Yacoub, nous attendrons que la réflexion vous rende plus raisonnable. A quoi bon ces manières? Vous ne pouvez m'échapper, il faudra donc finir par vous décider à me répondre.

J'avais pris une autre décision, à laquelle il ne s'attendait guère. Je portais toujours sur moi un petit poignard, richement travaillé; il était resté avec mes habits, je le voyais briller à la ceinture de ma veste; profitant d'un moment de solitude, je me levai, je m'en emparai vivement, je le cachai dans ma couche même, et désormais je me sentis tranquille devant les périls, j'avais de quoi me défendre.

Deux jours se passèrent ainsi, deux jours bien longs et bien douloureux pour moi. Je priais Dieu, je voulais me remettre en ses mains, et je voyais là, hélas! la punition de ma faute; j'allais peut-être perdre la vie, j'étais à jamais separée de Raphaël. Et puis bien loin, comme dans un mirage, je voyais mon pays, ma famille, la tombe de mon père, tout ce que j'avais eu de cher et de sacré en ce monde, je voyais aussi, tel qu'un mauvais génie, cet Albert de Tonnay; je le voyais un des instruments actuels de ma perte; je voyais tout cela et je pleurais amèrement.

La troisième nuit, je m'étais assoupie, brisée de souffrances, d'inquiétudes et de craintes; je fus éveillée en sursaut par des coups de feu et ce qui me sembla un combat violent. Je m'assis sur mon lit, après m'être assurée que mon poignard était à côté de moi, et j'écoutai, décidée à vendre chèrement ma vie et mon honneur, si

j'étais attaquée. Des piétinements de chevaux, des cris, des hurlements presque, frappaient mon oreille. Mon cœur battait, non de peur, mais d'attente; je faisais mille conjectures, parmi lesquelles l'idée de Raphaël se plaça avant toutes.

— C'est lui, me disais-je; il vient me sauver, il me délivrera de cette horrible prison, lui, mon Raphaël, mon amant !

Le bruit s'approchait et s'éloignait successivement de moi, il était visible que les combattants se disputaient le terrain avec un acharnement sans égal. Les décharges se succédaient à chaque instant plus vives et plus répétées. Tout à coup, une terrible lueur éclaira la tente : il n'y avait plus de doute possible.

— Le feu ! le feu !... m'écriai-je en sautant hors de mon lit.

L'instinct de la vie fut plus puissant que tout; je cherchai une issue pour échapper aux flammes. Je soulevai la portière de la tente et je reculai : devant moi s'élevait une muraille embrasée; des hommes enivrés de sang et de vengeance s'entre-tuaient avec un férocité sans pareille. Je retombai à genoux, demi-morte, auprès de mon lit. Une assez grande distance séparait mon pavillon des autres; c'était là ce qui m'avait sauvée jusqu'ici, mais l'incendie ne pouvait tarder à me rejoindre. Et alors quel secours attendre? quelle protection invoquer? Des murs de toile, des ennemis partout, rien ! rien !... Dieu seul, que j'avais tant offensé, dont j'avais bravé les lois et les préceptes les plus sacrés, que j'avais presque renié dans mon âme !

J'entendis bientôt des cris et des pas tout près de la tente; je relevai la tête, je tressaillis, ce n'était pas une

illusion, Raphaël était là! Dès lors, forte et courageuse, je m'élançai dehors, mon poignard à la main, appelant Raphaël, lui disant que j'allais vers lui. J'approchai; il se débattait contre Yacoub, qui le tenait embrassé. Debout tous les deux, dans une lutte acharnée, ils se dévoraient du regard et cherchaient à s'enfoncer dans la poitrine leurs petits poignards, seules armes qui leur restassent encore. Je n'hésitai pas; je courus au secours de mon amant. Au moment où j'approchai, Yacoub tombait à mes pieds. Raphaël, couvert de sang et de blessures, poussa une exclamation de joie et me retint dans ses bras, les forces factices que m'avait données mon amour, et la nécessité de me défendre étaient disparues avec la chute de notre ennemi.

Lorsque je revins à moi, j'étais dans les bras de Raphaël, sur son barbe rapide; nous volions d'un galop furieux à travers le désert, laissant derrière nous le massacre, l'incendie, tous les fléaux de la guerre et de la vengeance, et nous dirigeant comme une flèche vers notre nid, vers le camp où nous attendaient le repos, l'amour et la joie d'être ensemble. Malgré ma faiblesse, malgré la fièvre, je sentais ce bonheur à un tel point que je n'osais parler dans la crainte de le faire évanouir. Quand Raphaël s'aperçut que j'ouvrais les yeux, il me serra plus fortement sur son cœur.

— Ne crains rien, mon Odile, c'est moi; tu es en sûreté.

— Je sais que c'est toi, mon Raphaël, et je bénis Dieu qui nous a enfin réunis.

— Odile, ajouta-t-il, et je sentais ses membres trembler de rage, Odile, ce misérable a-t-il osé t'outrager? suis-je arrivé à temps?

— Oui, oui, mon bien-aimé, je suis toujours digne de toi ; s'il eût seulement fait une tentative, j'avais mon poignard, et je ne t'aurais pas laissé le soin de notre vengeance.

— Tu es bien la digne compagne d'un cheik, la fille du désert. Oh ! pourquoi n'es-tu pas née au pied de l'Atlas ! Pourquoi as-tu été d'abord grande dame d'Europe?

Je ne répondis rien; je sentais comme lui cette plaie de notre existence. Si j'avais pu oublier, je n'aurais pas eu ces instants de mélancolie qui empoisonnaient mon bonheur, ces désirs sans noms et sans bornes, inconnus à la nature sauvage, enfants de la civilisation, d'une imagination cultivée qui veut apprendre encore, à mesure qu'elle sait davantage, et qui se dévore elle-même comme le feu lorsqu'elle ne trouve plus d'aliments.

Nous arrivâmes après une marche très-fatigante; j'étais brisée, morte. Raphaël me porta dans sa tente, et ceux qui ne l'avaient pas suivi dans son expédition vinrent au-devant de nous. Les femmes et les enfants poussaient des exclamations dont je ne comprenais pas le sens, et, d'ailleurs, je ne voyais qu'une chose, mon amour et le repos qui m'attendait enfin. Raphaël me déposa sur mon lit, on appela mes esclaves, la tribu se dispersa, et je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil.

J'appris le lendemain que les guerriers étaient rentrés chargés de butin, vainqueurs sur tous les points de ceux d'Yacoub, qui, dangereusement blessé, avait néanmoins été obligé de fuir. Ils étaient ravis de cette victoire, et ma popularité y gagna d'autant, puisque j'en étais la cause. Raphaël me combla de soins, me fit ré-

péter vingt fois l'histoire de ma captivité, caressant la poignée de son yatagan dès que je prononçais le nom de mon ravisseur. Alors il était réellement beau : toutes les passions brillaient sur son visage, la jalousie étincelait dans son regard. Je l'examinais presque en extase, j'avais retrouvé mon enthousiasme ; c'était le Giaour, c'était Conrad, c'était un de ces mille héros créés par les poëtes et adoptés par les imaginations vives comme le type de la perfection en ce monde.

Je me guéris après quelques semaines, et, de ce moment, Raphaël me sembla moins tendre ; cependant il me dit aussitôt qu'il me vit levée :

— Tu ne sortiras plus du camp, Odile ; je ne veux plus que tu t'exposes ainsi. La seule idée de te perdre fait bouillir le sang de mes veines. Tu me le promets, n'est-ce pas ?

Je le lui promis à regret, je l'avoue. Il me quitta, et je me trouvai seule dans cette tente, qui me parut plus triste encore en la comparant à celle d'Yacoub ; tout y manquait, ainsi que je l'ai dit : ni commodité, ni élégance ; le désert avec toute sa nudité, toute sa mélancolie. Deux heures se passèrent en réflexions ; je voulus les chasser, je pris un livre.

— Toujours la même chose ! pensai-je, les mêmes livres depuis mon arrivée ! Ne rien savoir, n'entendre jamais un mot sur ceux qu'on aime et qu'on a délaissés, n'échanger une idée avec personne, la solitude, l'abandon, peut-être, voilà donc mon sort et ma vie : et je l'ai voulu !

Je baissai la tête devant cette certitude, j'avais presque honte de moi-même ; je n'étais plus fière de ma faute, c'était un grand pas vers le remords. L'ennui ar-

rivait aussi et le conduisait peut-être. Il me revint alors à l'esprit une foule de gens indifférents, auxquels je n'avais pas songé depuis bien des années; je les voyais, il me semblait que je les aimais tous et que j'éprouvais un désir irrésistible de les retrouver. Je vis ensuite passer comme dans une glace ces fêtes, ces spectacles, ces magnificences auxquelles j'avais assisté; je me rappelai minutieusement mes toilettes, les bijoux, les fleurs que je portais à tel bal, les compliments que j'avais reçus, les hommages qui m'étaient adressés; enfin, je me représentai ces conversations si fines et si spirituelles où j'avais tant brillé, qui me charmaient, ces hommes de talent avec lesquels j'étais liée, cette musique enchanteresse qui me ravissait l'âme. Et, je dois vous l'avouer, Raoul, je pleurai à sanglots; il y eut un poignant regret entre mon amour et moi; c'était le dernier coup porté à mon bonheur, à mon avenir.

L'absence de Raphaël fut assez longue; je m'ennuyais à en devenir folle. J'envoyai chercher Haïdé; elle n'était pas au camp, et je n'en pus savoir la raison, puisque mes femmes ne parlaient qu'arabe. Au retour de mon amant, il me sembla soucieux et préoccupé.

— Qu'as-tu fait en mon absence? me demanda-t-il.

— Rien. J'ai pensé.

— Tu t'es ennuyée, peut-être?

— Sans doute. Tu m'as défendu la seule distraction possible en ces lieux enchanteurs.

— De l'ironie, Odile! Tu commences à trouver le désert bien triste; peut-être as-tu désiré le quiter?

— Jamais je n'ai songé à me séparer de toi, Raphaël.

— Mais si je t'offrais de vivre ensemble au milieu

des villes, de reprendre une existence de plaisir, l'accepterais-tu ?

— Oh ! quel bonheur ce serait ! m'écriai-je en me levant vivement.

Presque aussitôt je me laissai retomber en murmurant :

— Hélas ! hélas ! c'est impossible ! Je ne puis plus revoir les hommes et le monde ; je suis morte pour tous.

Il se mit à rire.

— Voilà une belle épreuve, j'espère. Je sais ce que je voulais savoir ; tu t'ennuies, toi qui prétendais ne t'ennuyer jamais seule.

Je restai stupéfaite à cette réponse. Quoi ! c'était là tout ce que mon ennui signifiait pour lui ? Cette insuffisance me fit sentir la vérité ; j'osai même me l'avouer puisqu'il ne la devinait pas : je l'aimais moins ; je ne l'aimais presque plus.

Il me parla très-peu pendant les quelques jours qu'il resta près de moi. Il était presque toujours dehors, se levait de fort bonne heure, faisait prendre de nouvelles dispositions dans le camp, agrandir les tentes, disposer les avenues.

— Qu'attends-tu donc, Raphaël ? lui demandai-je étonnée de ces préparatifs.

— Personne. Seulement, comme nous sommes ici dans un bon pays, je m'arrange pour y rester longtemps. Je m'occupe des récoltes.

— Je te trouve un air singulier, une agitation extraordinaire.

— On parle d'une nouvelle expédition.

— Ah ! ah !

— Et la tribu ira.

— Eh bien ?

— Moi aussi par conséquent.

— Je n'en doute pas un instant et je n'ai jamais songé à m'y opposer.

— Tu ne viendras pas avec moi, Odile, entends-tu ? je ne le veux pas ; c'est assez de folies.

— Tu peux être tranquille, je n'en ai pas le projet.

— Et je dois compter sur ta parole, tu ne t'exposeras à aucun danger lorsque je n'y serai plus?

— Mon Dieu ! répondis-je en bâillant, je suis bien revenue de tout cela.

Il ne répliqua rien et sortit pour continuer ses arrangements. Je le suivis de l'œil, il ne se retourna pas; il avait l'air joyeux d'un homme qui a accompli une *corvée*, et qui se sent plus léger après ce devoir rempli. Cependant son absence me laissa encore un vide immense, je regardai autour de moi, et cet isolement, cette nudité, ce dénûment absolu me donnèrent un froid, une mauvaise humeur dont je ne fus pas la maîtresse. Je me levai impatientée et je me mis à marcher dans cette prison à claire-voie, où je me trouvais telle qu'un oiseau en cage.

La nuit vint sans que je m'en aperçusse; je ne demandai pas de lumière, je n'appelai pas, je soulevai seulement un petit coin de toile et je contemplai le ciel, cette clarté pure et lumineuse, cet azur africain qui ne ressemble à notre azur d'Europe que comme le souvenir ressemble au regret. Je restai de la sorte plusieurs heures, abîmée dans mes réflexions, me demandant si j'étais bien moi-même, et cherchant dans mon cœur cet enthousiasme qui m'avait soutenue jusque-là. Je n'en trouvai pas vestige : il ne me restait plus qu'un immense décourage-

ment. Je ne savais plus où prendre des forces pour vivre et supporter mon fardeau ; et puis cet éternel refrain que la conscience apportait à mon esprit :

— Je l'ai voulu !

Je restai ainsi jusqu'au matin à la même place, dans la même position, avec les mêmes idées. Je ne m'apercevais pas de la fuite des heures, je regardais en moi-même, et j'étais effrayée. Jamais je ne vous rendrai cette impression, vous ne la comprendriez pas, je la comprends à peine aujourd'hui.

Quand vint l'heure du déjeuner, mes femmes entrèrent, et je devinai par leurs gestes qu'elles étaient surprises de ma pâleur et de mon immobilité. Elles s'occupèrent de leurs soins ordinaires ; je ne fis attention à rien. Après ma toilette seulement, puisqu'il m'était interdit de sortir de l'enceinte réservée à la tribu, je me couvris de mon voile et j'errai parmi les tentes, cherchant une distraction à tout prix, voulant bannir les fantômes qui m'assiégeaient et me rattacher à ma position actuelle, puisque désormais je n'en pouvais plus espérer d'autre.

Je m'approchai machinalement d'une partie du camp dans laquelle je n'avais pas pénétré jusqu'ici. Des ouvriers arabes y travaillaient à élever une belle et spacieuse tente de poil de chameau rouge et très fin. Mon étonnement fut extrême. J'interrogeai ceux qui m'entouraient, oubliant toujours que je n'en étais pas entendue ; ils me répondirent quelques mots dans leur langue, et l'un d'eux se mit devant moi pour m'empêcher d'avancer, bien que je n'en eusse pas montré l'intention. Je le repoussai du geste et je passai outre, car l'espèce de défense qui m'était faite piquait ma curiosité.

J'entrai dans de vastes pièces meublées avec la sorte d'élégance que comportait le pays, d'une façon plus brillante encore que la tente d'Yacoub. De petites recherches de femme me frappèrent à chaque pas. On respirait partout les parfums de l'Orient; rien d'européen, rien de français surtout dans ce qui m'entourait. Des divans, des tapis, des peaux d'animaux sauvages, des armes turques, quelques instruments de musique de la même origine me placèrent dans un étonnement indicible.

— A qui est cette tente? répétai-je involontairement.

Le même silence me répondit. Je ne rencontrai personne si ce n'est quelques esclaves qui s'enfuirent à mon approche.

J'avais maintenant un sujet véritable d'occupation, de conjectures. Que pouvait être ce *palais* bâti dans un si grand mystère? A quoi le destinait-on? Qui le faisait construire? Raphaël seul devait l'avoir ordonné, et dans quel but? Je ne pensai qu'à cela tant que dura le jour; mais le soir, assise à la même place que la veille, les mêmes idées me revinrent. Peu à peu ma tête se monta, mes regrets, mes craintes revêtirent des formes réelles, j'eus une sorte de vision; je me crus encore au milieu de ces brillantes fêtes auxquelles j'avais tant songé le jour précédent, et la terminaison fut la même. Des larmes, toujours des larmes. Hélas! c'est bien souvent ainsi que finissent nos réflexions, nos retours sur le passé, à nous autres pauvres femmes; laquelle de nous n'a pas un repentir dans le cœur? Trop heureuses encore lorsque l'avenir nous ouvre ses portes, lorsque nous conservons au moins l'espérance!

Raphaël revint le lendemain. Je le reçus d'une manière contrainte, hésitant encore à lui demander l'explication

à laquelle j'étais résolue, mais qui me semblait très-difficile à entamer, pour qu'elle ne dégénérât pas en querelle. Il m'amena de lui-même sur la voie.

— Qu'as-tu fait ces jours-ci ? me demanda-t-il.

— J'ai exactement tenu ma promesse, je ne suis point sortie du camp.

— Et tu t'es occupée à quelque chose ?

— A quoi ? je sais mes livres par cœur, je n'ose plus écrire, je suis trop triste pour chanter. Je suis donc allée me promener dans l'enceinte de ton royaume, et j'ai été bien surprise de le trouver tel qu'il est à présent. Quelle est entre autres une tente toute nouvelle à laquelle je ne saurais donner de destination, à moins que vous n'attendiez quelque pacha ou quelque bey de vos environs ?

Il rougit légèrement.

— Ah ! ah ! reprit-il, vous avez vu la tente que je fais faire ?

— Oui, sans doute.

— Et comment la trouvez-vous ?

— Infiniment plus belle que celle-ci, et je voudrais bien l'habiter.

— Aussi est-elle destinée à cet usage.

— Quoi ! je dois y demeurer ?

— Aussitôt qu'elle sera finie.

— C'est pour moi que tu as rassemblé ces jolies étoffes, ces belles fourrures ?

— C'est pour toi ; une surprise que je prétendais te faire, mais il n'y a pas moyen.

— Oh ! mon ami, mon ami, que je te remercie !

— J'ai vu que tu te déplaisais ici, que cette tente toute militaire te semblait désagréable, j'ai pensé à te mieux établir ; n'est-ce pas tout simple ?

— Que j'étais injuste ! que j'étais folle ! je t'accusais, Raphaël.

Il me serra la main sans répondre, avec une nuance bien prononcée d'embarras, dont je m'aperçus sur-le-champ; je n'en fis rien paraître.

— Vas-tu rester quelques jours avec moi, ou dois-tu me quitter encore ?

— Je suis appelé de nouveau à Alger; toutefois ce voyage ne peut être long, je serai de retour très-promptement.

— Le général a donc besoin de toi ?

— Oui, il m'a mandé à cause de l'affaire d'Yacoub

— Ne crains-tu pas ses observations ?

— Non, il entendra la vérité, et ne peut me blâmer de m'être fait justice à moi-même.

La conversation en resta là. Il fut le reste du jour si tendre, si empressé, qu'il bannit de mon âme tous les soupçons, tous les doutes, que je ne conservai en moi rien autre chose que de la reconnaissance, de l'amour; et lorsque nous nous séparâmes à l'aurore, j'étais heureuse, confiante, passionnée, j'avais repris ma vie d'autrefois; je croyais en lui, dès lors, j'avais reconquis toutes mes croyances.

Après un sommeil dont je prolongeai à dessein la durée, je me demandai à quoi j'emploierais mon temps. Sous prétexte de me surprendre, Raphaël m'avait arraché la promesse que je ne retournerais plus à la tente; mais je n'avais pas promis de m'en éloigner absolument; et comme toutes les personnes dont l'existence offre peu d'incidents, je ne pouvais me résoudre à rester en place avec cette distraction en perspective. Je pris mon voile et j'allai errer autour des travail-

leurs, qui ne paraissaient pas remarquer ma présence.

— Quoi! me disais-je, aurait-il déjà établi nos serviteurs?

Et j'avançais toujours, conduite par une curiosité impérieuse, par une sorte de puissance inconnue; j'examinais, j'écoutais, et je ne pouvais entendre. L'inquiétude augmentait à chaque instant. Enfin, j'aperçus une négresse portant sur son bras un superbe costume de femme, elle sortait d'une tente voisine, marchait avec précaution, semblait craindre de gâter les étoffes; je n'y résistai plus, je pénétrai dans la tente qu'elle venait de quitter.

Un spectacle étrange s'offrit à mes regards : des malles ouvertes et à moitié vides étaient disposées au milieu de la pièce, une douzaine d'esclaves s'occupaient à en extraire d'admirables atours, brillants d'or et de pierreries. Les tissus de l'Europe et ceux de l'Asie, les bijoux les plus bizarres, couvraient le sol, à peine daignait-on les ramasser. Jamais un pareil amas de richesses n'avait frappé mes yeux.

— Qu'est-ce que cela? m'écriai-je.

A cette exclamation, les esclaves se retournèrent et me regardèrent, puis elles parlèrent toutes à la fois, Dieu sait quelle langue, en me désignant la tente nouvelle.

— Oui, oui, répliquai-je, je comprends, vous devez placer ces belles choses dans cette tente; c'est très-bien.

Je me baissai et je touchai de la main un très-remarquable châle de cachemire. Elles me l'arrachèrent avec fureur; je relevai mon voile alors, et j'essayai de leur faire comprendre que j'étais la maîtresse de tout cela.

Elles me répondirent par des cris plus féroces, et tous leurs gestes se dirigeaient si obstinément vers l'autre tente, qu'en dépit de ma promesse, je résolus de savoir à quoi m'en tenir sur ce mystère.

J'entrai sans qu'on s'y opposât. Mon cœur battait fortement. L'intérieur de ce pavillon me parut mieux orné encore que la veille, il s'y trouvait une quantité de fleurs, dont la senteur très-vive me monta au cerveau et m'enivra presque.

Des esclaves hommes et femmes, noirs et blancs, rangeaient des coussins, des divans, des cassolettes, suspendaient des guirlandes; il y avait fête et grand empressement parmi tous ces gens-là.

— Il veut que tout soit prêt pour son retour, pensai-je en cherchant à me rassurer moi-même.

J'allais toujours, l'on me prenait sans doute pour une femme de service, on ne me remarquait pas, malgré mon costume si différent des autres. La confiance m'était revenue, je fus au moment de retourner sur mes pas. Le bruit d'un instrument qui s'éleva tout à coup me retint, c'était une sorte de téorbe turc, dont les femmes se servent quelquefois avec plus ou moins d'habileté. Je n'hésitai plus à continuer ma recherche.

La pièce à côté, tendue d'étoffes de laine, offrait déjà plus d'ordre et d'arrangement. Tout y était en place, elle semblait destinée à prendre les repas, je n'y aperçus aucun habitant, les sons venaient de plus loin. J'avançai encore, et au moment où je soulevais la portière, ils cessèrent complétement; une voix jeune et sonore fit en arabe je ne sais quelle question, que je devinai au ton dont elle était accentuée. J'entrai.

En face de moi, à moitié couchée sur des oreillers,

une jeune et belle fille, âgée peut-être de quinze ou seize ans, jouait avec le téorbe d'une main, tandis que de l'autre elle relevait ses cheveux un peu en désordre; à mon aspect elle demeura interdite, se leva précipitamment et jeta un cri de frayeur.

Je courus à elle; je pris sa main malgré elle.

— Qui êtes-vous? lui dis-je, sans calculer qu'elle ne m'entendait pas.

Elle me regardait d'un air effrayé, j'arrachai mon voile, je lui montrai mon visage, je ne sais si c'était pour la rassurer ou dans le but de lui imposer davantage; se rend-on compte d'un pareil moment?

Elle poussa alors des cris effroyables, ses yeux lançaient des flammes.

— Que faites-vous ici? continuai-je en lui secouant le bras; chez moi, chez mon mari? répondez!... je le veux, je l'ordonne!...

On accourut à sa voix, à la mienne, et nous fûmes bientôt entourées d'une foule d'esclaves aussi étonnés que la jeune femme elle-même.

VIII

Figurez-vous mon embarras, Raoul, au milieu de ces visages noirs, cuivrés, rouges, tous inconnus, tous étrangers, et qui me regardaient avec stupeur. Chacun parlait ou criait : ces accents sauvages, incompréhensibles, m'auraient glacée de terreur, si je n'avais pas été

uniquement occupée de ma jalousie, et de celle que je croyais ma rivale. Jamais je ne vous rendrai la fureur qui m'animait, fureur rendue plus grande encore par l'impossibilité de me faire entendre, et surtout par la rage de ne rien apprendre, lorsqu'il m'importait tant de savoir.

— Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, comment pénétrer ce mystère? qui m'éclairera?

La jeune femme, un peu rassurée par la présence de ses compatriotes, se rapprocha de moi, et me parla vivement d'une voix très-douce et presque mélancolique.

— Je ne vous comprends pas, lui disais-je; oh! maudite soit la funeste délicatesse qui m'a empêchée d'apprendre votre langue!

Des larmes de colère sortaient de mes yeux. Les Arabes n'osaient avancer, quelques-uns me connaissaient, et sans doute mon nom circulait déjà parmi eux. On le dit à l'étrangère apparemment, car elle s'arrêta tout à coup au milieu d'une phrase pour me regarder, et, après un moment d'hésitation, elle me tendit la main que je ne pris pas.

La réflexion me rendit un peu plus calme; je songeais que je me trompais peut-être, que rien dans tout ce que je voyais ne m'indiquait positivement une infidélité de Raphaël, que cette inconnue pouvait être une parente, une amie, une protégée, que sais-je? toutes choses, hors une maîtresse, et qu'avant de le juger, il fallait au moins l'entendre. J'écartai alors mon voile, je le baissai jusque sur ma poitrine, puis, me retournant sans ajouter un mot, je sortis de la tente comme j'y étais entrée, c'est-à-dire sans que personne songeât à m'arrêter. En quelques minutes, je fus de retour chez moi.

On ne s'enferme pas au désert. Triste ou gaie, malade ou bien portante, on doit laisser arriver les visiteurs, les recevoir et les écouter, bon gré mal gré. Il est vrai que les visites sont peu nombreuses, pour les femmes elles sont tout à fait nulles. Cependant, ne fût-ce que par les esclaves, on est toujours dérangé. Les miennes entrèrent et sortirent dix fois par quart d'heure, malgré mes ordres répétés de me laisser seule. A la nuit seulement j'obtins un peu de repos, et je commençais à goûter le bonheur de la solitude, lorsque des pas légers retentirent autour de moi.

Je levai les yeux, une forme blanche s'approcha, c'était une femme voilée.

— Qui est là? demandai-je surprise.

— C'est Haïdé, me répondit une voix triste.

— Enfin! on m'entendra.

— Oui, je suis venue pour cela.

— Eh bien! savez-vous ce qui se passe? M'expliquerez-vous ce que cela signifie?

— Je sais tout, reprit-elle avec mélancolie, j'ai tout vu, même ce qui s'est passé ailleurs.

— Qui est cette femme?

— C'est une femme à Soliman.

— Une femme à Soliman, vous voulez dire une esclave?

— Non, une femme, une femme comme je l'étais, comme vous l'êtes.

— Vous perdez la tête, Haïdé, Soliman n'a qu'une femme, c'est moi.

— Soliman a deux femmes à présent, vous et Adda.

Il me sembla que le ciel me tombait sur la poitrine.

— Répétez. continuai-je. Soliman a deux femmes?

— Oui. Seulement la nouvelle n'est pas comme vous, elle n'exige pas qu'il vous renvoie, elle sait bien qu'un musulman peut avoir plusieurs femmes; elle sera la première et vous la seconde, voilà tout.

Mon sang bouillait dans mes veines, j'avais peine à me contenir.

— Il a osé faire cela! murmurai-je.

— Oui, comme je vous l'avais annoncé, il vous oublie maintenant, c'est à votre tour.

— Mais quelle est cette femme? où l'a-t-il vue? ou l'a-t-il prise?

— C'est la fille du plus riche cheik de toutes les tribus, d'un émir. Elle a des trésors et des terres superbes, et son père est le premier parmi les chefs arabes.

— Et... l'aime-t-il?

— Il l'aime comme il m'a aimée, comme il vous aimée après.

— Elle est sa femme selon vos lois?

— Il l'a épousée à Alger, devant le cadi et devant sa famille.

— Qui vous l'a dit?

— Je l'ai vu, j'y étais; c'est pour cela que j'ai quitté le camp. Je suis libre, hélas! je n'appartiens plus à personne, et je puis aller où bon me semble.

— Pourquoi ne m'en avoir pas prévenue avant? je l'aurais empêché.

— Vous ne pouviez empêcher ce qui était écrit.

— Je veux parler à cette femme, m'écriai-je; vous allez m'accompagner, Haïdé, vous nous servirez d'interprète.

— Vous ne devez pas lui parler, Soliman l'a défendu; je ne désobéirai pas à Soliman.

— Mais, malheureuse, vous ne voyez pas que je me meurs !

— Je ne suis pas morte, moi ; j'étais pourtant plus à plaindre que vous : il m'a chassée.

— J'irai, je veux y aller ; il le faut, je le dois, je le veux.

— Vous n'y entrerez plus, vous avez effrayé Adda, Adda a défendu à ses esclaves de vous laisser pénétrer jusqu'à elle.

— Il y a ici maintenant une femme qui peut m'empêcher de faire ce qui me plaît ! une femme plus maîtresse que moi, une femme qu'il aime mieux que moi !.. Je ne le souffrirai pas.

— Vous m'avez bien fait jeter dehors, et je l'ai souffert ; c'est à votre tour, encore une fois.

— Vous ! répliquai-je en haussant les épaules, c'est possible, mais moi !...

— Moi, interrompit Haïdé en se redressant ; moi, je suis la fille d'un chef !

— C'est vrai, pardonnez-moi, la douleur m'égare.

— Écoutez... Soliman revient ce soir...

— Il revient ce soir ? interrompis-je.

— Oui, attendez-le. Vous lui parlerez avec votre voix de sirène, il vous écoutera, il n'est pas possible qu'il ne vous écoute pas.

— Vous le croyez ?

— Je le crois... Alors il vous aimera mieux qu'elle, et vous resterez la première.

— La première !... Oh ! je ne veux pas être la première, je veux être la seule.

Haïdé ne répondit rien.

— Il est arrivé peut-être, repris-je, car cette pensée me déchirait l'âme... Il est chez elle...

— Cela est possible...

— Oh ! j'y vais, j'y vais.

— Attendez-le, vous dis-je, vous y gagnerez plus.

Je ne l'écoutais pas, je courais déjà vers la tente fatale Le cheval de Raphaël, qu'un Arabe emmenait à travers le camp, me montra qu'en effet il était là, qu'il était chez elle.

Raoul, avez-vous jamais été jaloux ? savez-vous ce que c'est que cette furie, que cette rage, qui demande du sang et des larmes ? Avez-vous ressenti cette fièvre qui fait couler de la lave dans les veines, qui ôte toutes les forces et les concentre sur une seule pensée ? Je ne pourrais vous rendre ce que j'éprouvai dans ce fatal moment, mes cheveux s'en dressent encore : et d'ailleurs, si vous ne l'avez pas éprouvé vous-même, vous ne le comprendriez pas.

Je volais, j'avais des ailes. A la porte de la tente, on voulut m'arrêter : je forçai tous les obstacles, et je tombai comme une bombe au milieu de la chambre où j'avais vu Adda le matin. Raphaël était à table, près d'elle.

Je n'ai jamais conçu comment je ne les avais pas tués. Mon poignard était dans ma ceinture, je n'y songeai point ; mon premier, mon seul besoin était de l'entendre me parler. Je voyais, mais je ne croyais pas à son infidélité ; il fallait qu'il me l'avouât lui-même ; encore je ne sais pas si je n'en aurais pas douté malgré lui. Je repris tout mon sang-froid ; et croisant mes bras sur ma poitrine, je les examinai un instant en silence.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivé, Raphaël ? lui demandai-je aussi tranquillement que si je n'avais pas eu toutes les furies dans le cœur.

— Une heure seulement, Odile.

— Et comment se fait-il que je ne vous aie pas vu encore?

— Je me suis reposé ici un instant.

— Il me semble pourtant que d'ici à ma tente la distance n'est pas bien longue, vous auriez pu atteindre jusque-là.

— J'aurais pu, mais je ne l'ai pas fait.

La colère bouillait dans mes veines, je me contins encore néanmoins.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Parce qu'il ne m'a pas convenu de le faire.

— Vous avez d'étranges volontés depuis quelque temps.

— Et vous d'étranges manières.

— Cette tente a été arrangée pour moi, m'avez-vous dit il y a quelques jours?

— Oui; c'est celle que je destine à mes femmes.

— A vos femmes? vous voulez dire à *votre* femme?

— Je sais très-bien ce que je dis; je suis mahométan, je suis Arabe, j'ai le droit d'avoir plusieurs femmes, et j'en aurai plusieurs.

— Très-bien! et que comptez-vous faire de moi, alors?

— Une de mes épouses, cela est tout simple.

— Vous avez pensé que cela était tout simple, Raphaël? vous ne me connaissez donc plus?

— Je connais votre mauvaise tête; néanmoins je sais aussi que vous êtes une personne d'esprit, et c'est sur votre esprit que je me suis reposé.

— Vous êtes mahométan, vous; mais moi, je suis chrétienne, et je ne puis être la femme d'un homme qui en a d'autres que moi, vous ne l'ignorez pas.

— Ma chère amie, puisque nous raisonnons là-dessus, vous ne pouvez pas être la femme d'un homme en Afrique, ayant déjà un mari en France; votre argument ne vaut rien.

Je baissai la tête devant cette terrible réalité qu'il me jetait à la face. Je n'avais aucuns droits sur lui, ni d'après sa religion, ni d'après la mienne, j'étais une maîtresse et rien de plus. Il souriait lâchement, me croyant vaincue : ce sourire me rendit mon courage, car si je n'avais pas sur lui des droits légaux, j'avais au moins tous ceux que me donnait ma faute même.

— Vous avez donc tout oublié, Raphaël?

— Je me souviens parfaitement, Odile. Nous nous sommes juré devant Dieu d'être à jamais unis, je ne manque point à mon serment, je ne vous répudie pas. Dans un accès de jalousie, vous m'avez forcé à renvoyer la pauvre Haïdé, ce qui est fort ingrat de ma part. Je n'en ferai pas autant pour vous; vous devriez me remercier de ma conduite. Je ne vous ai point épousée, selon la loi, devant le cadi; je pourrais vous traiter en concubine; vous serez l'égale de celles qui tiennent réellement le rang d'épouses. Soyez juste, c'est tout ce que vous devez exiger.

— Vous avez déjà d'autres épouses?

— J'en ai une, la voilà.

— Raphaël! Raphaël!

— Oui, mon union avec elle double ma puissance et ma richesse; si vous m'aimez, vous devez en être satisfaite.

— C'en est trop! m'écriai-je, ne me contenant plus; je vous ai écouté avec assez de patience, j'ai voulu saisir chez vous un mot, un regard de tendresse ou de repen-

tir, rien! rien que de la cruauté, de l'ironie! Ah! vous me faites bien de l'honneur en m'élevant au même rang que de stupides créatures qui n'ont de femme que le corps. En vérité, monsieur, vous perdez la raison. Moi, la marquise de Montagre, moi, l'héritière des plus grands noms de l'Alsace, j'ai tout quitté pour vous, enfant perdu, renégat de votre pays et de votre religion; je vous ai sacrifié devoir, fortune, position, tout; je suis venue dans le désert, au milieu des sauvages; j'ai vécu de privations, je me suis soumise à vos caprices, à vos usages, et vous croyez que, pour prix de tout cela, j'accepterai une rivale? Non, non, mille fois non, plutôt ma mort, plutôt la vôtre et celle de cette femme! Retenez bien ceci: ou elle sortira d'ici sur-le-champ, ou j'en sortirai, moi. Je ne vivrai pas une heure dans le même lieu. Prenez garde même que je ne cède à mon désir, que je ne me fasse justice moi-même. Vous me connaissez, Raphaël, vous savez si je tremble, si je recule devant le sang.

— Je vous connais, Odile; mais vous me connaissez aussi, vous savez ce dont je suis capable, et vous n'oserez pas m'offenser.

— Je *n'oserai* pas! que pourriez-vous donc me faire? Me tuer? qu'est-ce que cela me fait? qu'ai-je besoin de la vie maintenant? Ne suis-je pas morte dans mon pays, perdue dans celui-ci? Allez, allez! j'oserai tout.

— Vous parliez tout à l'heure de votre patience, madame; à la fin aussi vous lassez la mienne. Avez-vous donc prétendu m'imposer votre amour comme un joug éternel? dois-je toute ma vie rester votre esclave, parce qu'il vous a plu d'abandonner votre mari et de me suivre? Est-ce ma faute, à moi, si votre tête exaltée n'a pas

pu vivre de la vie de tout le monde, s'il vous a fallu des aventures, des émotions? Vous avez accepté en venant ici toutes les conséquences de votre position, il faut les subir.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Je vous ai passionnément aimée, comme j'ai passionnément aimé Haïdé, comme j'aime passionnément Adda, comme j'en aimerai une autre après sans doute. L'homme n'est pas fait pour la constance.

— Quoi! murmurai-je le cœur brisé de sanglots, vous m'avez aimée de la même manière que ces femmes, pas autrement?

— Non. Qu'est-ce que l'amour? c'est le désir; je vous désirais, elle aussi. Peut-être mon amour-propre a-t-il été flatté de votre passion; peut-être ai-je songé qu'un jour, si l'on faisait ma biographie, il serait brillant d'y voir une femme telle que vous me sacrifiant sa vie; voilà tout. Depuis que vous êtes ici, vous m'avez ennuyé, je l'avoue. Vos rêveries, vos tristesses, vos expressions romanesques, auxquelles je ne comprenais rien, ont fatigué ma vie. J'ai alors cherché une compagne qui me convînt mieux, qui ne fût ni bel esprit, ni virtuose; je l'ai trouvée et je la garde.

Je ne fis qu'une réponse à cette insolente réplique, ce fut de me précipiter sur Adda pour lui plonger mon poignard dans le sein. Raphaël m'arrêta et me désarma promptement; il ne put cependant empêcher sa favorite d'être blessée, et son sang coula sur sa chemise de gaze. A peine en eut-elle aperçu quelques gouttes, qu'elle poussa des cris affreux. Raphaël se précipita vers elle, la prit dans ses bras, appela au secours. Je le regardais immobile, jouissant de sa douleur et n'ayant qu'une crainte, celle que le coup ne fût pas mortel.

Les femmes et les esclaves accoururent : leur maître dit quelques mots en arabe, ils semblèrent frappés d'horreur, et m'entourèrent d'un air menaçant. Sur un signe de Raphaël ils s'empressèrent néanmoins auprès d'Adda, qui perdait connaissance. Quant à moi, je ne remuais pas, je ne tremblais pas, j'éprouvais une sorte de jouissance farouche à considérer ma rivale abattue et mon amant désespéré.

A présent, pensai-je, il fera de moi ce qu'il voudra!

On pansa sa blessure, on y mit des baumes et des plantes connues de ces naturels, et les médecins de la tribu déclarèrent que ce ne serait rien ; Raphaël respira et me regarda alors. Nos yeux se fixèrent longtemps, je ne baissai pas les miens.

— Odile, me dit-il, vous avez une nature de fer, je n'essayerai donc pas de vous faire plier, c'est une lutte entre nous. Vous romprez ou vous céderez à ma volonté. On va vous reconduire dans votre tente, et vous y serez gardée à vue jusqu'à ce que vous ayez accepté ce que je vous impose ; alors vous deviendrez libre, vous reprendrez votre place ordinaire, vous serez pour moi ce que vous êtes depuis longtemps, et nous vivrons sans orage. Je pourrais vous punir sévèrement à cause de ce que vous venez de faire, mais il faut pardonner à votre caractère fougueux, à votre jalousie ; moi aussi je sais où la jalousie peut conduire!

— N'espérez pas que je cède jamais, Raphaël, et ne me remettez plus en face de cette créature, si vous ne voulez pas qu'elle meure. Réfléchissez, il y aura un meurtre à la fin de tout ceci, plusieurs peut-être... c'est à vous de l'empêcher, car vous seul en avez le pouvoir.

Il sourit encore de ce sourire qui m'avait tant irritée,

puis il prit Adda qu'on venait de panser, et la transporta sur ses coussins. Il lui parla bas quelques instants, et revint vers moi. Mon Dieu! que je souffrais, que je souffrais de mon impuissance surtout! de ne pouvoir donner ma vie pour la vie de cette femme, pour celle de cet homme, mon démon, mon bourreau, qui, après m'avoir fait rougir de lui, me forçait à rougir de moi-même. Je le voyais enfin, je m'étais méprise. En suivant la folie de mon imagination, j'en étais arrivée au crime. Le remords me mordait le cœur, j'allais fléchir, le regard de Raphaël me rendit ma force; j'attendis qu'il parlât.

— Vous avez blessé la personne que j'aime le plus au monde, me dit-il avec une froide cruauté; heureusement cette blessure est légère, et je vous le répète, je pardonne beaucoup au dérangement de votre esprit. Allez à votre tente; réfléchissez, Odile, ce que je vous offre est la seule chose acceptable, vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

— J'en ai un auquel vous ne pensez pas, je retournerai joindre mes compatriotes, et je demanderai protection aux lois de mon pays.

Il tressaillit et étendit ses mains vers moi.

— Me quitter! s'écria-t-il, me quitter!.. Il faut pour cela que je vous le permette, continua-t-il après un moment de silence.

Je fus satisfaite, j'avais touché une corde vibrante.

— Et pourquoi m'en empêcheriez-vous? Vous venez de le dire, je ne suis pas votre femme, je ne suis pas votre esclave, que je sache.

— Je vous en empêcherai, interrompit-il en me serrant les poignets à les meurtrir, parce que je suis le plus fort; et je ne veux pas que vous me quittiez.

Il me sembla qu'on m'ôtait une montagne de dessus la poitrine

— Il m'aime encore, pensai-je ; oh ! mon Dieu ! il me reviendra.

Raoul, voilà ce qu'est le cœur d'une femme, lorsqu'il s'est donné, lorsque surtout l'amour nous a amenées à tous les sacrifices. Il en coûte plus de briser son idole que de mourir ! On se rattache aux plus faibles branches ; on veut espérer, malgré tout, on désire passionnément croire, et si l'on ne nous arrache pas par violence le bandeau que nous fixons sur nos yeux, nous sommes trop heureuses de le conserver, et de ne voir qu'à travers cet obstacle.

Je sentis mes larmes prêtes à couler en quittant Raphaël, je baissai mon voile afin de les cacher à lui et aux autres. Avec quelle ivresse je lui aurais pardonné ! Il ne m'en laissa pas le temps, et retourna près d'Adda, qui n'osait l'appeler devant moi. Je sortis alors, me soutenant à peine, et forte néanmoins aux yeux des autres, car je ne voulais pas abaisser mon orgueil. A peine arrivée dans ma tente, je me trouvai mal.

En revenant à moi, j'étais dans les bras d'Haïdé ; elle me prodiguait des soins aussi intelligents que ses lumières le comportaient ; nous étions seules, si ce n'est un esclave noir accroupi devant la porte, et placé là évidemment dans le double but de me surveiller chez moi et de m'empêcher de sortir.

— Grâces au prophète ! dit Haïdé, elle n'est pas morte !...

— C'est vous, Haïdé ; que me voulez-vous ?

— On m'a envoyée ici, c'est encore une bonté de Soliman ; il sait que seule je puis vous entendre.

— Une bonté?...

— Sans doute; après ce que vous avez fait, tout autre vous eût chassée, bannie.

— Taisez-vous, vous me rendrez folle

— Oh ! quelle hardiesse est la vôtre! Quoi! vous avez osé lui parler ainsi? Vous avez osé lever votre arme sur Adda, devant lui!

— Vous êtes donc bien lâches, vous autres femmes de l'Orient, qu'une pareille vengeance vous étonne?

— Nous nous vengeons aussi, nous haïssons, mais parler ainsi à son mari, mais en sa présence le braver!

— Je ne le crains ni ne le respecte, moi!

— Il n'y a pas dans toute la tribu un être qui ne soit stupéfait de cette audace, pas un qui comprenne votre conduite.

— Vous, Haïdé, vous n'eussiez donc pas agi de même?

— Moi, ajouta-t-elle en se rapprochant de mon lit, moi aussi je hais cette femme; moi aussi je me vengerai, mais quand il n'y sera plus.

— Vous la haïssez, et pourquoi?

— Parce qu'elle a pris ma place, parce que c'était à moi qu'appartenait Soliman, puisqu'il ne vous aime plus assez pour être à vous seule; parce que moi aussi je suis la fille d'un cheik, et que je ne suis pas faite pour la servir.

— Et pourquoi ne me haïssez-vous pas, moi? pourquoi me servez-vous?

— Oh! vous, c'est toute autre chose! vous êtes une femme supérieure à nous toutes : vous chantez comme les oiseaux, vous êtes une savante, vous êtes l'égale des hommes; et puis, vous m'avez permis de rester près de lui... Oh! vous n'êtes pas ma rivale!

— Vous voulez vous venger d'elle, et comment?

— Ceci est mon secret.

— Ne pouvez-vous me le confier, à moi, qui partage votre haine; à moi, qui vous aiderai, vous n'en doutez pas?

— Je n'ai besoin de personne; notre vengeance, à nous, fait moins de bruit, mais elle est plus sûre.

— Et moi, je veux voir Raphaël.

— Il ne viendra pas; il est auprès d'elle.

— Auprès!... Mon Dieu! mon Dieu!

— J'ai été trop juste prophète; je vous avais annoncé qu'il vous délaisserait aussi. Pourtant je ne puis le comprendre. Vous êtes toujours si belle!

— Il m'aimait cependant, il y a peu de temps encore, lorsqu'il est revenu m'enlever à Yacoub.

— Oh! il ne m'aurait pas laissée non plus au pouvoir de Yacoub; il n'y eût pas laissé ce nègre qui nous regarde à cette porte. Ce n'est pas par amour qu'il a été vous reprendre.

— Haïdé, j'ai besoin de réfléchir. Vous reviendrez plus tard. Je ne sais pas ce que je vais faire, mais je ne resterai point ainsi, je mourrais.

— Ne cherchez pas à sortir; cet homme placé là vous tuerait sans miséricorde.

— C'est bon, j'attendrai.

Haïdé me quitta et je me levai. Les yeux blancs du nègre me suivaient dans tous mes mouvements; on voyait qu'il n'attendait qu'une tentative pour agir. L'esprit de révolte s'empara alors de moi, je me sentis indignée de ce traitement infâme.

— Eh bien! pensai-je, je lui prouverai que je puis être libre.

Je m'assis quelques instants la tête dans mes mains, comme si j'avais renoncé à toute idée de désobéissance. Le noir se calma et reprit sa première immobilité. Je me levai ensuite et je me promenai dans la chambre tristement, doucement; il le comprit et ne s'alarma pas. Sur un divan se trouvait le poignard de Raphaël, damas d'une trempe admirable, dont la lame mince et brillante aurait percé en l'air un fichu de mousseline. Ce divan, situé à l'angle de la pièce, très-loin de l'esclave, était un peu hors de sa vue; je m'y couchai enveloppée dans un burnous et je feignis de m'endormir.

Mon gardien s'y trompa. Je tenais le poignard; protégée par ma position et par les plis qui me cachaient tout entière, je perçai la tente, et, peu à peu, j'agrandis l'ouverture jusqu'à ce qu'elle fût assez large pour me livrer passage. L'étoffe, très-tendue, me donnait une facilité commode. Lorsque j'eus préparé mon moyen d'évasion, je me laissai glisser par terre, derrière les coussins, et en une minute je fus dehors, laissant mon burnous à ma place. Le nègre, à moitié endormi, voyant, lorsqu'il rouvrait les yeux, à la pâle lumière d'une mauvaise lampe, le paquet blanc immobile, ne s'aperçut pas de mon absence.

Une fois libre, je respirai fortement et je me mis à courir dans la direction de la nouvelle tente. Je tenais toujours le poignard; mon instinct, mon désir me conduisaient vers ma rivale, vers mon amant; j'avais soif de leur sang à tous les deux. Je crois que dans cet air africain il y a de la férocité, car j'étais sans remords et sans craintes. J'avançais avec précaution, de peur d'être surprise et de manquer l'exécution de mon projet.

En approchant de la tente, je fus surprise de n'aper-

cevoir aucune lumière. Tout était silencieux et tranquille. J'en fis le tour, marchant comme une ombre; je n'entendis pas le moindre bruit; je soulevai la porte, j'entrai, rien ne m'arrêta. Je pénétrai dans la seconde pièce, même obscurité, même isolement. Enfin, je parcourus toute la tente; il ne me fut plus possible d'en douter, Adda était partie, on l'avait soustraite à ma fureur. Mais où l'avait-on emmenée? Dans ce désert, il n'y avait pas d'endroit secret, pas d'habitations, pas de forêts; d'ailleurs, elle était blessée, sinon grièvement, du moins assez pour ne pas entreprendre un long voyage. Rien, du reste, ne me parut dérangé : les malles, les paquets occupaient la même place; il n'existait aucuns vestiges d'un départ précipité; elle devait être encore dans le camp.

Je pleurai de rage; car comment savoir où je la trouverais? Toutes ces précautions indiquaient une surveillance continuelle; ma proie m'échappait. Vous ne concevrez pas, Raoul, qu'une femme élevée ainsi que je l'avais été, qu'une fille de noble maison en fût arrivée à ce point d'oublier tout principe de religion et de morale. A présent que je suis calme, à présent que cette terrible passion, dont j'étais possédée, m'a rendue à moi-même, je ne le conçois pas non plus. Mais alors j'étais folle; je n'avais plus qu'une pensée dans le cœur et dans la tête, je ne considérais rien, je ne ménageais pas même ma vie, et, ce qui est plus affreux à penser, ce n'était pas l'amour qui m'exaltait ainsi, c'était le ressentiment de l'injure qui m'était faite, c'était le besoin de me venger, non d'un amant infidèle, mais d'un homme qui m'avait outragée. Ma nature était bouleversée; je ne me reconnaissais plus moi-même.

Je parcourus le camp dans tous les sens, comme un fantôme ; rien ne me révéla ce que je voulais savoir ; les tentes étaient pareilles et le sommeil régnait partout. Lasse de ces recherches inutiles, je rejoignis la mienne, et, si j'avais pu rire, la figure de l'esclave chargé de me garder m'en eût donné grande envie. Lorsque je parus derrière lui, et que je le poussai du pied pour rentrer dans la chambre, il eut un mouvement de frayeur horrible ; il me prit pour un spectre, lui qui me croyait endormie sur le divan. Il toucha mes habits afin d'être convaincu que je n'étais pas un esprit, puis il courut soulever le burnous, qu'il trouva vide, bien entendu. Il chercha autour de lui avec un air d'étonnement si profond que rien ne peut vous en donner la mesure.

Sans m'en occuper davantage, je me jetai sur mon lit et je tâchai de rassembler mes idées.

IX

J'étais brisée de fatigue ; ainsi qu'il arrive souvent dans les grandes crises morales, je commençai seulement à la ressentir lorsque je fus seule et tranquille. J'étendis mes membres sur ce lit de misère, où j'avais tant souffert déjà et tant expié mon bonheur enfui. Tous mes nerfs étaient crispés. Je n'eus d'abord pas la force de penser, et comme l'Indien au milieu de ses tortures, je m'endormis. Ces quelques heures de sommeil me rendirent mes facultés. Je jetai autour de moi un coup

d'œil d'épouvante; j'étais seule, le jour commençait à poindre, les bruits du camp s'éveillaient, on entendait les pas des chevaux, les mouvements des hommes et des femmes; tout semblait annoncer une agitation inaccoutumée. L'idée me vint que Raphaël voulait quitter cette résidence et peut-être m'abandonner seule dans le désert; c'était certainement la meilleure manière de se défaire de moi. Il me prit un tremblement des pieds à la tête rien qu'en songeant à cela.

Je sautai à bas de mon lit, je courus à la porte, que je trouvai gardée en dehors; pendant que je dormais on m'avait ôté toutes les armes, on ne craignait donc plus rien de mon désespoir. Les esclaves me refusèrent de me livrer passage, quelles que fussent mes instantes prières. Je rentrai dans ma chambre et je cherchai l'issue que je m'étais ouverte la veille, je la trouvai facilement, je sortis. Ce côté du camp était fort désert et donnait sur la campagne, j'avançai avec précaution, craignant d'être vue et qu'on ne me forçat à rentrer. Mon exaltation était tombée, je ne me sentais plus cette terrible énergie qui m'avait rendue capable de tout la veille.

La singularité de mon costume devait frapper tous ceux qui me rencontraient; j'avais oublié mon voile, ma robe s'était ouverte, mes cheveux dénoués tombaient en flots sur mes épaules; j'était belle, je puis l'avouer, d'une beauté idéale ainsi *déparée.* Un Arabe qui menait deux chevaux par la bride s'arrêta stupéfait à mon aspect, ceux que j'aperçus ensuite l'imitèrent, il y eut bientôt une sorte d'émeute autour de moi. Haïdé, entendant ce bruit, vint heureusement en savoir la cause; dès que je l'aperçus je me précipitai vers elle.

— Qu'y a-t-il ? au nom du ciel ! lui dis-je.

— Pourquoi? Comment êtes-vous sortie?

— Où est Raphaël? Que fait-il? est-il parti? va-t-il partir?

— Il est dans la tente d'un de ses guerriers avec Adda, qui n'a jamais voulu consentir à rester dans celle où vous l'avez vue. Il quittera le camp ce soir; on ne sait pas encore s'il emmènera ses femmes, ajouta-t-elle avec un sourire amer.

— Ses femmes, repris-je, il y en a une qui ne le suivra pas au moins; il ne peut en emmener deux à la fois, il ne l'ignore pas.

— Rentrez, rentrez, je vous en supplie. S'il vous voyait ainsi, à visage découvert, tout serait perdu, et il est impossible qu'il ne vienne pas à ce bruit.

— Vous avez raison, Haïdé, je dois rentrer. Hélas! qu'ai-je besoin de courir ainsi? à quoi servent mes transports, mes agitations? je ne puis rien à présent!

La jeune Moresque me prit le bras et me reconduisit vers ma tente. Je la laissai faire, sans opposer de résistance, sans m'aider non plus, comme un automate, agissant par la volonté d'autrui. A peine rentrée, je me jetai sur le divan, protecteur de ma fuite, et je priai Haïdé d'obtenir pour moi la solitude.

— Si vous promettez de ne pas chercher à sortir, on vous laissera seule.

— Soyez tranquille, je n'y songerai plus, je n'en ai pas la force.

Haïdé dit quelques mots aux esclaves qui nous avaient suivies, et tous quittèrent la place; elle leur montra l'exemple, après m'avoir demandé si je n'avais besoin de rien.

Enfin je me trouvais en face de moi-même, dans toute

la plénitude de mon malheur et de ma raison. Je pouvais mesurer et connaître ma position telle qu'elle était, et chercher dans mon courage le moyen de résister à ce torrent par lequel j'étais entraînée. Je ne voulus plus admettre aucun de ces ménagements qu'on prend avec soi-même, afin de se dissimuler les dangers et de s'épargner des douleurs. Je m'interrogeai franchement et je répondis à cette interrogation comme si j'avais été devant Dieu, qui voit tout.

Mon amour pour Raphaël avait changé de caractère, cela était certain maintenant. Le voile qui couvrait mes yeux s'était violemment déchiré, je me rendais compte de tout, j'appréciais mon amant à sa juste valeur. C'était un homme vulgaire, un homme sans poésie, sans élévation d'âme, d'une intelligence bornée, incapable de ressentir ni même de comprendre l'amour que je lui avais prodigué. Je m'étais laissé prendre, comme une folle, à une position extraordinaire, à une vie d'aventures, à son beau visage et à ce courage animal, naturel dans certains caractères et dont il ne faut pas leur savoir le moindre gré, ils ne peuvent faire autrement. Si j'avais rencontré cet homme dans le monde sous un costume ordinaire, s'il n'avait pas été renégat et assassin, je ne l'aurais pas remarqué, et il n'aurait été nullement redoutable pour moi. Je l'avais paré de mes illusions, je lui avais prêté mes rêves et j'en avais fait une idole devant laquelle je brûlais un encens divin, pendant que ses pieds tenaient à la terre.

Des larmes amères coulèrent de mes yeux, je pleurais tout à la fois et mes chimères et ma passion. Je regrettais, je me repentais, je m'accusais moi-même. Au milieu de ces impressions déchirantes, le passé m'apparut

dans son effrayante vérité. Je revis cette Alsace, berceau de mon enfance, ce château de Blumemberg, ces admirables paysages dont il est entouré. L'ombre de mon père planait au-dessus de ma tête, j'entendais à mon oreille la voix de mon cousin, celle d'Adrienne; je me représentais les scènes si joyeuses de mon enfance, les premiers orages de mon âme, toute ma vie telle que je viens de vous la raconter enfin. Je jetai un regard autour de moi, je comparai ce dénûment absolu avec ma richesse d'autrefois. Déjà et bien souvent ces regrets m'avaient assaillie, mais j'étais soutenue par mon amour, mais je trouvais dans cet amour même la force de les vaincre, j'y trouvais même un immense orgueil d'avoir un pareil sacrifice à offrir en échange de ce que j'appelais mon bonheur.

A présent, hélas! je n'aimais plus, l'idole était brisée, la chimère détruite; je n'avais plus d'appui, plus d'excuse. Que faire alors? Je me jetai à genoux et je priai. C'est là, mon enfant, qu'est le refuge des cœurs désespérés. Dieu seul nous tend la main lorsque tout nous abandonne, et c'est un immense bienfait que de nous avoir donné le besoin de recourir à lui.

Je me trouvai soulagée après cet entretien avec le grand refuge des souffrants, et je pris dès lors la résolution de quitter le désert pour retourner en France. Je ne me dissimulais pas les immenses difficultés qui se présenteraient, de la part de Raphaël d'abord, et ensuite que deviendrais-je dans mon pays, moi qui étais morte pour tous, moi qui n'avais plus ni nom ni fortune? Comment aller dire à mon mari, à ma famille: J'existe encore, je suis coupable et je reviens? Quel accueil M. de Montagre ferait-il à une femme qui l'avait trompé? Ne

me laisserait-t-on pas mourir dans la misère? ou bien aurais-je la hardiesse de publier mon déshonneur et de réclamer judiciairement ce que mon mari offensé me refuserait peut-être?

Toutes ces considérations ne m'arrêtèrent pas. Je me soumis d'avance à la honte, à l'infamie; j'acceptai les humiliations, les mépris, les reproches; je les avais mérités. Je voulais expier ma faute, et certainement aucune expiation ne saurait être plus cruelle que celle-là. La seule lueur d'espérance qui me soutînt dans cette grande épreuve était mon cher Wilfrid. Je savais combien sa tendresse serait inépuisable, je savais quelle indulgence je rencontrerais en lui, et j'étais sûre de sa protection, de son assistance, eussé-je été mille fois plus coupable encore.

Cette résolution, une fois prise, apporta beaucoup de calme dans mon esprit. J'attendrais Raphaël, je lui dirais sans emportement, sans colère, ce que j'avais décidé, il ne pourrait me retenir malgré moi, et je ne voulais plus rester auprès de lui. Quelle que soit mon existence dans ma patrie, au moins je n'y serais pas condamnée au supplice de le voir, lui, mon ange déchu, lui, que j'avais adoré, de le voir réduit à la condition des autres hommes; bien plus, faut-il vous l'avouer, Raoul? mon passé, en se réveillant, avait aussi éveillé la haine dans mon cœur. Je haïssais Raphaël, moi qui avais tout sacrifié pour lui, moi qui lui avais élevé un autel, moi qui en avais fait un dieu! Puissance terrible de l'imagination! quelle révolution elle opère! que de trônes elle démolit! que de héros elle renverse!

Ainsi que j'avais dormi la veille par suite de ma lassitude physique, je dormis ce jour-là par fatigue d'esprit;

il était déjà fort tard lorsque j'ouvris les yeux, et Raphaël était devant moi; je le regardai sans colère, l'âme tranquille, forte de ma résolution et de ma haine ; il m'avait touché le bras pour m'éveiller, je reculai devant cette caresse.

— Odile, me dit-il, je désire vous parler.

— Me voilà disposée à vous entendre.

— Permettez-moi une première question : comment êtes-vous sortie de cette tente ?

— Regardez, voici mon issue.

Et me reculant, je lui montrai le trou que j'avais fait à la toile.

Il garda un instant le silence.

— Vous êtes une femme de courage et de résolution, Odile, c'est un bonheur que d'être aimé de vous.

Je m'inclinai sans répondre, il reprit :

— Avez-vous réfléchi à notre conversation d'hier ?

— J'ai réfléchi.

— Et qu'avez-vous décidé ?

— Que vous étiez le maître d'avoir une autre femme.

— Je suis heureux de vous trouver si raisonnable.

— Et que par conséquent, continuai-je comme si je ne l'avais pas entendu, je suis la maîtresse de rompre les liens que vous avez déjà rompus.

— Comment ? qu'entendez-vous, madame ?

— Il me semble que je suis facile à comprendre. Je ne veux être pour vous que ce que vous êtes pour moi.

— Cela ne se ressemble en rien. Ma religion me fait libre; vous, tout vous enchaîne.

— Et qui m'enchaîne ici hors votre amour et ma volonté, je vous prie ? Que vous dois-je sinon ce que vous me vez ? Quels liens sacrés nous unissent ?

— Vous n'avez pas réfléchi, Odile, vous n'avez pas regardé en arrière lorsque vous me parlez ainsi. Ce qu'il y a entre nous est plus fort que vos lois d'Europe. Où trouverez-vous un asile ici ? Quelle tribu vous recueillera, vous qui ignorez la langue, vous qui êtes chrétienne? Et d'ailleurs, si je vous réclame, quelqu'un osera-t-il vous refuser?

— Aussi n'est-ce point en Afrique que je resterai après m'être séparée de vous? Qu'y ferais-je?

— Ce n'est pas en Afrique! et où donc?

— En France apparemment.

— En France! avez-vous oublié que vous êtes morte pour la France, que vous ne pouvez jamais y reparaître?

— Je n'ai rien oublié, et cependant c'est là que je veux revenir.

— Mais vous y serez sans ressource.

— J'ai des talents, je m'en créerai.

— Et si l'on vous reconnaît?

— Qui reconnaîtrait la belle et fière marquise de Montagre sous de simples habits, gagnant sa vie par son travail ? Existe-t-il un être au monde qui puisse deviner à quel état d'abjection mon misérable amour m'a réduite ?

Il se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Tous vos projets sont admirables, il n'y manque qu'une chose, mon consentement, et je ne le donnerai pas, je vous en avertis.

— Réellement, monsieur, vous me faites pitié. Vous tranchez du Napoléon, à la tête d'une poignée de sauvages déguenillés, et vous vous imaginez que je dois vous obéir comme à mon maître. Je partirai quand il me plaira.

— Vous ne partirez point, je vous ferai garder à vue.

— Garder à vue, retenir prisonnière une femme de ma sorte dans des murs de toile, est-ce que c'est possible?

— Ces murs de toile valent des murs de pierre, vous devez le savoir depuis hier.

— Vos *murs de pierre* ne m'ont pas empêchée de sortir cette nuit, quoique gardée à vue, et vous êtes bien heureux d'avoir soustrait votre *odalisque* à mes recherches, car cette fois je ne l'aurais pas manquée.

— Comment? que voulez-vous dire?

— Je veux dire que j'étais assez folle hier pour ne rêver que la vengeance; soyez tranquille, aujourd'hui rien n'est plus loin de ma pensée. Gardez, adorez votre nouvelle idole, je ne vous demande en échange que ma liberté.

— Votre clémence est trop grande, j'en suis touché, mais je ne consentirai pas à vous voir partir.

— Je partirai sans votre permission.

— De quel côté vous dirigerez-vous?

— Que vous importe? Ne sommes-nous pas séparés à jamais?

— Et avec quoi partirez-vous?

— Il me reste huit mille francs sur les dix que j'avais emportés. Cela suffira, il me semble.

— Oui, si vous les aviez.

— Qui donc les aurait, si ce n'est moi?

— Moi, qui les garde et les enfouirais plutôt dans le sable que de vous en voir faire un pareil usage.

— Très-bien! vous prenez au sérieux votre qualité d'Arabe, à ce qu'il paraît. Vous oubliez sans doute que vous êtes gentilhomme et homme d'honneur.

— Ce qui est à vous est à moi, madame, je n'ai jamais rien dérobé à personne; seulement je ne veux pas que vous me quittiez et je vous en ôte les moyens.

— Retenir une femme de force!

— C'est parce que je vous aime, Odile, que je vous retiens. Qu'iriez-vous faire au milieu d'une société qui vous repousserait si vous étiez reconnue, et qui vous repoussera plus encore peut-être en vous méconnaissant? Vous comptez sur votre famille; mais puisque vous me forcez à vous le dire, la seule personne de ce monde qui soit forcée de vous accueillir, de pourvoir à votre subsistance, M. de Montagre est mort.

— Mon mari est mort!

— Oui, il a succombé à une pleurésie gagnée dans une partie de chasse.

— Qui vous a appris cela? en êtes-vous bien sûr?

— Les journaux l'ont annoncé et M. de Tonnay me l'a confirmé à mon dernier voyage près du général.

— Mon mari est mort!

A cette pensée je tombai involontairement à genoux, les yeux baissés vers la terre, et le rouge de la honte sur le visage. M. de Montagre, dans l'autre vie, voit sans doute ce qui se passe ici-bas, il sait que je l'ai trompé, c'est son pardon que j'implore. L'expiation du crime est assez forte à présent, il doit être remis par l'Être souverainement juste, l'âme d'Ernest sera-t-elle plus sévère que Dieu?

Ma seconde pensée fut un remerciement à la Providence.

En retournant dans mon pays, je ne rencontrerais plus ce regard qui devait me couvrir de mépris. Je n'avais plus à craindre que mon cher, mon bon Wilfrid: pourrais-je le craindre, lui?

— Vous imaginerez facilement, Odile, que votre succession est assez belle pour qu'on désire la garder, et que M. de Blumemberg doit trouver très-douce la jouissance du château dont il porte le nom. Vous seriez là très-mal venue à le réclamer.

— Monsieur ! vous calomniez Wilfrid.

— Je ne le crois pas, mais qu'importe tout cela ? Ces prétextes sont bien peu de chose auprès de notre amour. Malgré moi, je l'avoue, je t'aime toujours, Odile, je ne pourrais vivre sans toi, et pas une des femmes que recherche ma fantaisie ne me consolerait de ta perte. Ta jalousie, je la conçois ; pourtant tu as trop d'esprit pour t'abandonner à ce travers des âmes vulgaires, tu dois savoir ce que tu vaux et que nulle ne prendra ta place.

— Je vous ai déjà dit que je la cédais volontiers cette place.

— Mais je t'aime toujours, entends-tu ?

— Il est trop tard.

— Tu ne m'abandonneras pas, Odile !

Il me vint au cœur une jouissance cruelle, je voulus la savourer dans toute sa plénitude. Cet homme qui m'avait fait tant de mal, je sentis qu'il tomberait à mes pieds dans cet instant d'exaltation, je sentis qu'il ferait pour moi tous les sacrifices, et que j'allais avoir la gloire de les refuser. Avec cette coquetterie infernale d'une femme qui conduit sa vengeance, je le regardai un instant sans répondre.

— Tu ne m'abandonneras pas, répéta-t-il.

— Qu'avez-vous besoin de moi, n'en aimez-vous pas une autre ?

— Non, non, je ne l'aime pas. Tu n'as rien à craindre d'elle.

— Cependant elle est votre femme, comme moi, plus que moi, m'avez-vous dit.

— Si tu veux rester, elle sera ton esclave, Odile.

— Je ne resterai pas ici tant que cette femme y sera. Esclave ou favorite, je ne la souffrirai jamais près de moi.

— Que veux-tu que je fasse alors?

— Il faut la renvoyer, la répudier.

— Et son père? et sa famille? Que dira le pays tout entier, dont elle est la plus considérable?

— Ceci vous regarde; je n'en sais rien.

— Cela est impossible!

— Laissez-moi donc partir alors; une de nous deux doit céder la place à l'autre.

— Ce ne sera pas toi, mon Odile; toi la seule créature de ce monde que j'aime et dont je sois aimé ainsi que je veux l'être.

— Ce sera donc Adda, Raphaël. Des embarras sans nombre s'ensuivront pour vous, je me reprocherais d'en être la cause, je veux retourner en France.

— Non, non, je n'y puis consentir. Je trouverai un moyen. Je l'éloignerai.

— Quand cela?

— Dès que je le pourrai.

— Ce sera aujourd'hui même, ou demain je pars.

— Aujourd'hui, Odile! sois raisonnable, cela ne se peut pas.

— Choisissez.

— Tu l'emportes, je consens à tout. Dieu seul en connaît les suites.

Il voulut se jeter dans mes bras, je me levai, et le repoussant d'un geste, je me tins droite devant lui.

— Vous m'offrez de renvoyer ma rivale, de me rendre la place que vous n'auriez jamais dû m'arracher?

— Oui, Odile, oui, pour que tu me rendes le bonheur que j'ai goûté près de toi.

— Eh bien, continuai-je en mettant dans mon regard, dans ma voix, tout ce que le mépris a de plus écrasant, eh bien ! vous n'avez pas besoin de renvoyer cette femme, car je ne la crains plus; vous n'avez pas besoin de me rendre ma place, car je n'en veux pas.

— Odile!

— Je ne vous aime plus, Raphaël, je vous hais encore; bientôt, je le sens, j'en arriverai à l'indifférence, c'est tout ce que vous avez à attendre de moi dans l'avenir.

Mon cœur battait de joie et d'orgueil; Raphaël le comprit : bondissant comme un chat tigre, il se releva, saisit ma main, et la pressant à la meurtrir, il murmura, les dents serrées par la rage :

— Vous croyez vous jouer de moi, madame, mais de par le ciel ! il n'en sera rien.

Je ne sourcillai pas.

— Vous êtes forte et volontaire, vous savez que je le suis aussi. Nous verrons lequel des deux brisera l'autre. C'est une lutte à mort, je vous l'ai déjà dit

— Je l'accepte et je ne la crains pas. Je me suis vengée d'avance, je vous ai jeté à mes pieds. Me supposez-vous assez crédule pour avoir compté sur vos paroles, pour avoir accepté le sacrifice comme s'il devait s'accomplir? Je vous connais, Raphaël; sous l'influence d'un moment de passion, rien ne vous coûte; quand vous vous réveillez, vous oubliez ces belles promesses. Vous ne m'avez pas abusée une minute.

Il me lança un coup d'œil furieux.

— Et vous ne m'abuserez plus, je vous le jure; à dater d'aujourd'hui, vous êtes mon esclave, et rien que mon esclave. Vous ne prendrez plus de ces airs royaux qui vous iraient à merveille dans votre salon du faubourg Saint-Honoré, mais qui sont très-déplacés sous une tente, où vous ne commandez plus. Adda est ma seule et légitime épouse? regardez-la comme telle, et préparez-vous à la servir.

— Vous me tuerez plutôt sur la place.

— Haïdé vous a bien obéi, madame!

Après ces mots, il marcha vers la porte; je le rappelai.

— Un moment encore, je vous prie. Vous partez cette nuit?

— D'où savez-vous cela?

— Qu'importe? je le sais. Vous emmènerez *vos* femmes?

— Oui, et vous avec elles.

— C'est bien.

A peine le rideau fut-il retombé, que je sentis un frisson parcourir tous mes membres. Je n'aimais plus Raphaël, je voulais, je désirais par-dessus tout quitter cette Afrique, dont l'amour seul pouvait me rendre le séjour supportable, et tous les moyens m'en étaient ravis. Quant aux menaces qu'il m'avait faites, je ne les redoutais pas; je pouvais y échapper par la mort, et la mort serait pour moi la fin des maux que je souffrais. L'image de mon mari me poursuivait au milieu de mes découragements.

— Au moins, il est mort sans connaître ma faute. Mais à présent! à présent, il voit tout et il m'excuse.

La portière se leva doucement, Haïdé parut sur le seuil.

— Vous avez bien offensé le cheik, madame, il est sorti d'ici l'œil enflammé, le visage pâle. Il a donné ses ordres pour le départ, nous le suivrons toutes, vous avec nous, comme une esclave, a-t-il ajouté.

— Plût à Dieu que je pusse vous suivre, je m'échapperais.

— On vous gardera, cela ne vous sera pas possible.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !

Mes sanglots contenus longtemps éclatèrent ; j'étouffais, je me sentais mourir ; des convulsions atroces me saisirent, la fièvre se déclara, deux heures après j'étais dans le plus grand danger. Haïdé ne me quitta pas, elle fit prévenir le cheik, qui m'envoya le médecin de la tribu, et qui contremanda son voyage. La force de ma constitution me sauva encore cette fois ; après une semaine de souffrancs, on me déclara hors d'affaire.

En reprenant ma raison, je me rappelai ce qui m'avait conduite sur ce lit de mort, et je me sentis prise d'une mélancolie sans nom, qui m'ôtait toutes mes facultés, qui ne me laissait même pas celle de chercher une amélioration dans mon sort. Raphaël me fit demander à me voir, je répondis que je désirais être seule, que j'étais trop faible encore. Il chargea alors Haïdé de m'assurer de sa tendresse, de son inquiétude, me pria de ne pas me tourmenter, et d'avoir toute confiance dans ce qu'il ferait pour moi. Il était forcé de partir, et il espérait qu'à son retour je serais en état de le recevoir.

— C'est bien, répondis-je, lorsque Haïdé me parla ainsi de sa part.

— Vous n'êtes pas charmée de le voir revenir à vous ?

— Mais, repris-je en appuyant ma tête sur ma main, qu'est-ce que cela me fait? Je ne l'aime plus.

— Cela est-il possible? Peut-on cesser de l'aimer?

— Je ne conçois pas que j'aie pu l'aimer une minute.

— Oh! mon Dieu! comment êtes-vous donc, vous autres femmes d'Europe? Il m'a adressé la parole aujourd'hui pour la première fois depuis votre arrivée. Si vous saviez combien mon cœur battait! Il s'élançait au-devant de lui; j'étais si heureuse que ce bonheur devenait une souffrance. Vous ne l'aimez plus!

— Haïdé, vous ne sauriez comprendre cela. Cet homme m'a blessée d'une manière si profonde, que jamais, jamais il ne sera pour moi qu'un étranger.

— Pourquoi pleurez-vous donc, alors, si vous ne l'aimez plus?

— Ce que je pleure, ce n'est pas lui, mon Dieu! ce n'est pas même mon amour éteint; ce que je pleure, c'est ce que vous ne pouvez pas vous imaginer, vous, pauvres créatures, dont la patrie est un désert, vous qui n'avez ni souvenirs ni regrets. Dans ces sables que le vent balaye, à peine conservez-vous la sépulture de vos pères. Mais mon beau pays, ma France, mon Alsace chérie! ces montagnes couvertes de verdure, ces arbres gigantesques qui montent jusqu'aux cieux, ces torrents qui s'élancent à travers les rochers, ces tapis de fleurs, ces pâquerettes émaillant les prairies. Oh! que ne donnerais-je pas pour une pâquerette! quels diamants valent ces petites étoiles blanches! Mon Dieu! mon Dieu! quand reverrai-je ces lieux si chéris? Pourquoi les ai-je quittés?

Depuis ce jour je fus prise de ce terrible mal, de ce mal qui tue, le mal du pays. Je n'eus plus une autre pen-

sée que celle-là, c'était une idée fixe. J'en parlais sans cesse à Haïdé, je lui racontais les légendes d'Alsace, je décrivais les paysages d'Alsace, et lorsqu'on ouvrait la tente afin de me laisser respirer un peu, j'apercevais l'Atlas à l'horizon, j'étendais mes bras vers les montagnes, je les appelais des noms les plus tendres, mon imagination les transformait, je voyais mes Vosges bien-aimées, je distinguais toutes les cimes, je nommais tous les châteaux, c'etait une vision réelle.

Après une crise, je restais des heures dans une prostration de forces complète, j'étais effrayante à regarder, je ne pouvais ni manger ni dormir; aussi mon dépérissement augmentait d'une manière incroyable : j'aurais pu reparaître dans cet état devant mes amis les plus chers, aucun ne m'aurait reconnue. L'absence de Raphaël se prolongeait; ma fidèle garde commençait à être inquiète et à craindre de me voir mourir avant son retour.

Parmi les fantômes que j'évoquais le plus souvent, celui qui m'apportait le plus de remords et de souffrance, c'était le château d'Haguenek, où avait commencé ma folie, où j'avais *rencontré* l'âme de ce renégat précurseur de celui qui m'avait séduite. Oh! que d'hallucinations assaillaient mon cerveau mobile! Je m'entourais de spectres, de démons moqueurs, dont les rires célébraient leurs triomphes; je me sentais devenir folle, pour ainsi dire. Quand, après ces sortes de rêves, je me trouvais sous ce ciel brûlant d'Afrique, entourée de sable, étouffée par cette chaleur ardente qui vous pénètre jusqu'à la moelle, je poussais des cris déchirants, j'appelais Wilfrid, je le conjurais de me sauver et de me rendre enfin cette patrie objet de tous mes vœux.

J'ai souvent entendu discuter sur ce mal dont j'étais

atteinte, et personne n'en a dépeint véritablement les effets. Il faut avoir éprouvé ces vertiges déchirants, ces extases, ces désirs dévorants et renaissant à chaque minute, pour en raisonner avec certitude.

— Madame, me dit un jour Haïdé, les chameaux se sont couchés dans le sable, les chevaux sont inquiets, tous les anciens de la tribu assurent que nous aurons un terrible orage.

— Oh! que j'en ai vu de beaux dans ma chère Alsace!

— Ceux d'ici sont bien affreux; souvent le vent emporte les tentes et nous laisse sans asile.

— Tant mieux; je serai libre alors.

— Nous mourrons tous, peut-être

— Mourir! Que Dieu vous entende, Haïdé!

— Et le cheik qui n'est pas ici! S'il avait seulement laissé Adda, l'orage la tuerait avec nous.

— Adda? Elle n'a pas besoin de mourir, elle, elle n'a pas perdu sa patrie.

— Mon Dieu! n'entendez-vous pas l'ouragan, madame?

En effet, le simoun venait des montagnes, desséchant, brûlant tout sur son passage, chaleur étouffante, dont on ne peut se faire une idée. Je me sentais mourir, mes paupières me semblaient de feu, je ne pouvais les soulever sans une vive douleur, sans jeter presque des cris. Je me laissais aller à cette impression, j'étais presque heureuse, et si abattue, que je ne songeais pas même à prier.

Haïdé était effrayée comme un enfant du désert, ignorante et crédule.

— Madame, s'écria-t-elle, la tente va tomber! nous allons être ensevelies sous le sable.

Puis elle parlait arabe, elle invoquait Mahomet, elle se désespérait, elle arrachait ses vêtements.

Au milieu de ce déchaînement de la nature, un bruit étranger, un bruit humain retentit dans l'espace, Haïdé dressa la tête :

— J'entends des chevaux, c'est le cheik, ou c'est une tribu ennemie; que ferions-nous si l'on nous attaquait?

Elle se précipita vers l'ouverture de la tente; je la suivis machinalement; dans un tourbillon de poussière, des hennissements, des cris, annonçaient en effet la présence d'une troupe nombreuse. Je distinguai bientôt des burnous, de longs fusils, des sabres tirés de leurs fourreaux. Ils se dirigeaient vers nous, mais il devenait impossible de reconnaître les visages, le sable nous aveuglait.

— Quels sont ces guerriers? Hélas! si ce sont des ennemis, que Dieu ait pitié de nous!

X

Cet orage, ce bruit, ce bouleversement de la nature m'auraient frappé l'imagination, si je n'avais pas eu cette idée fixe, cette idée continuelle que je ne pouvais ni chasser, ni écarter un instant : ce nuage de poussière duquel sortaient des escadrons, des sortes de démons ailés ayant l'air de tomber du ciel, des êtres fantastiques arrivant dans les tempêtes, je n'aurais pu y croire si la réalité n'eût pas été là. A quelques pas de la tente, je

reconnus la belle taille et le visage mâle de Raphaël; il m'aperçut et me salua du sabre, avec une bonne grâce qui n'aurait pas déparé une revue des Tuileries.

Faut-il vous l'avouer, Raoul? J'eus un mouvement d'amour-propre dont je ne puis encore me rendre compte, un mouvement misérable, car il était tout dans la beauté de cet homme. J'étais fière de lui, de sa tournure noble, de ses manières distinguées. J'oubliai un instant le mal affreux qui minait ma vie.

C'est là l'homme que j'ai aimé, pour qui j'ai tout perdu! Eh bien! il en est digne au moins par son courage, il ne sourcille pas dans la tempête, il regarde du même air la colère de Dieu et celle des hommes. C'est une nature d'élite certainement.

Vous voyez, mon enfant, combien les femmes sont folles, vous voyez combien il faut peu de chose pour changer leurs dispositions. L'espace d'un éclair peut-être, cet homme dont je connaissais la nullité avait ressaisi son empire, et cela parce qu'il était beau!

Haïdé soupira tout haut, les mains jointes, en s'écriant:

— Mon Dieu! nous sommes sauvées, c'est le cheik!

Elle avait toujours la foi de la femme qui aime, cette foi si belle, Raoul, cette foi qui n'a pas d'athée ici-bas. Oh! si vous pouviez savoir ce qu'est cette admirable confiance, cette certitude d'être secourue toujours, cette espèce d'abandon de soi-même, qui fait que nous nous donnons tout juste la peine de vivre! Une femme appuyée au bras de celui qu'elle a choisi est plus fière, plus sûre qu'un roi au milieu de sa garde. Elle songe à lui plaire, à être belle, le reste le regarde; que le ciel tonne, que la terre tremble, que la peste et la guerre

dévastent le monde, que lui importe? *Il* est là pour la défendre, il est là pour la protéger, aucun mal n'arrivera jusqu'à elle sans avoir d'abord passé par lui, elle est tranquille alors. Elle dort à l'abri de sa passion comme sous l'aile d'un ange.

Voilà ce que Haïdé éprouvait encore, et ce qui était effacé de mon cœur pour ne jamais renaître. La foi est de toutes nos convictions celle qui se ranime le plus difficilement. Lorsqu'elle s'éteint, elle ne se remplace pas. On croit une fois en sa vie, après on ne croit plus même en sa propre force; comment ne pas douter de celle des autres ?

La tempête dura plus de deux heures, je cessai de m'en occuper, je cessai même de m'occuper de Raphaël. Mon imagination reprit sa direction, je regrettai mon pays, mon pays avec sa poésie, sa langue si riche, cette Allemagne à laquelle je me croyais liée autant au moins qu'à la France, et que ces sables arides pouvaient si peu me faire oublier. Haïdé entra et sortit vingt fois, elle s'agitait, se tourmentait autant de son inquiétude que du retour de Raphaël. Moi, je n'attendais rien, je ne désirais rien sur cette terre d'exil. Heureuses les femmes qui gardent leur premier amour! quelques douleurs qu'il leur apporte, elles en souffrent moins que du désillusionnement, que des déceptions et de la mort de l'âme.

Vers le soir, j'entendis du bruit à la porte de la tente, c'était Raphaël. En entrant, il recula de trois pas, il me reconnut à peine.

— C'est vous, Odile! me dit-il en me prenant la main.

— C'est moi, Raphaël, vous ne vous en douteriez guère.

— Que vous avez dû souffrir, pauvre femme! Qu'avez-vous? qui vous a réduite à cet état?

— Une seule chose, Raphaël.

— Serait-ce mon absence, mon abandon? je me le reprocherais toute ma vie.

— Non, ce n'est pas vous qui m'avez conduite où je suis, ou du moins ce n'est pas votre indifférence. Je me meurs, Raphaël, dans quelques jours je ne serai plus qu'une froide poussière, vous pouvez me sauver, laissez-moi partir.

— Partir! me quitter! m'abandonner dans ce désert, au milieu des ennuis et des dégoûts attachés à ma position! c'est donc bien vrai, mon Odile, vous ne m'aimez plus?

— Je n'aime plus rien, Raphaël, plus rien que mes montagnes, que mon beau fleuve, que mes vertes prairies, plus rien ici du moins, car avec tous les trésors du Pérou, vous ne me rendriez pas ce que je désire; oh! je vous en supplie, je vous en conjure à genoux, laissez-moi partir.

— Je ne le puis, je ne m'y résoudrai pas; vous perdre! mais comment voulez-vous que je m'y résigne?

— Vous me perdrez toujours, Raphaël. Si je reste ici, je suis morte, regardez-moi donc un instant, vous en jugerez vous-même.

Il baissa ses yeux et garda le silence quelques minutes.

— Savez-vous que c'est horrible? Vous voir succomber ou consentir à votre abandon. N'y a-t-il donc aucun moyen de vous rattacher à ce pays? tout amour est-il éteint dans votre âme? n'avez-vous plus même de l'amitié?

— Je vous l'ai dit, je n'aime plus rien au monde.

— Vous êtes cruelle, Odile; vous! me haïr et me le répéter ainsi!

— Je ne vous hais pas, ma haine est éteinte, je suis indifférente à vous comme au reste : je n'ai plus qu'un sentiment, le désir de quitter ce pays, de revoir le mien. Je meurs si vous me le refusez.

Il se leva et fit deux ou trois tours dans la chambre.

— Eh bien! Odile, puisqu'il le faut, vous êtes libre.

— Cela est-il bien vrai? je retournerai en France?

— Oui.

— Et quand cela?

— Aussitôt que vous pourrez supporter le voyage.

— Oh! mon Dieu! je vous remercie.

— Votre joie me fait du mal, Odile, je vous suis plus attaché que nous ne le croyons tous les deux, je sens que je ne me consolerai pas de votre perte.

Je n'écoutais pas, j'étais ivre de bonheur.

— Oh! comme mes forces reviendront vite, à présent que je suis sûre de m'en aller. Cet air me pèse, il m'étouffe, je ne respire pas.

— Je vous ai fait perdre une belle fortune, que vous ne retrouverez peut-être jamais; je ne puis ni ne dois vous laisser dans la misère. Je vous remettrai d'abord les huit mille francs qui vous appartiennent, puis j'emprunterai à Alger la plus forte somme qu'il me sera possible de trouver, afin de vous assurer une existence.

— Je ne veux rien, rien que ce qui est à moi, et surtout partir. Comment pouvez-vous rester dans cette Afrique, Raphaël? Comment n'y périssez-vous pas d'ennui et de privations?

— Je ne suis qu'un soldat, Odile, je n'ai besoin ni de

luxe, ni de plaisirs. Encore une question, pour que tout soit réglé. Vous ne pouvez faire ce voyage seule, je vous accompagnerai.

— Non, non, en mettant le pied sur le bâtiment qui doit m'emporter, je veux laisser derrière moi tout ce continent odieux et ne rien garder qui me rappelle le temps que j'y ai passé. D'ailleurs, pourquoi viendriez-vous? Je n'ai besoin de personne. Votre présence rendrait plus difficiles les démarches essentielles à ma position en France. J'accepte votre sauvegarde jusqu'à Alger, nous nous séparerons là pour ne plus nous revoir.

— Comme il vous plaira, madame, je n'insiste pas, je fais le sacrifice tout entier, vous m'en saurez gré peut-être.

— Après avoir été l'un pour l'autre ce que nous avons été, Raphaël, il n'y a de possible qu'une séparation complète ; vous devez le comprendre vous-même.

— Je comprends que nous nous sommes trompés tous les deux, que nous l'avons été par la richesse de votre imagination. Vous m'avez prêté des charmes que je n'avais pas. Moi-même exalté, enivré d'amour, j'ai cru à cette passion toute la puissance, toute l'élévation de la vôtre, je n'ai pas eu la force de soutenir cette poésie, je suis retombé sur la terre. Vous étiez trop haut pour moi, je n'ai pas pu vous atteindre, c'est notre malheur. Vous êtes plus favorisée que moi maintenant, vous n'emportez pas même des regrets ! Vous me les laissez tous.

J'étais tellement folle de joie, que ces plaintes passaient par mes oreilles sans arriver jusqu'à mon cœur. Je n'y répondis rien, j'interrompis Raphaël par une question sur le moment où je mettrais à la voile, sur le service des bateaux à vapeur, sur je ne sais quoi du même genre. Après avoir satisfait ma curiosité, il se leva.

— Je vous laisse, me dit-il, nous sommes trop loin l'un de l'autre. Moins que jamais nous nous entendons. Je ne vous reverrai qu'à votre volonté. Dès que vous pourrez partir, prévenez-moi, et vos vœux seront comblés.

Il sortit sans retourner la tête, en homme qui craint sa faiblesse.

Aussitôt que je fus seule, je me laissai aller à une joie démesurée. Je chantai tous les lieder qui me venaient à l'esprit, je parlai tout haut le patois de l'Alsace, le français, l'allemand, afin d'entendre une langue chérie. Je ne souffrais plus, je n'avais plus sur la poitrine le poids horrible qui m'étouffait, il me semblait que j'avais faim, que j'allais dormir, pour être disposée à me mettre en route.

— Blumemberg, disais-je, folle de bonheur, Blumemberg, j'irai donc à Blumemberg!

Haïdé revint en pleurs me demander si réellement je quittais l'Afrique.

— Oui, oui, je quitte l'Afrique, je ne mourrai pas, Haïdé.

— Vous ne savez pas quel chagrin j'en éprouve, madame; que vais-je devenir en votre absence?

— Ce que vous étiez avant.

— Cela n'est plus possible, vous m'avez appris des choses que j'ignorais et qui me rendront la vie insupportable. Je suis trop ignorante pour me suffire, et je ne le suis plus assez pour ne pas sentir qu'il me manque quelque chose.

— Raphaël vous reviendra peut-être.

— Oh! s'il ne revient pas, ce ne sera pas ma faute du moins. Vous entendrez parler de moi.

— Il faut me guérir bien vite, que je parte, que j'arrive. Jusqu'à ce que j'aie touché le sol de la France, il me semble que je ne l'atteindrai jamais.

— Vous aurez le courage de faire cette longue route seule ?

— Je l'ai bien faite pour venir.

— Vous ne penserez donc plus ni à *lui*, ni à moi ?

— Si, quand j'aurai revu mon pays.

C'était là le résumé de toutes mes idées, de toutes mes sensations. Néanmoins la nuit, et pour la première fois depuis bien longtemps, je dormis d'un profond sommeil.

Le lendemain, mon appétit était revenu. Trois jours après, j'avais repris assez de forces pour supporter le voyage. Je fis prévenir Raphaël, il se présenta sur-le-champ.

— Je suis guérie, lui dis-je.

— Déjà !

— Oui, grâce au ciel, et dès que vous le pourrez, je vous supplie de vous mettre en chemin.

— Demain, à la pointe du jour.

— Enfin !

Nous causâmes quelques instants comme des gens pressés de se séparer, lui, blessé de mon indifférence, moi, préoccupée seulement du but que j'allais atteindre. Il se retira pour donner des ordres. Je restai seule, et je m'en aperçus à peine.

Hélas ! mon ami, que sont donc les sentiments humains ? J'avais aimé cet homme d'une passion si extravagante, que j'avais tout brisé pour le suivre, et maintenant je ne saurais l'abandonner assez vite ; j'étais insensible à ses regrets, à ses souffrances, moi qui aurais donné ma vie pour lui éviter une souffrance. Et cepen-

dant nous croyons tous à l'éternité de l'amour; ni l'expérience des autres, ni la nôtre même ne nous apprennent à en douter. Nous bâtissons cent fois ces sublimes châteaux qu'un souffle démolit, et nous les jurons chaque fois solides et indestructibles. Vous êtes bien jeune, Raoul, vous ne doutez pas encore; tâchez de ne jamais douter, car c'est le plus grand supplice de l'âme, celui que rien ne peut guérir.

Cette nuit, je ne fermai pas l'œil; je me répétais à chaque minute que je n'en passerais plus sous cette tente. Cette assurance me tint éveillée. Aussitôt que le crépuscule, presque nul dans ces contrées, eut éclairé les plus hautes cimes de l'Atlas, je fus prête à partir. Haïdé vint me dire adieu et m'embrasser avec effusion.

— Nous ne nous reverrons plus, ma pauvre Haïdé, tâchez d'être heureuse.

— Nous nous reverrons peut-être encore, madame; dans tous les cas, vous entendrez parler de moi, je vous l'ai annoncé.

Je ne songeai seulement pas à lui demander l'explication de ses paroles, je m'élançai hors de la tente, Raphaël m'attendait déjà à cheval. On m'en avait préparé un. Aussitôt que je fus placée, nous nous mîmes en marche. Je jetai un regard sur ces tentes, sur ce désert que je laissais derrière moi avec tant de joie.

— Vous quittez pour jamais ces tristes scènes, Odile, promettez-moi de ne pas les oublier tout à fait, murmura Raphaël en me tendant la main.

— Je n'oublierai rien, soyez tranquille.

J'avais raison, il y a des choses qu'on n'oublie pas.

Malgré mon idée fixe, je ne pus m'empêcher de comparer ce voyage avec celui que j'avais fait deux ans au-

paravant. Alors, pleine d'avenir et d'espérance, fière et joyeuse de mon amour, je parcourais cette plaine stérile sur un cheval fougueux. A présent, brisée, flétrie, sans appui dans le monde, je fuyais mes illusions détruites, j'allais redemander à mon pays l'asile que j'avais repoussé autrefois. C'était toujours le même homme par qui j'étais conduite; il avait changé seulement à mes yeux, et, par cela seul, tout avait changé autour de moi.

Nous arrivâmes un peu plus tard qu'à notre premier voyage en vue de la ferme où j'avais trouvé Crettle. L'idée de la revoir faisait trembler tous mes membres.

— Nous descendrons ici, n'est-ce pas? dis-je à Raphaël.

— Si vous voulez vous y reposer, certainement.

— Oh! oui, je vous le demande en grâce.

A l'aspect de notre troupe, tous les habitants de la maison sortirent, la jeune Alsacienne en tête. On me mit à terre, je courus à elle, le cœur me battait comme si j'eusse été près d'un amant chéri.

— Crettle, m'écriai-je, comment pouvez-vous rester ici?

Elle me regarda stupéfaite, le patois de son pays dans la bouche d'une Arabe l'étonnait sans doute.

— Répondez-moi donc, repris-je, que j'entende votre langue.

— Et comment savez-vous l'alsacien?

— Parce que je suis Alsacienne, et que je retourne dans notre Alsace, que je n'aurais jamais dû quitter.

— Oh! vous êtes une compatriote, venez, venez vite.

Je la suivis dans sa petite chambre et je levai mon voile.

— Vous rappelez-vous une femme qui a passé par ici

il y a deux ans, à cheval, et qui vous a fait chanter des airs de votre patrie?

— Oui, et qui m'a jeté une bourse en s'en allant.

— Eh bien ! c'était moi.

— Comment! c'était vous? Mais, mon Dieu, madame, pardonnez-moi, il me semble que je vous ai déjà vue. Ce ne peut être ce jour-là, vous étiez voilée, c'est donc ailleurs.

— En Alsace, probablement.

— De quelle ville êtes-vous, madame?

— De Colmar.

— Ah! c'est cela, je vous aurai rencontrée à Colmar.

J'étais si changée que cette fille, née sur mes domaines, ne me retrouvait plus que dans un vague souvenir.

— Vous restez ici, Crettle, pourquoi cela?

— Je m'y ennuie beaucoup, madame, mais j'y gagne beaucoup d'argent.

— Vous ne voulez pas retourner à Blumemberg ?

— Oh! si, madame, lorsque j'aurai amassé la somme que je désire pour me marier.

— Avez-vous des nouvelles de Blumemberg? que s'y passe-t-il?

— Madame connaît Blumemberg ?

— Oui, oui, qu'y a-t-il de nouveau ?

— M. le marquis est mort, madame le sait-elle? et comme madame la marquise était morte il y a deux ans, la terre appartient tout entière à M. le baron de Blumemberg.

— Et il l'habite?

— Toute l'année, avec madame la baronne et leurs enfants.

— Ils sont à Blumemberg, pensai-je, qu'ils sont heureux!

— Madame ne veut-elle rien prendre? continua Crettle.

— Tout ce que vous voudrez; quand vous m'aurez servie, vous appellerez le cheik qui m'accompagne; il mangera avec moi.

— Mon Dieu, madame, comment n'avez-vous pas peur toute seule avec des Arabes, qui sont si cruels?

— Je n'ai peur de rien, ma fille.

— C'est comme feu madame la marquise. Vous l'avez connue, madame?

— Oui, c'était une folle, ajoutai-je à voix basse.

Raphaël demanda à entrer et empêcha ainsi Crettle de me répondre. On nous servit une sorte de dîner moitié indigène, moitié européen. Je n'y touchai que du bout des lèvres, mon compagnon y fit moins d'honneur encore. Avant de reprendre nos montures, je demandai de nouveau à Crettle si elle ne voulait pas revenir au pays, je lui dis que je l'emmènerais.

— Je ne le puis pas encore, madame.

— Eh! bien, mon enfant, voici qui vous aidera à le pouvoir plus vite.

Je lui donnai une bourse bien garnie.

— C'est trop, madame, c'est trop.

— Non, acceptez de la main d'une compatriote, qui sait tout ce qu'on souffre loin de nos montagnes.

Elle me fit une grande révérence, nous souhaita toutes sortes de bénédictions, et lorsque nous fûmes remontés sur nos bêtes, je la vis longtemps, agitant son mouchoir en nous suivant de l'œil.

Nous arrivâmes enfin à Alger, et nous descendîmes

dans la même maison. Je la reconnus, ce fut une comparaison douloureuse. Raphaël me laissa reposer et ne se présenta que fort tard devant moi.

— Tout est prêt, me dit-il, le bateau part demain, votre place y est arrêtée. Dans quelques heures nous serons séparés pour jamais. Ne verrai-je pas un regret dans votre cœur, Odile? ne fût-ce que par pitié de l'isolement où je vais être.

— Que vous manquera-t-il? vous avez choisi cette vie du désert, elle est devenue comme votre nature, vous avez la guerre, la chasse, le pouvoir, les femmes, que vous faut-il de plus?

— Vous m'avez accoutumé à plus que tout cela, Odile, à votre esprit, à votre imagination. Je retrouvais près de vous la civilisation de ma vraie patrie; maintenant je redeviens sauvage; et puis, si vous ne m'aimez plus, je vous aime encore, moi!

— Allons donc! vous ne m'avez jamais aimée, Raphaël!

— Je vous ai aimée autant que j'étais susceptible de le faire, autant que tous les hommes ordinaires aiment une femme. Je ne pouvais davantage, et c'est ce qui m'a perdu. Vous devriez pourtant me savoir gré du sacrifice que j'accomplis en ce moment, et me garder au moins un souvenir.

— Si vous aviez toujours parlé ainsi, Raphaël, nous ne nous serions peut-être pas quittés; mais votre dureté, mais vos sarcasmes, lorsque vous m'avez imposé cette rivale! Vous avez tué mon amour, ce n'est pas ma faute.

— J'étais sous l'empire d'un caprice alors, et dans les caractères tels que le mien, où la passion n'est pas assez

puissante pour tout envahir, les caprices sont les maîtres, tant qu'ils règnent. Avec un peu de patience... .

— Ce n'est sans doute pas votre faute non plus... je le crois... il faut se soumettre et dire avec vos mahométans : C'était écrit. Avant de nous séparer, je veux vous demander une grâce, Raphaël.

— Et laquelle, madame?

— Vous avez près de vous une jeune femme dont j'ai fait le malheur, la pauvre Haïdé ; reprenez-la, je vous en prie ; vous ne sauriez faire mieux, elle est à présent plus instruite et plus formée, elle vous aime toujours, vous lui avez de grandes obligations, rendez-lui sa place, je la lui cède.

— Haïdé est jalouse, Odile, elle hait Adda, et elle a les mêmes projets homicides que vous, au temps où vous m'aimiez.

— Rendez-lui sa place, vous dis-je, une fois qu'elle l'aura reprise, accoutumée aux mœurs de l'Orient, elle acceptera sa rivale.

— En partant, j'ai dû la laisser prisonnière, j'aurais craint un malheur si elle eût été libre.

Je me rappelai les dernières paroles d'Haïdé, et je les compris.

— Vous avez bien fait, ajoutai-je; à votre retour déclarez-lui qu'elle redevient votre épouse, et vous n'aurez plus rien à redouter. Elle vous parlera de moi, car elle s'était singulièrement attachée à celle qui l'avait fait chasser.

— Je vous obéirai, Odile; c'est vrai, elle me parlera de vous.

Nous gardâmes le silence longtemps, après cette conversation; moi, les yeux fixés sur la mer, et lui tout à

ses regrets. En nous séparant le soir, il me prit dans ses bras, malgré ma résistance, et me couvrit de baisers.

— C'est pour la dernière fois, laissez-moi, je vous en conjure, répétait-il, les larmes aux yeux.

Lui, ce cheik superbe, pleurer! Ainsi vous êtes tous! vous ne sentez le prix de ce qui vous appartient que lorsqu'on vous l'enlève.

Je laissai mes fenêtres ouvertes jusqu'au matin. Des coussins sur lesquels j'étais couchée, je découvrais la vaste étendue de la mer, qui seule me séparait de la France. Je comptai toutes les heures, et quand Raphaël entra dans ma chambre, j'étais habillée.

— Voici le moment, dit-il, partons.

Il était pâle comme un spectre, là seulement je fus émue.

— Raphaël, dis-je en lui tendant la main, mon cœur est mort, vous l'avez tué. Je ne puis donc vous promettre de vous aimer encore, même comme une sœur, mais je désire vivement que vous soyez heureux, laissez-moi emporter pour dernier souvenir la certitude que vous le deviendrez encore.

Il n'eut pas la force de me répondre, il m'embrassa.

— J'irai seule au port, cela vaut mieux pour tous. Ne prolongeons pas ces instants pénibles. Adieu, adieu, que le ciel vous garde!

Et je m'échappai sans vouloir l'entendre. Sa présence me faisait mal.

Hélas! ainsi se terminent toutes les liaisons sans harmonie; il n'en reste dans le cœur que des regrets et dans la vie qu'une sorte de honte. Pour que la passion dure, il faut être fier de ce qu'on aime.

XI

Vous êtes étonné, n'est-il pas vrai, Raoul, que mes derniers adieux à Raphaël aient été empreints d'une froideur aussi complète. J'en suis étonnée moi-même lorsque j'y pense; mais, voyez-vous, rien d'aussi mort que l'amour lorsqu'il ne règne plus dans le cœur. L'amitié blessée garde sa blessure et peut se guérir. L'amour éteint, ce sont des cendres froides; elles restent là pour attester qu'un feu ardent a brûlé à cette place; cependant vous avez beau les remuer, beau y chercher encore une étincelle, vous ne trouvez que cette froideur glaciale impossible à réchauffer.

J'en étais là avec cet homme, il ne me laissait qu'un souvenir pénible. J'étais embarquée enfin, cette pensée chassait toutes les autres. Je me représentais le bien-être dont j'allais jouir, la joie de retrouver ma langue, mes habitudes, de vivre à la fois par l'intelligence et par le *confort*. Je m'étais machinalement assise sur le pont, ensevelie dans ces espérances, lorsqu'en levant les yeux, j'aperçus un homme debout devant moi, qui m'examinait avec attention. Je reconnus Albert de Tonnay.

J'allais jeter un cri, la prudence me retint, et je m'étudiai au contraire à donner à mes traits la plus complète immobilité. Il me regardait toujours, enfin il s'assit auprès de moi.

— Êtes-vous Française, madame? me demanda-t-il.

— Non, monsieur, je suis allemande.

J'avais pris en effet l'accent allemand, chose qui m'était très-facile et à laquelle je m'exerçais souvent dans mon enfance, pour me moquer des Alsaciens. Il parut surpris.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes à Alger?

— Six mois seulement, monsieur.

— Et vous retournez dans votre pays?

— Oui, auprès de ma mère; je laisse mon mari en Afrique; j'y reviendrai l'année prochaine, quand ma santé sera rétablie.

Il y eut un instant de silence. Tout à coup il reprit en allemand très-pur.

— Vous avez en effet l'air d'avoir été fort malade.

Je compris la ruse, il n'y avait pas moyen de contrefaire mon organe, et de garder l'accent que j'avais pris dans ma langue naturelle. Heureusement, un subterfuge m'arriva à l'imagination. Je répondis dans le dialecte des bords du Rhin, espèce de patois aussi.

— De quelle contrée de l'Allemagne êtes-vous donc, madame?

— Des bords du Rhin, monsieur.

— Et que fait monsieur votre mari?

— Il est horloger, monsieur.

La conversation en resta là pour cette fois. Je m'étudiai à le fuir, mais je vis à merveille qu'il conservait ses soupçons et qu'il cherchait une occasion de s'éclairer. Il me suivait de l'œil, écoutait mes moindres paroles, épiait tous mes mouvements. Cette rencontre me gâta mon bonheur, et me força de jouer une comédie perpétuelle, très-gênante et très-dangereuse.

Nous eûmes un gros temps, une espèce de tempête.

Avec ma hardiesse ordinaire, j'avais un grand désir de rester sur le pont et de suivre tous les détails de cette scène. Je rencontrai l'œil d'Albert fixé sur moi. La présence d'esprit ne m'abandonna pas.

— J'ai bien peur, monsieur, demandai-je à un des officiers du navire. Y a-t-il du danger?

— Vous avez peur, madame? reprit le vicomte.

— Oui, monsieur, voyez comme je tremble.

Je tremblais en effet de colère, car cette inquisition me révoltait.

— Vous êtes peu courageuse, madame.

— Je ne suis pas un marin, monsieur.

Et je descendis dans la cabine. Cet homme était décidément mon mauvais génie; devait-il donc me poursuivre jusqu'à ce que j'eusse trouvé le repos?

Le dernier jour de notre traversée, j'avais mis tant de prudence, j'avais surveillé mes mouvements avec tant de soin qu'il ne savait certainement à quoi s'en tenir. Il faisait un temps admirable, je me condamnai à ne plus rester sur le pont, ce qui était une grande privation pour moi. J'étais seule en bas, je me décidai à ouvrir mon portefeuille, afin d'y chercher quelques lettres qui m'avaient été remises par Raphaël pour Marseille et d'en voir les adresses. En ce moment Albert entra.

— Lisez-vous bien le français, madame, et puis-je vous être utile à quelque chose?

— Je vous remercie, monsieur, répliquai-je sèchement, je n'ai besoin de rien.

— Vous venez de prendre là, madame, un air de grande dame qui n'est guère propre à la femme d'un horloger.

— Nullement, monsieur; je ne suis pas accoutumée

à une obsession semblable, et je ne sais pas jusqu'à quel point elle est polie.

— Vous devez cependant la trouver toute simple, une aussi jolie femme...

Je me levai en évitant de le regarder, mon regard m'aurait trahie ; j'étais trop furieuse, trop indignée, pour qu'il n'en montrât pas quelque chose. Je remontai sur le pont. Un quart d'heure après il vint me rejoindre une lettre à la main.

— Je suis heureux de vous remettre ceci, madame, vous avez laissé tomber ce papier à l'adresse de MM. Galibert et compagnie, négociants à Marseille. L'écriture m'en est parfaitement connue, c'est celle d'un cheik arabe, de mes amis.

Son sourire avait quelque chose d'infernal, en parlant ainsi il creusait jusqu'au fond de mon âme. Je fis bonne contenance pourtant.

— Cela est possible, répliquai-je, c'est mon mari qui me l'a donné, je n'en avais pas même regardé l'adresse, je vous remercie, monsieur.

Je pris la lettre et la replaçai dans mon portefeuille avec une indifférence si bien jouée que je fus satisfaite moi-même de mon succès.

Nous approchions de Marseille, bientôt nous débarquâmes. Albert m'offrit ses services, je les refusai poliment, me fis conduire à un hôtel, et, lorsque je fus installée dans ma chambre, je jouis enfin du bonheur de me retrouver dans mon pays, entourée de gens qui parlaient ma langue, avec toutes les aises de la vie, d'être en France et dans quelques jours à Paris. J'oubliai M. de Tonnay, j'oubliai même Raphaël ; je pleurai de joie, ces bonnes larmes qui viennent du cœur et qui sont si dou-

ces! les heures passèrent vite ainsi. Quand vint celle du dîner, la cuisine provençale me parut délicieuse, comparée à celle que je venais de quitter. Je savourai ces mets que je déteste, je les trouvais adorables. La nuit je dormis avec ravissement, et le lendemain, après avoir fait un peu de toilette, je sortis dans la ville, m'arrêtant à chaque pas, et heureuse au delà de tout d'entendre les petits enfants parler français, je les aurais embrassés.

Je portai moi-même toutes mes lettres; en entrant chez MM. Galibert et compagnie, quelle ne fut pas ma surprise de me trouver en face de don Rodolfo! Il était associé à cette maison. Il ne me reconnut d'abord pas du tout, j'en fus charmée. Je me rappelais son histoire et ses prophéties sur les désillusionnements qui m'attendaient à Alger. Au moment où j'ouvrais la porte, la lumière donna en plein sur mon visage.

— Mon Dieu! madame, pardonnez-moi de ne pas vous avoir regardée plus tôt. Vous avez donc été malade?

— Oui, monsieur, j'ai failli mourir, je suis déjà bien mieux depuis quelques jours.

— Vous êtes cruellement changée, pauvre femme! reprit-il avec l'accent de la pitié. Je cherche en vain vos traits et votre belle fraîcheur. J'ai donc eu raison pour vous aussi?

— J'ai été malade, monsieur, interrompis-je brusquement, cela ne suffit pas pour vous donner raison.

Je le saluai et je partis tout émue. Maintenant que j'étais en France, ce besoin irrésistible d'y revenir ne me tourmentait plus. Je comprenais mieux encore ma faute et ses conséquences; j'en rougissais devant moi et devant les autres, et l'avenir commençait à m'inquiéter vivement. Je résolus donc de quitter Marseille au plus vite,

afin de connaître plus tôt le sort qui m'était destiné.

Je retins ma place au courrier. Mon abnégation ne pouvait encore aller jusqu'à la diligence. Au moment fixé je me présentai avec mon bulletin. J'avais pour compagnon de voyage un jeune homme de vingt et un ans, d'une belle taille et d'un charmant visage; sa mise soignée et de bon goût me prévint en sa faveur; il me rendit tout de suite ces mille petits soins qui indiquent un homme bien élevé, soins trop rares aujourd'hui parmi les gens de son âge. J'étais bien triste, pourtant ce voisinage m'égaya. Mon œil se reposait avec plaisir sur une noble créature pleine d'avenir et d'espérance; je souriais à ses saillies, à son enthousiasme, moi qui ne pouvais plus avoir ni l'un ni l'autre.

Ce jeune homme, Raoul, c'était vous. Notre tête-à-tête de trois jours dans la voiture nous rapprocha davantage l'un de l'autre que six mois de connaissance. Nous arrivâmes à Paris, vous étiez amoureux de moi, cela devait être; vous l'étiez sérieusement, ceci est plus étrange, et j'en fus à la fois touchée et malheureuse. Vous vous rappelez quelle impression produisit sur moi la vue de la grande ville, comment je me trouvai presque mal en franchissant la barrière? vous n'en compreniez pas le motif alors; nous en sommes arrivés l'un vis-à-vis de l'autre à ce point que c'était pour moi un devoir que de vous l'apprendre.

Nous nous séparâmes avec la promesse de nous revoir; vous vous rendiez chez vous, moi dans un hôtel garni, et malgré les sinistres images que m'apportait ma position, je voulus chasser mes chagrins, vivre quelques jours insoucieuse et libre avant de me rejeter dans les incertitudes de ma destinée. Nous parcourûmes ensemble

les théâtres, les promenades, j'étais avide de tout revoir, je ne me rassasiais pas. Si j'eus un tort envers vous, ce fut pendant cette semaine d'étourdissement. Quelquefois me laissant aller au naturel qui se réveillait en moi, je redevins la femme coquette que j'avais été, je me montrais sensible à votre hommage, je vous laissais entrevoir un avenir d'amour. Hélas! quelle triste ironie! autant vaudrait mettre des fleurs à un cadavre, que de parler d'amour avec un cœur éteint.

Il me fallut enfin songer à retrouver une position. Je n'avais d'autre moyen que de m'adresser à Wilfrid; lui seul pouvait me guider, lui seul pouvait me rendre ce que j'avais si follement jeté au vent. Néanmoins je redoutais pour lui l'effet que produirait cette résurrection. Je pris donc le parti de mettre ma lettre sous le couvert de notre bon curé à Blumemberg, et de le charger d'amortir le coup porté à mon cousin.

J'écrivis dix lettres, je les brûlai toutes. Je pris alors la résolution d'aller moi-même près de mon pauvre Wilfrid, de lui parler, de me jeter dans ses bras et d'obtenir à tout prix son pardon. Je partis, malgré vos instances, en vous laissant mon adresse, car je voulais avoir de vos nouvelles. Vous m'avez bien souvent écrit, et cette correspondance fut un grand charme dans ma vie.

Je descendis à Colmar. Depuis le matin nous cotoyions les Vosges, mes bien-aimées; j'avais pleuré à leur aspect bien plus que devant les magnificences de Paris. Dès le lever du soleil, je pris une voiture, je m'enveloppai d'un grand châle, je mis sur mon visage un voile très-épais, et je me fis conduire à Blumemberg. Je reconnaissais chaque pierre, chaque buisson; je remerciais Dieu de les revoir encore, je dévorais l'espace qui

me séparait du château de mes pères; enfin nous aperçûmes cette *montagne des Fleurs* couverte de pâquerettes, de boutons d'or, de ces mille étoiles de toutes les couleurs dont le créateur émaille les prairies. Le manoir s'élevait au sommet, le village au-dessous, rien n'était changé, la scène était aussi riante, aussi enchanteresse qu'autrefois. Ces lieux semblaient parés en honneur de mon retour, moi, l'héritière de leurs maîtres. Les vieilles tours étincelaient au soleil sur les cimes voisines, les oiseaux chantaient, les roses embaumaient l'air, la cloche de la chapelle sonnait joyeusement. Mon cœur était si plein qu'il faillit se rompre.

Je me rendis chez le curé, et mon arrivée fit sensation dans le pays, comme vous l'imaginez facilement. Je parlais à peine, je cachais mes traits, ce mystère éveilla toutes les curiosités.

— M. le curé va dire la messe au château, me répondit la vieille servante, à qui je m'adressai.

— Ce n'est pourtant pas aujourd'hui dimanche.

— Non, mais c'est l'anniversaire de la naissance de feu madame la marquise, que nous avons perdue, et M. le baron ordonne qu'on dise une messe chaque année comme si elle était vivante.

Ces simples paroles me touchèrent jusqu'au fond du cœur. Ces mots : *que nous avons perdue*, ce soin touchant de prier pour moi dans cet anniversaire, auquel je n'avais pas songé moi-même, montraient une affection si vraie et si persistante que je perdis toutes craintes.

— Ne peut-on assister à cette messe? demandai-je un peu remise de mon trouble.

— Je vous y conduirai moi même si vous le désirez, madame, car j'allais m'y rendre.

Elle mit sa *cape*, prit son livre de prières, et marcha devant moi. Je la suivis dans cette route que je connaissais aussi bien qu'elle, l'âme pleine d'émotions tout à la fois douces et pénibles. Mais combien toutes cédèrent devant l'impression que me produisit cette chapelle où dormaient mes aïeux, où dormaient mon père et ma mère ! Je me jetai à genoux et j'eus grand'peine à retenir mes sanglots.

L'office commença, j'aperçus Wilfrid, Adrienne et leurs jeunes enfants ! Wilfrid bien changé, les tempes dégarnies de cheveux, le visage austère et la physionomie aussi morne que son regard. Tous prièrent agenouillés, sans distraction. Les paysans les imitèrent, et le bon curé lui-même avait dans son recueillement quelque chose de plus solennel qu'à l'ordinaire. On chanta les psaumes des morts. La petite fille d'Adrienne, vêtue de blanc, avec des rubans noirs, quêta pendant ces hymnes. Elle me présenta la bourse comme aux autres, inconsidérément j'y jetai deux louis. L'enfant, après avoir fini le tour de l'église, retourna vers ses parents et me montra en leur parlant bas; tous les deux me remarquèrent alors pour la première fois. J'étais si bien enveloppée qu'il devenait impossible de me reconnaître, néanmoins je frissonnai.

L'office terminé, chacun se dispersa. Le curé rentra dans la sacristie. Sa servante me dit à l'oreille que si je voulais lui parler, l'instant était favorable, avant qu'il n'allât déjeuner au château.

— J'ai un long entretien à avoir avec M. le curé, je préfère attendre.

— Je vais le prévenir, il arrangera ensuite tout pour le mieux.

Je restai agenouillée. Cet instant solennel allait déci-

der du reste de ma vie, je priais avec ferveur. La servante revint.

— Si madame veut passer dans le salon au château, M. le curé ira l'y rejoindre après avoir pris quelque chose, cela évitera à madame la peine de retourner au presbytère.

— Je ne voudrais pas gêner les maîtres de la maison...

— Ils ne quittent pas leur chambre aujourd'hui, c'est un jour de deuil, madame ne les gênera pas.

Je brûlais du désir d'accepter, je ne répondis plus rien, je suivis ma conductrice. Nous traversâmes tout le rez-de-chaussée que je connaissais si bien. On m'introduisit au salon, et heureusement on m'y laissa seule. De quelle douce joie je fus enivrée ! Ce salon, il était tel que je l'avais laissé. Mes ouvrages commencés, mes tableaux, mes albums, tout occupait la même place, c'était moi tout entière. La niche d'Alcibiade, vers laquelle je jetai un coup d'œil de regret, bien convaincue que la pauvre bête n'était plus de ce monde, s'ouvrit tout à coup. J'en vis sortir un chien pelé, boiteux, se soutenant à peine, avec toutes les infirmités de la vieillesse canine, il s'approcha de moi en essayant d'aboyer, mais lorsqu'il fut tout à fait près, il tomba dans des espèces de convulsions, se roula à mes pieds qu'il léchait : c'était Alcibiade et il me reconnaissait !... Le chien d'Ulysse a laissé de dignes successeurs.

La seule addition faite au mobilier était un grand portrait de moi, apporté de Paris après *ma mort*, sans doute, et tenant la place d'honneur. Que j'avais changé depuis le moment où, belle et brillante, le pinceau de Champmartin m'avait si fidèlement reproduite ! Je n'étais plus belle, peut-être parce que je n'étais plus heureuse.

La porte s'ouvrit et le curé entra. Il me salua avec sa bienveillance habituelle, et me présenta un fauteuil. Je ne trouvais pas la force de commencer l'entretien.

— Vous avez désiré me parler, madame, me voici à vos ordres, dit le bon prêtre.

— M. le curé... M. le curé...

— Remettez-vous, madame, je suis un ministre de l'Évangile, vous devez avoir confiance en moi.

Je tombai à genoux.

— M. le curé, y a-t-il un pardon pour une misérable qui a quitté son mari, qui a plongé sa famille dans la douleur, qui a trahi tous ses devoirs?

— Dieu a un pardon pour toutes les fautes, madame.

— Dieu ! peut-être, mais les hommes?

— Les hommes justes aussi, croyez-moi.

— Oh ! je n'ose m'expliquer davantage... Quand vous saurez mon nom, que direz-vous?

— Je ne vous le demande pas, il n'est pas besoin que je le sache.

— Mon nom est toute mon histoire, mon père.

— J'attends et je suis prêt à absoudre.

J'arrachai mon voile, mon chapeau, et je restai la tête découverte, les mains jointes, et agenouillée devant le saint prêtre. Il se leva et poussa un cri.

— Qui êtes-vous? Qui est cela? Est-ce un spectre, est-elle? mon Dieu !

— C'est moi, mon père, c'est moi !... J'attends l'absolution que vous m'avez promise.

Il imposa ses mains sur ma tête et leva les yeux au ciel.

— Quelle joie amère vous allez apporter dans cette maison, madame !

— C'est vous que j'ai voulu voir, c'est vous qui devez les instruire, mon père.

— Racontez-moi donc tout, et j'irai ensuite les préparer à cette entrevue.

Je commençai le récit de ma vie tel que je viens de vous le faire, sans rien cacher, sans dissimuler la moindre chose, mon auditeur ne m'interrompit pas une seule fois. Lorsque j'eus terminé, il m'adressa des paroles d'encouragement et d'espérance, telles que le Christ en adressa à la femme adultère. Lorsque nous fûmes un peu remis tous les deux, il se leva.

— Je vais trouver M. de Blumemberg, il instruira lui-même madame la baronne; heureusement il est pieux et il est fort, il soutiendra cette épreuve.

J'attendis environ un quart d'heure qui me parut un siècle, et enfin je me trouvai dans les bras de Wilfrid. Je ne vous rendrai pas cette entrevue, je n'y essayerai point même, vous la comprendrez facilement; il n'y eut dans le cœur de Wilfrid que de la joie et de l'indulgence, ainsi que je l'avais prévu. Il n'eut pas un regret pour la fortune qu'il fallait me rendre, pas un reproche pour ma folie, il m'embrassa comme un frère.

— Odile, reprenez possession de votre maison, nous y resterons avec vous, si vous le voulez, nous retournerons dans la nôtre, si cela vous convient. Tout est ici tel que vous l'avez laissé, vous serez la maîtresse à présent comme autrefois.

Il courut chercher Adrienne, et le soir de ce jour heureux, je m'assis au foyer de mes pères, entourée de ma famille et retrouvant presque tout ce que j'avais perdu. Dès le lendemain les formalités nécessaires à ma résurrection furent remplies. Les autorités se contentèrent des

raisons qui leur furent données, et mon identité n'étant pas niable, je redevins la châtelaine de Blumemberg, la marquise de Montagre pour toute la contrée. Les journaux racontèrent ce fait étrange à leur manière, je fus un mois durant l'héroïne des *faits divers*, puis on n'en parla plus, on s'occupa d'une autre histoire.

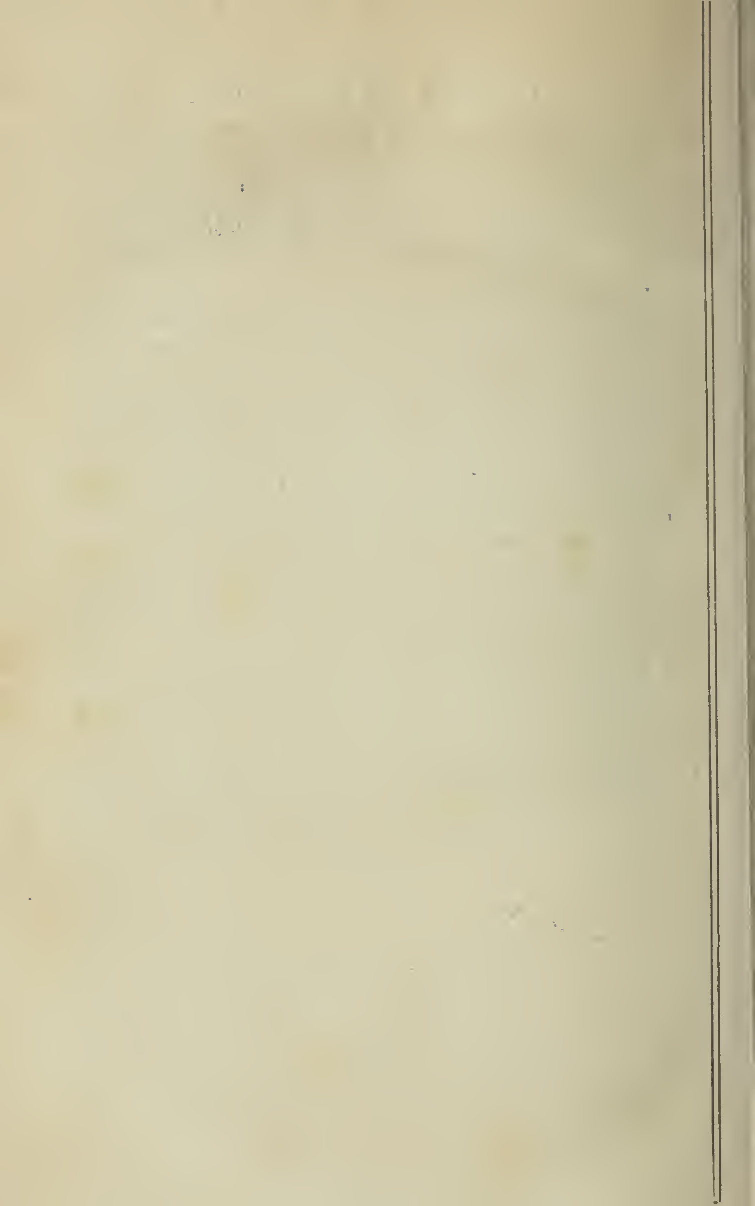
Six semaines après mon arrivée chez moi, je reçus une lettre d'Albert de Tonnay qui se vantait de m'avoir reconnue en Algérie, qui demandait ma main pour prix de son silence, et qui me menaçait de publier partout mon aventure si je le refusais. Je le refusai. Les propos d'un tel homme trouvent peu de croyants; d'ailleurs je renonçais pour toujours à l'amour et au mariage. Mon seul besoin est le repos. Je redoute toute émotion, toute exaltation surtout. Je vis à Blumemberg avec mon cousin et sa famille, je suis devenue plus positive que le dernier paysan du village. Je joue au trictrac, j'ai une bonne table, je me promène en voiture, je me donne toutes mes aises, je fais du bien à condition qu'on ne me remerciera pas. Voilà ce que je suis à présent, Raoul. Et c'est à une telle femme que vous avez offert votre nom et votre main! Vous ne pensez donc pas au supplice de vouer son amour à un marbre, vous ignorez donc ce que c'est que d'aimer seul, que de n'être jamais compris, de voir éteindre les élans de sa jeune âme par un regard froid, de se sentir le cœur serré par une main glacée? Oh! mon enfant, gardez tous ces trésors. Il y a encore au monde d'innocentes créatures dignes de cette flamme. Moi, je ne puis plus sentir, j'ai épuisé en une fois tout ce que j'avais de passion, je suis désabusée, bien plus! je suis sceptique. Oubliez-moi, ne me revoyez plus que lorsque vous serez guéri. Alors venez chez moi, vous y trouverez une ex-

cellente vie de château, et, je vous le répète, toutes vos aises. J'en ai été longtemps privée et je ne m'en rassasie pas. Je ne sais ce qu'est devenu Raphaël, je ne m'en suis pas informée, je ne m'en informerai point, cela me donnerait de la peine. Ma folie d'autrefois me fait pitié, c'est tout ce qui m'en reste.

Je commence à comprendre la piété; mais je fuis la dévotion, elle tient de trop près aux idées exaltées; je veux aimer Dieu raisonnablement. Je me fais une religion sage et raisonnée, sans poésie, avec des croyances primitives. Je remplis strictement mes devoirs, et mon curé dit que je suis une excellente paroissienne. Si jamais je me remariais, j'épouserais un marguillier de fabrique, gourmand et matériel; mais soyez tranquille, je n'en ai pas envie.

Je vous envoie cette longue histoire, j'espère qu'elle vous guérira complétement, et que vous ne songerez plus à ce que vous appelez votre malheur. Je désire vivement vous voir bientôt, cela me prouvera que vous m'avez comprise et que vous aspirez seulement à devenir mon ami. Je vieillirai ainsi, sans émotions, sans regrets, sans ambition, sans souffrances, il ne me reste dans le cœur que la place de l'espérance et elle est toute pour le ciel.

FIN



TABLE